

# Comédies



TABLEAUX DE LA VIE ROUMAINE



Un Conflit céleste — Aux Eaux — La Boîte aux Lettres

Le Poète — Entre Artistes

Le Revenant — La Fille aux Mains d'Ouate

Le Trésor

Bois, pourquoi te Balancer ?

Romance, Paroles et Musique



PARIS

—  
1910

# Comédies

TABLEAUX DE LA VIE ROUMAINE

AD. 11. 21. 121  
Adèle XÉNOPOL

# Comédies



TABLEAUX DE LA VIE ROUMAINE



Un Conflit céleste — Aux Eaux — La Boîte aux Lettres  
Le Poète — Entre Artistes  
Le Revenant — La Fille aux Mains d'Ouate  
Le Trésor  
Bois, pourquoi te Balancer ?  
Romance. Paroles et Musique



PARIS

—  
1910

84-2260:32

TRCI 1953

1956

1961

Biblioteca Centrală Universitară  
"Carol I" București  
Cota 49002

Re 12/10

B.C.U. Bucuresti



C49955

*A mes très chers Cousins  
Madame et  
Monsieur Emile Costinescou,  
Ministre des Finances*

*Avec Xénopol*

## PRÉFACE

~~~~~

*Lors de mon premier voyage en Roumanie, je rencontrai, avant mon départ, Louis Léger, l'éminent professeur du Collège de France qui me dit :*

*— Ne manquez pas, à Iassi, d'aller saluer mon vieil ami Xénopol.*

*Et il me donna pour lui un mot, que j'allai en effet porter à son adresse. Le maître était absent. Il vint me rendre ma carte dans l'après-midi à l'hôtel Trajan, où j'étais descendu, et où j'étais occupé à caresser une antilope apprivoisée, familière de la maison.*

*Je vis entrer un grand vieillard souriant, qui avait une ressemblance frappante avec mon regretté maître Gaston Boissier. C'était Alexandre Xénopol, professeur à la Faculté d'Iassi, auteur de travaux considérables et originaux sur la philosophie de l'histoire.*

*A Bucarest je fis la connaissance de son frère, le député Nicolas Xénopol, un véritable ami de la France, un économiste distingué qui a fondé une revue, Le Mouvement Economique, excellente à lire pour l'amélioration des relations commerciales franco-roumaines.*

*Ces deux hommes éminents ne sont pas les seules gloires de la famille : un autre frère, Philippe Xénopol, fut un architecte de premier ordre ; une sœur, Lucrece Xénopol, a écrit des études remarquables de géographie ; une autre sœur, Adèle Xénopol est un écrivain de talent : c'est elle qui a composé le présent recueil de comédies.*

*Ce n'est pas son coup d'essai. Outre de nombreuses nouvelles et plusieurs romans, Dorin Molna, Ténèbres d'âme,*

Lettres de Suisse, etc., elle s'est particulièrement vouée au relèvement moral et intellectuel de la femme, et a soutenu longtemps de sa plume et de son talent une revue féministe, dont elle développait et propageait les idées et les tendances par des conférences ; l'une d'elles, Education et Religion a été publiée en français.

Pour se délasser de ces travaux sévères, elle a réuni un certain nombre de cas, d'anecdotes, de souvenirs, de faits vécus, et elle en a tiré des comédies, comme Gœthe faisait un sonnet avec chacun de ses chagrins.

Quand j'ai lu ces comédies, j'ai éprouvé à la fois plaisir et surprise : plaisir, par le charme de ces scènes colorées, lumineuses, originales ; surprise, parce que je croyais connaître la Roumanie, et je la découvrais ici toute différente de celle que j'ai vue.

Les Français qui vont dans ce beau pays moldave n'en aperçoivent que les villes, les salons, les fêtes mondaines, les toilettes faites rue de la Paix, à Paris ; ils sont enchantés de retrouver là-bas leurs habitudes, leurs modes, et ils ne se sentent pas dépaysés. Ils reviennent, et ils n'ont rien vu, rien appris. Ils n'ont pas aperçu cette autre Roumanie, la vraie, celle qui ne brille pas aux lumières et ne vit pas à l'instar de Paris, celle que font les populations rurales, dont l'âme ardente et naïve est véritablement l'âme même de la patrie.

On peut aller à Bucarest, à Craïova, à Iassi, à Galatz, s'émerveiller des progrès faits par la société dans le modernisme : on n'a pas approché les paysans du Danube, et l'on n'a regardé de cette vaillante nation que la tête, sans sentir battre le cœur.

Il bat ici dans ces pages dramatiques, toutes pétries de folklore, de traditions, de coutumes, de légendes, de superstitions.

La lecture de ce volume est comme un voyage en Moldavie où l'on aurait soin de ne séjourner que fort peu dans les villes, juste assez pour y entrer dans la salle de rédaction d'une revue féministe (La Boîte aux Lettres) ; chez une dame qui chante agréablement devant son fiancé (Entre Artistes) ; chez une veuve qui a une fausse alerte bien amusante (Le Revenant) ; et dans un hôtel de ville d'eaux où un journaliste fait des siennes (Aux Eaux). Encore, dans ces différents milieux qui ne sont pas ceux de la haute aristocratie, rencon-

tre-t-on, à chaque pas, d'intéressants détails locaux qui ne nous permettent pas d'oublier que nous avons pris le train.

Mais quand vous lirez *Conflit céleste*, *Le Poète*, *La Fille aux mains d'ouate*, *Le Trésor*, alors vous vous sentirez transportés d'un bond loin de Paris et loin de ce temps. Les indications de mise en scène sont d'une précision, d'une exactitude minutieuse, qui font de chaque page un tableau vivant de scènes rustiques, et voici que s'évoquent devant moi les gens que j'ai croisés tout-à-l'heure au cours de ma lecture : dans les champs dorés de hauts blés, les tziganes font pleurer les violons et les laoutars font rire les flûtes de Pan ; là-bas, la petite biserica détache ses coupoles en ampoules vertes et rouges ; les paysans sont assis sous la galerie couverte qui précède la maisonnette, et il passe des popes au bonnet noir sans bords, des religieuses, des juifs, de belles filles aux deux tabliers brodés, aux cheveux nattés avec des sequins, des gas aux culottes en spirale, des intendants armés du fouet, et des voïvodes impérieux, raides dans leur colère et dans leur manteau rugueux de broderies d'or. Les gas boivent, dansent la hora, et les filles ont des terreurs d'ignorantes, des superstitions folles, et des naïvetés que l'on croirait fausses, si l'on ne savait le contraire. Les gamins chantent les refrains populaires, les femmes se signent en disant les vieux contes de la veillée, et les visiteurs, avant de saluer en entrant, vont baiser l'icone accroché près de la porte. Nous assistons, dans *La Fille aux mains d'ouate*, à une curieuse scène de marché aux bêtes ; le *Conflit céleste* nous initie à la vie privée des paysans, et *Le Trésor* est un magistral tableau des mœurs de la campagne il y a quatre-vingts ans.

Une aimable et un peu malicieuse gaité domine, d'un bout à l'autre, ces pages, dont aucune n'est morose, grise ou austère. Un bon rire y résonne, et l'on dirait que revit parmi ces contes dramatisés la verve narquoise et réjouissante de nos vieux fabliaux. Un pope paillard berné, un galant caché dans une chambre d'hôtel, une lettre oubliée, un peintre jouant un bon tour à un ami, un aveugle — ce qui est rare — héros d'une aventure comique et pleine de bonhomie, une jeune femme paresseuse rendue laborieuse : tels sont les thèmes ordinaires, et ils comportent tous cette bonne gaité qui est sœur de la santé.

Un bel hommage est ici rendu au grand poète Alessandri,

honneur de la lyre roumaine. Nous sommes heureux de cette occasion d'apporter le témoignage de notre admiration au chantre émû et éloquent de la Race Latine, à laquelle les Roumains et les Français appartiennent fraternellement.

Ce théâtre, issu du pays moldave, imprégné de l'âme de là-bas, nous surprend et nous charme par sa piquante saveur d'exotisme. L'auteur en a disposé les actes avec une simplicité spontanée, préférable à une science acquise et factice; elle donne à ces scènes le même aspect sincère et séduisant qu'ont nos vieilles et simples moralités du XV<sup>e</sup> siècle. Il y a des tableaux qui ont la même émotion douce et naïve qu'ont, dans les campagnes, les fresques pâlies, au fond des églises orthodoxes éclairées par les cierges et les ors de l'iconostase. C'est l'épopée intime des petites gens, la bucolique des plaines moldaves, inspirée par la Muse des bords de la mer Noire — une Muse grave et franche, dont les grands yeux clairs reflètent les lignes pures des Carpathes, et le silence des plaines du Pruth.

I liber, comme disait Horace, va, petit livre, par le monde, et, souhaitons-le pour notre agrément, non pas tant chez les gens qui lisent, que chez les directeurs de théâtre soucieux de monter des spectacles d'âmes étrangères, et chez les critiques désignés pour en propager le goût et la curiosité.

LEO CLARETIE.

---

# Un Conflit Céleste

COMÉDIE EN UN ACTE

## PERSONNAGES

- SAINT NICOLAS.. . Le prêtre du village.  
PARASQUIVA..... Femme robuste, 50 ans.  
MARANDA..... Jeune et très belle, 19 ans.  
THÉODORE..... Son mari, jeune et beau, 22 ans.  
BASILE..... Menuisier, ami de Théodore, 35 ans.  
ILINKA..... Amie de Parasquiva.

Femmes, Jeunes Filles, Jeunes Gens,  
Enfants, Garçons et Fillettes, un Tzigane, une Tzigane  
et leurs Enfants.

# Un Conflit Céleste

COMÉDIE EN UN ACTE

## PREMIER TABLEAU

*Un village roumain traversé par un chemin qui s'allonge sur une colline en montant la scène. Les maisons sont entourées de haies et d'arbres. Sur une haie, des tapis roumains. Au loin, sur la colline, du côté gauche, le cabaret en vue; du côté droit, sur quelques maisons couvertes de chaume, des cigognes reposent sur un pied dans la houppe de chaume serré en gerbe. En perspective, les Carpathes. Au cabaret, des paysans dansent la Hora, entourant un tzigane qu'on voit jouer du violon, mais qu'on n'entend pas.*

*Devant une maison en vue, une femme, assise sur la prispa (sorte de petite terrasse), berce son enfant du pied (berceau très bas au fond concave). Elle chante une Doïna en filant sa quenouille arrêtée à la ceinture. De temps en temps, elle s'essuie les yeux avec la laine de la quenouille.*

*Par dessus une haie, une jeune fille a tendu la main à une tzigane qui lui prédit, à voix basse, l'avenir dans les lignes de la main. Elle regarde souvent autour d'elle. Sa figure bronzée est encadrée par deux nattes d'un noir de jais, entremêlées de pièces d'or et d'argent, lui descendant par dessus les oreilles. Sur la tête, un petit fichu rouge attaché derrière. Sa chemise brodée, mais sale, est largement béante sur sa poitrine. Elle porte un jupon en haillons, les pieds sont nus. Sur l'épaule, un lambeau de châle des Indes; sur son dos, une besace qu'elle tient par la main gauche, et d'où sort la tête d'un enfant.*

*Près d'elle, un autre enfant, couvert d'une simple chemise courte et ceinturée par un morceau de corde, mange des fruits qu'il sort à la dérobée de sa chemise débordante. Plus loin, son mari, également bronzé et en haillons, mais portant de hautes bottes, est assis à terre, occupé à polir l'intérieur d'une casserole devant un petit feu. Auprès de lui, plusieurs grandes casseroles en étain. Une vieille se tient debout auprès de lui, regardant avec intérêt la casserole.*

*Sur le premier plan, deux maisons se font face. Devant celle du côté gauche, Basile s'occupe à des travaux de menuiserie, assis sur la prispa et tournant le dos à un groupe de femmes qui également travaillent assises à terre. Les unes brodent, les autres filent. Les femmes sont coiffées, les unes de voiles, les autres de fichus. Les jeunes filles ont les cheveux partagés en deux nattes et sont coiffées de fleurs par dessus les oreilles. Quelques enfants s'amuse; ils apparaissent et disparaissent; on entend par intervalles : « Cou-cou! »*

*Quelques minutes avant le lever du rideau, on entend la Doïna.*

*La toile se lève, les paysans dansent la Hora devant le cabaret, les femmes, très occupées, travaillent; les enfants jouent. Le tableau se*

*maintient jusqu'à la fin de la Doïna. La femme qui se tient auprès du tzigane, satisfaite, rentre chez elle, en regardant l'intérieur de la casserole. Les tziganes prennent le chemin du cabaret, lui, courbé sous le poids des casseroles, elle, marchant derrière lui, regardant souvent en arrière; l'enfant, en sautillant, les suit.*

*La Hora dure encore.*

---

## SCÈNE PREMIÈRE

PARASQUIVA, *sort entre deux maisons, avance en regardant en arrière, puis voyant les femmes, avec un geste.*

Grand Dieu ! Quel malheur aurait pu arriver à Maranda !  
*(Les femmes lèvent la tête effrayées, le menuisier aussi.)*  
Elle a eu de la chance de me trouver sur sa route, sans cela elle s'en serait mordu les pouces toute sa vie.

*(Parmi les femmes signes d'impatience.)*

PREMIÈRE FEMME

Allons donc ! Mais explique-toi !

DEUXIÈME FEMME

Tu nous as fait une peur bleue.

PARASQUIVA

Pauvre Maranda, quel mauvais quart d'heure je lui ai évité ! *(Aux femmes demeurant debout.)* Allons, dites-moi, laquelle d'entre vous lui a donné l'idée d'allumer des bougies et de faire des prières pour avoir des enfants, à cet infernal de saint Spiridon ?

PREMIÈRE FEMME, *étourdie.*

Eh bien ! Quoi ? C'est moi, et puis que trouves-tu là de si grave ?

PARASQUIVA

Mais écoute, si tu ne connais pas la gravité d'une chose, ne te rend pas coupable de l'enseigner. Ton conseil lui aurait

porté le plus grand préjudice. (*Insistant.*) Par ce méchant saint Spiridon, on n'arrive jamais à avoir des enfants, tu es dans l'erreur.

(*Les femmes à tour de rôle.*)

PREMIÈRE FEMME

Je n'en savais rien.

DEUXIÈME FEMME

Une pareille pensée ne m'aurait jamais traversé l'esprit.

TROISIÈME FEMME

C'est vraiment la première fois que j'entends dire cela !

(*Au cabaret, la Hora finit et les paysans se séparent, s'arrangeant devant les tables, sous les arbres. Le cabaretier, un juif à boucles et calotte, en bras de chemise, sert à ses clients du vin rouge et blanc.*)

PARASQUIVA

Oui, c'est cela, vous connaissez bien les aventures, les cancanes les plus misérables du village, tandis que des livres sacrés, de la vie des saints, il vous en reste autant qu'il en sort par la bouche du prêtre à la liturgie.

DEUXIÈME FEMME

Quelle drôle de chose ! Mais je croyais saint Spiridon tout aussi saint et bon que les autres !

PARASQUIVA

Oh ! les pauvres d'esprit ! Mais, je vais vous éclairer, du moins assez pour y voir devant vous.

DEUXIÈME FEMME

Nous te serions reconnaissantes.

PARASQUIVA

Mais saint Spiridon n'est devenu saint qu'à propos d'un pied de femme !

(*Les femmes la regardent tout étonnées.*)

PREMIÈRE FEMME

Un pied de femme ?

DEUXIÈME FEMME

Mais de quelle manière ?

TROISIÈME FEMME

Explique-toi donc !

PARASQUIVA

Mais très bien. Ecoutez. — On dit que du temps qu'il était parmi les hommes, il exerçait le métier de cordonnier. Pourtant jamais, au grand jamais, il n'aurait regardé un pied de femme. Lorsqu'il lui arrivait des clientes, sans même les regarder, il les invitait à laisser l'empreinte de leur pied dans la caisse remplie de sable qui était auprès de sa porte, en leur indiquant le jour où la chaussure serait prête. Mais la femme n'est pas pour peu de chose sur la terre, et voilà qu'il se trouve une drôlesse qui parie que le cordonnier regardera son pied. Tout le monde était curieux de voir comment elle s'y prendrait pour faire ce miracle, et voilà qu'il se réalise. La femme entra chez le cordonnier, mais lorsqu'il lui dit de laisser l'empreinte de son pied, elle lui répondit : « Je ne sais comment m'y prendre, il n'entre pas. » Une chose si surprenante fit lever la tête au cordonnier, mais aussitôt, s'apercevant qu'on lui avait joué un tour, il se plante son aiguille dans les yeux et demeure aveugle pour le restant de ses jours. Et, si jusqu'alors il n'avait pas voulu regarder les femmes, il est certain que depuis il les regarda moins que jamais.

Voilà l'histoire, et c'est à la suite de cette aventure qu'il devint saint, ce qui ne l'empêche point de rester l'ennemi le plus acharné des femmes et des enfants.

*(Les femmes en se signant.)*

PREMIÈRE FEMME

Que le bon Dieu nous garde !

DEUXIÈME FEMME

Eh bien, mais qu'advient-il de notre Maranda ?

PARASQUIVA

J'ai renversé ses projets. Elle a eu de la chance de me rencontrer, et bien par hasard. Aujourd'hui samedi, j'ai voulu récurer ma maison, mais lorsque j'ai eu tout préparé, je me suis aperçue qu'il me manquait un balai. Je me dirigeais vers vous pour vous demander de m'en prêter un, lorsque Maranda m'arrêta et me raconta l'objet de sa sortie.

UNE FEMME

Et toi ?

PARASQUIVA

Moi, je l'ai mise sur la bonne voie, je l'ai dirigée vers saint Nicolas, car c'est lui qui patronne les mariages et les enfants. Je suis sûre que, dès qu'elle s'agenouillera devant son image, elle deviendra mère. *(Elle regarde du côté de l'église)*. C'est le moment le plus favorable à la prière. Tout est calme.... C'est la veille du dimanche, et dans l'enceinte de l'église, Maranda est toute seule avec sa sainteté le prêtre.

*(Le menuisier sourit tout le temps de cette explication ; il semble espionner et aussi soupçonner quelque chose. Les femmes reprennent leur ouvrage.)*

UNE FEMME

Tiens, j'en avais oublié mon ouvrage ! C'est étonnant comme cette femme vous captive avec sa parole. Et pourtant il y a presse, la foire approche, et demain c'est encore un dimanche.

PARASQUIVA

· Cela arrive..., moi-même j'ai été bouleversée par Maranda, vous par moi. On est interrompu tout juste alors qu'on est le plus en train de travailler. Et voilà que la Toaka approche, et je n'ai pas encore commencé mon récurage.

UNE FEMME

Tu récureras lundi.

PARASQUIVA

Lundi ? Me crois-tu folle pour risquer de devenir aveugle ! Qui d'entre nous ignore que le lundi garde la vue, et qu'on doit respecter le saint lundi ?

UNE FEMME

Il n'y a pas à dire, chère Parasquiva, le monde a quelque raison de te chercher des chicanes... Toi, c'est certain, tu es dévote, mais les gens qui te trouvent paresseuse n'ont peut-être pas tout à fait tort...

PARASQUIVA

Que le bon Dieu les change en monstres, et il n'y aura pas beaucoup à faire pour cela !... Moi, mes chères amies, je suis mes principes, je ne voudrais pas partager votre tourment. Vous croyez que tout ce que vous faites ici-bas, lorsque vos doigts ne se reposent plus, est tout naturel ? Ecoutez, femmes, tout cela c'est le châtement qui vous vient de la part des saints que vous ne respectez pas, car chaque jour a son saint. Du reste, chaque jour par lui-même est une sainte journée. Ne dites-vous pas le saint lundi ? et ainsi de suite, jusqu'à dimanche, pour tous les jours ?

UNE FEMME

Mais, écoute Parasquiva, tu exagères, tu te crées des saints à part.

PARASQUIVA

Allons donc ! Comment voulez-vous que je ne les respecte pas (*Comptant sur le bout de ses doigts*), car un saint André nous protège contre les loups, saint Vlasi augmente la fortune, saint Anastase est contre le poison, sainte Barbare protège contre la petite vérole, Panthelimone est bon contre n'importe quelle maladie, saints Constantin et Hélène entretiennent les bons ménages. Foka protège contre l'incendie. Femmes, même les Turcs, tout payens qu'ils sont, respectent saint Foka, tant il est puissant. Et encore saint Haralamb, contre la peste, saint Elie contre la foudre. Elefter facilite les accouchements.

UNE FEMME, *avec un geste l'interrompant.*

Mais'qui s'oppose à ceux-là ? Nous les respectons tous.

PARASQUIVA

Oui, mais vous n'en respectez que quelques-uns, tandis que le principe chrétien repose sur le respect de chacun

d'eux. Pour moi, du moment qu'il est saint, il a droit à notre respect tout entier. Grand Dieu ! Si vous aviez lu leur vie, vous seriez convaincues que le plus insignifiant parmi les saints semble un géant, comparé à un homme. Je me demande comment je m'y prendrais pour ne pas les vénérer tous, après avoir lu leur vie. Lorsque j'étais plus jeune, mes yeux étaient toujours gros comme des oignons. Dieu, ce qu'ils ont souffert !

*(Elle s'essuie les yeux avec sa manche, en passant le bras devant ses yeux.)*

#### ILINKA

Oui, il t'est facile de les vénérer, car tu as à côté de toi ton mari, le brave Anastase, mais il ferait beau me voir, moi surtout avec le mien, rester à lui raconter et lui lire la *Vie des Saints...* *(Elle regarde en même temps vers le cabaret, inquiète.)* Dieu sait ce qui m'attend aujourd'hui encore, lorsqu'il reviendra du cabaret, ivre mort ! Dieu, quelle vie !

#### PARASQUIVA

Quant à cela, oui, tu as raison, mon Anastase est un homme de Dieu, il se contente de faire toute la besogne et me laisse agir selon ma volonté.

#### UNE FEMME

Lui, il est bon, et le monde l'appelle sot ; toi, tu es dévote et on t'appelle paresseuse.

*(Sortant du cabaret, s'avance en trébuchant et chancelant, un paysan ivre, qui s'éloigne vers le village en proférant des injures contre le Christ et l'Évangile.)*

PARASQUIVA, continue à s'entretenir avec les femmes.

Mais les mauvaises langues, peut-on jamais les arrêter ? Il n'y a que la terre qui leur cloue le bec.

ILINKA, sur le premier plan du groupe des femmes, entendant la voix de son mari, change de posture, se relève, s'accroupi, et, terrifiée, elle le suit du regard. Parasquiva regarde aussi de ce côté.

Malheureuse que je suis, combien il est ivre !

PARASQUIVA

Tu ne vas pas t'exposer, tu entends ? Reste-là.

ILINKA, *yeux tragiques, se relève en continuant à avoir le regard fixé sur lui. La Toaka retentit au loin.*

Comment pourrais-je avoir le courage d'y rester ? Il vaut mieux que le fléau tombe sur moi que sur les enfants. (*Elle lève les bras et accourant parmi les villageoises et les enfants qui s'arrêtent et se signent à l'avertissement de la Toaka, elle s'écrie avec désespoir*) : Dieu ! grand Dieu !

(*Les femmes émues l'accompagnent du regard, et, en pliant leur ouvrage, elles se disposent à retourner chez elles.*)

PARASQUIVA, *après un moment de réflexion.*

Et quand je pense que depuis si longtemps que nous sommes ensemble, Anastase n'a jamais levé la main sur moi !

UNE FEMME, *sourit avec ironie.*

Enfin, que Dieu me pardonne !

PARASQUIVA, *en lui coupant la parole.*

Que Dieu lui pardonne tous les péchés et qu'il ne rencontre sur sa route que le bonheur !

ANASTASE, *invisible, appelle.*

Parasquiva, allons, dépêche-toi, ma belle, le repas est prêt.

(*La Toaka a cessé, et on entend le son lointain d'une cloche.*)

PARASQUIVA, *aux femmes.*

La pauvre Ilinka, c'est encore nous qui la sauverons des griffes de la mort. Dieu ! quel monstre fait l'ivrognerie de l'homme le meilleur...

UNE FEMME

Je ne doute pas que tu lui viennes en aide, tu as une conscience.

PARASQUIVA, se dirige à travers les enfants qui s'amuse-  
nt, vers l'endroit d'où partait l'appel. En s'adressant aux  
femmes :

Bonne santé, sœurs !

LES FEMMES, à tour de rôle.

Bonne santé, sœur !

(Le chœur formé par les hommes au cabaret, commence à  
chanter, et leurs voix semblent suivre Parasquiva, qui dis-  
paraît derrière une maison. Le chœur chante la Chanson  
de la Femme paresseuse.)

. . . . .  
. . . . .

BASILE, à part, avec un jeu de mine.

Tout cela s'enfonce comme un poignard dans le cœur de  
Parasquiva.

(Il sourit en fumant une cigarette, qu'il avait roulée sur  
son genou avant la Toaka.)

LES FEMMES, se poussent du coude en souriant.

Cette chanson est en l'honneur de Parasquiva.

(Elles se dirigent, les unes à droite, les autres à gauche,  
et se dispersant partout, on les entend se souhaiter) :

Bon soir.

Bonne nuit.

Bon rêve.

(Le menuisier fume sa cigarette, il a un jeu de physiono-  
mie moqueur. Les enfants passent en courant et crient) :

Cou-cou !

(Les gens du cabaret, accoudés sur leurs tables, causent,  
gesticulent, trinquent les verres et boivent, après avoir cessé  
de chanter. Par la porte de la maison, vis-à-vis de celle du  
menuisier, vers la fin de la scène, sort Théodore, portant  
sa besace, son bâton, un grand chapeau noir et un soumane  
(vêtement paysan) sur l'épaule. Il regarde au loin en s'abri-  
tant les yeux de sa main et rentre chez lui. Théodore,  
inquiet, sort de nouveau et regarde à l'horizon, vers la route.  
Basile l'aperçoit.)

THÉODORE, *vers Basile.*

Mais comme elle s'attarde, ma femme ! Je parie qu'elle est à l'église.

BASILE

Oui, elle y est. Justement je viens d'assister à une séance de paresse pendant laquelle Parasquiva instruisait les femmes pour les rendre semblables à elle. D'ailleurs, ta femme, quoique absente, y était pour beaucoup. Parasquiva prétendait l'avoir envoyée vers saint Nicolas, sous la protection duquel elle était plus que certaine que ta femme deviendrait mère. Ecoute, la Parasquiva est tout aussi capable qu'un prêtre, sa tête, mais c'est le calendrier même... Elle connaît tout, on dirait qu'elle s'est trouvée sur la terre dès la création.

THÉODORE

Oui, pour ce qui est des livres, on n'a rien à lui reprocher, mais à quoi sert tout son savoir dans un ménage ? Elle vit toujours en dehors du monde, son mari n'a presque pas eu de femme, et leur intérieur a toujours été une tannière. Avec ses livres, elle vit plutôt avec les morts qu'avec les vivants... Oui, oui... elle n'a jamais vécu sa propre vie parmi les vivants, mais toujours la vie des autres parmi les livres. Tu le vois bien, elle est toujours sale, couverte de haillons, sa maison tombe en ruines...

BASILE

Oui, à l'extérieur ; mais elle a une âme si belle et si pure.

THÉODORE

Il n'y a rien à dire, c'est une brave femme, mais moi, je préfère la mienne. Est-elle moins bonne, en étant pourtant, dans toutes les conditions, d'une tenue convenable ?

BASILE

Ta femme ! mais c'est le rêve.

THÉODORE

Oui, mais ce qui m'attriste, c'est qu'elle s'engage dans toutes sortes de combinaisons. Dieu ! combien elle désire

avoir un enfant !... Et je lui répète, je lui fais comprendre qu'on peut en avoir, même après des années de mariage, et qu'il n'y a que deux ans que nous sommes ensemble. Oh ! il fallait la voir. Tout ce qu'elle a avalé, tout ce dont elle s'est couverte, au temps où elle fréquentait les magiciennes et les sages-femmes. En ce moment, elle les a abandonnées et elle a pris l'Eglise en affection. (*En souriant, il se tord la moustache.*) Ecoute, je vais te confier une chose amusante. Nous sommes entre hommes...

BASILE

Allons... raconte...

THÉODORE

Figure-toi que depuis qu'elle s'occupe de prières, elle refuse de dormir auprès de moi. Elle prétend que le bon Dieu ne la rend pas mère parce qu'elle touche aux choses sacrées et qu'elle dort avec moi.

(*Ils rient à gorge déployée.*)

BASILE

Et toi. Comment prends-tu la chose ?...

THÉODORE

Moi ? Mais je la laisse faire pour l'instant. D'ailleurs, je jubile de la voir aussi naïve; elle l'est plus qu'un enfant. (*Regardant vers l'église.*) Je suis sûr qu'elle est là, et le prêtre doit lui lire des livres sacrés.

BASILE

Enfin, entre nous, je me permettrai de t'ouvrir les yeux, car j'ai passé plus de Pâques que toi. Que Dieu soit loué ! mais j'ai remarqué que depuis pas mal de temps ta femme fréquente trop l'église, et tu vois qu'elle finit par refuser de dormir avec toi. Je ne dirai pas que c'est le prêtre, par jalousie, qui te sépare ainsi d'elle, mais il est jeune, bel homme, et, comme nous le savons tous, un peu coureur ! Du reste, nous autres hommes, nous serions mal venus à le condamner, il est resté veuf si jeune, et comme la loi de

l'Eglise lui interdit de se remarier !... Mais toi, tu ferais bien d'y regarder de plus près, car je suppose qu'il s'est épris de Maranda, et comme elle est très naïve...

THÉODORE, *le rassurant.*

Oh ! pour cela, j'ai toute confiance en elle... Elle n'en voit ni n'en connaît un autre que moi... (*En se ravisant.*) Quant à sa naïveté, tu as raison, elle pourrait me jouer un mauvais tour, si le prêtre commençait à avoir des intentions louches. Dieu ! on se livre de tout cœur, quand il s'agit des gens que l'on considère comme au-dessus des autres mortels...

BASILE

C'est là notre grand mal à nous, les gens du peuple, nous nous suivons tous comme les moutons.

THÉODORE

Oui, il faudrait nous refaire.

BASILE

Et nous pourrions commencer tout de suite, car je crois que le prêtre a de mauvaises intentions. Ta femme est si belle ! Dans tout le village, elle n'a pas sa pareille.

THÉODORE, *ravi.*

Oui, c'est vrai, je n'en vois pas une qui puisse lui être comparée (*Regardant vers l'église avec inquiétude*). Ah ! la voilà qui arrive. Regarde comme elle est charmante.

BASILE

Ecoute, tâche de sonder les choses adroitement, car je parierais qu'il y a quelque chose de louche. Tu le sais, le diable ne construit pas des églises.

(*Il rentre.*)

MARANDA, *enthousiasmée.*

Théodore, apprends quel miracle s'est produit. Dorénavant, je peux être certaine que j'ai trouvé mon remède (*Elle se signe*). Dieu, quel miracle, que ce que j'ai vu de mes yeux, et entendu de mes propres oreilles.

THÉODORE

Et qu'as-tu vu, qu'as-tu entendu, ma chère âme ?  
(*Il lui passe le bras autour du cou et l'embrasse.*)

MARANDA

Désormais, je ne regarderai plus à travers mes larmes les enfants sur le sein de leurs mères, et les mères portant leurs poupons. Il n'y a plus que moi dans tout le village qui soit obligée, pour me consoler, de m'entourer de chiens et de chats.

THÉODORE

Oh ! Mais à ce qu'il paraît, cette fois, c'est tout à fait grave. Voyons, mignonne, dis-moi quel est le remède, car je te vois aussi joyeuse que le jour de notre mariage.

MARANDA, *penchant sa tête sur l'épaule de Théodore.*

Grand Dieu ! Si tu avais entendu sa voix ! (*Elle se dresse et avec gravité.*) Ecoute, je vais te confier le secret, mais rien qu'à toi, car saint Nicolas m'a recommandé que personne ne connaisse le mystère.

THÉODORE *se monte.*

Allons, mais raconte donc !

MARANDA

Le prêtre avait commencé la prière devant l'image de saint Nicolas, et, ma foi, il n'y avait personne dans l'église que moi et sa sainteté. J'avais allumé des cierges, j'avais fait mes prières et mes génuflexions devant la sainte Vierge, et voilà que je me trouvais agenouillée devant le prêtre qui lisait au-dessus de ma tête..... J'entends tout-à-coup une voix grave qui dit : « *Femme*, ne t'inquiète plus, tes larmes et ta foi m'ont touché. Je viendrai moi-même te bénir ce soir, mais il faut que tu sois seule, et surtout ne confie ce secret à personne ! »

THÉODORE

En voilà un miracle !.....

MARANDA

J'ai manqué en perdre la raison..... écoute ce que saint Nicolas vient de me répondre lui-même. Le prêtre était tout aussi surpris que moi.

THÉODORE

Eh bien ! ma petite, j'espère que l'on peut appeler cela assister à des miracles ! Et tu en verras encore !.....

MARANDA

Théodore, mon amour, toi, tâche de rejoindre au plus vite le frère du prêtre. Lorsque je descendais vers notre maison, je l'ai vu qui montait à cheval, et il m'a bien recommandé de te talonner, afin que la nuit ne vous surprenne pas en route. Et puis, moi aussi, j'aimerais à être toute seule lorsque saint Nicolas viendra chez nous pour me bénir.

THÉODORE

Mais regarde..... je suis tout prêt, c'est toi qui m'a retardé. Aurais-je pu partir sans t'embrasser, te dire adieu, mon unique amour, mon âme ?

MARANDA, *impatiente.*

Allons, embrasse-moi et dépêche-toi de rejoindre le frère du prêtre, car il faut que je rentre pour préparer les cierges et l'encens; que j'arrange un peu mieux notre maison, car enfin ce n'est pas peu de chose qu'un saint qui vient nous visiter.....

THÉODORE

C'est entendu, je pars à l'instant même, et que Dieu soit avec toi, afin que la bénédiction de saint Nicolas te rassure.

MARANDA

Je n'en doute plus, j'en suis sûre..... du moment qu'il m'a parlé lui-même. Que veux-tu de plus ?

THÉODORE

Rien. Eh bien, adieu, rentre.

MARANDA

Bon voyage, et bonne réussite dans les affaires ! Surtout ne dis rien à personne, moi je me hâte, car bientôt il fera nuit.

*(Elle rentre.)*

BASILE, ouvre la porte, il regarde en souriant Théodore, tandis que les enfants passent en criant : Cou-Cou.

THÉODORE

Ah ! tu es bon devin. Maintenant j'y vois clair, il a bien machiné toute son affaire, il m'a fait enrôler pour rentrer du blé chez les voisins, tout juste pour aujourd'hui, alors que saint Nicolas se décide à venir bénir ma femme.

BASILE

J'ai entendu tout ce que ta femme t'a raconté, et j'avais une envie folle d'éclater de rire. Combien la croyance a d'influence sur une femme ! Dans sa foi, elle est convaincue que l'image de saint Nicolas lui a parlé.

THÉODORE

C'est la foi qui fait les miracles.

BASILE

Bien sûr !

THÉODORE

Pourtant il faudrait lui tendre un piège, il est certain que je ne le laisserai pas bénir ma femme comme il l'entend.

BASILE

Allons ! il n'y a pas besoin d'en chercher si long. Nous serons par là à le guetter, nous lui tomberons dessus et le bénirons aussi à notre manière.

THÉODORE

Oui, mais cela pourrait avoir des conséquences fâcheuses, car battre un prêtre, c'est une responsabilité. Nous nous embrouillerions dans un filet qui pourrait nous conduire au

bagne. Le prêtre dirait qu'il a été invité pour exaucer une prière. N'oublions pas qu'il représente deux personnes, il y a en lui, l'homme, mais il y a surtout le prêtre.

BASILE

Tu n'as pas tort. Moi, quoique plus âgé que toi, je me laisse toujours emporter par la passion; toi, tu as toujours été dominé par la raison. Allons, voyons, qu'en penses-tu ?

THÉODORE, *après réflexion.*

Attends, j'ai trouvé, je crois, un bon moyen. Lui, il va se déguiser en saint Nicolas.....

BASILE

Eh bien ?

THÉODORE

Eh bien, moi, je vais me déguiser en saint Pierre, et alors tu vois cela d'ici; étant la plus grande autorité céleste, je lui réglerai son compte comme il faut.

BASILE, *riant.*

Ah ! bravo..... Enfin, ce n'est pas une tête de carton que tu portes sur tes épaules. (*Il lui tape amicalement sur l'épaule en riant aux éclats.*) Oui, il faut agir avec finesse, car, pour un homme sans lois, il en faut un autre sans pitié.

THÉODORE

Mais dépêchons-nous, car bientôt il va faire nuit. Le diacre est-il parti ?

BASILE

Lui, il est déjà loin, depuis ce matin qu'il trotte, mais.....  
Quoi ?

THÉODORE

C'est sa soutane qui va me sauver. J'endosse ses vêtements, je prends la grande clef de l'église à la main..... Mais il me faudrait de la laine blanche pour m'arranger la barbe et les cheveux, car saint Pierre est vieux.....

BASILE

Je t'en procurerai, j'en ai; allons, marche, il vaut mieux être prêt d'avance. J'ai aussi à ta disposition tout un troussseau de clefs.

THÉODORE

Eh bien ! marchons, je vais entrer chez le diacre et prendre tout ce qu'il me faut.

*(Il disparaît en courant, le menuisier rentre chez lui, les enfants passent en courant, criant : Cou-cou.*

*Les gens du cabaret se disposent à partir et chantent en descendant la pente. Le crépuscule commence à venir.)*

---

## SCÈNE DEUXIÈME

*(Des jeunes filles arrivent de la fontaine, portant par l'anse des cofas remplies d'eau. Les unes se tiennent par la main, relevant leurs bras pour contrebalancer le poids qu'elles portent. Elles s'arrêtent pour écouter les hommes.)*

UNE JEUNE FILLE

Ecoutez comme les hommes chantent joliment.

UNE AUTRE

Cela va au cœur.

*(Elle pose sa cofa (seau), les autres l'imitent et toutes dirigent leurs regards du côté des hommes qui s'avancent vers elles, chantant.)*

UN JEUNE HOMME, s'arrêtant le premier; ils cessent de chanter.

Bonsoir, mes belles, et que tout vous réussisse, car vous nous arrivez les mains pleines.

UNE JEUNE FILLE

Nous vous remercions, mais chantez encore, nous voilà arrêtées pour vous écouter, et nous étions pressées de porter de l'eau fraîche pour le souper.

UN JEUNE HOMME

Nous aimons encore mieux vos bouches fraîches et pures !

*(Ils s'élancent et chacun s'empare d'une jeune fille qu'il embrasse éperdument tandis qu'elles se défendent et veulent s'enfuir.)*

UN JEUNE HOMME

Plus de raison pour vous enfuir, c'est déjà fait, l'abeille a sucé le miel sur la fleur.

UN AUTRE

Nous recommencerons à chanter, et qu'elle sera enivrante cette chanson, sur des lèvres qui ont savouré le baiser de l'amour.

UNE JEUNE FILLE

Eh bien ! arrêtez-nous par vos belles chansons.

*(Les hommes chantent en chœur et à la fin, un s'adressant aux jeunes filles.)*

— Eh bien, êtes-vous contentes ?

UNE JEUNE FILLE

Chantons ensemble.

UN JEUNE HOMME, *en lui entourant la taille la regarde.*

Allons, chantons ensemble.

*(Les autres les imitent et s'accouplent. Les enfants, qui arrivent à la course le long de la route, s'arrêtent pour les écouter. Ils se groupent devant eux, et, en les écoutant chanter, les uns demeurent bouche béante, les autres écarquillent les yeux. Pendant cette scène, Maranda est sortie à plusieurs reprises sur le seuil de la porte, elle secoue plusieurs choses qu'elle rentre à mesure qu'elle les nettoie. Le chœur s'arrête et l'on entend dans plusieurs directions des voix de femmes, les unes douces, les autres furieuses.)*

— Florika !

— Safta !

— Roxandra !

— Domnika !

UNE JEUNE FILLE, *empoigne sa cofa.*

Allons, dépêchons-nous, je vois d'ici comme nous serons bien reçues !

UN JEUNE HOMME

Nous allons vous accompagner et vous faire excuser pour votre retard.

*(Ils se partagent en couples, eux portent les cofas, feignant de se donner du mal pour les soulever, elles rient, et tout en chantant ils s'éloignent.)*

UN ENFANT

Ecoutez, allons, encore une ronde, c'est moi qui y suis.

*(Il se tourne la face contre le mur et se couvre les yeux de ses mains. Les autres disparaissent en criant : Cou-cou. L'enfant resté en scène court après eux, et la scène reste vide. La nuit vient.)*

*(Du fond de la grande route s'avance saint Nicolas, il porte les vêtements de cérémonie, l'évangile à gauche, tandis que de sa main droite il soutient le signe de la bénédiction. C'est l'attitude d'un saint. Il a l'air grave dans les ténèbres du soir.)*

MARANDA, sur le seuil de la porte.

Il fait nuit..... et le saint ne tardera pas à venir. *(Elle s'avance et regardant sur la grande route.)* Le voilà qui arrive !

*(Elle commence à se signer et à faire des genuflexions devant saint Nicolas qui s'avance, imposant.)*

De derrière la maison de Basile sort saint Pierre. Il porte un long manteau ample, à manches flottantes, de couleur bleu foncé, ouvert sur un devant gris clair. La barbe et les cheveux sont blancs, il est coiffé d'un grand bonnet en fourrure également blanc. A la ceinture pend un trousseau de clefs, il tient de la main gauche la grande clef de l'église et de la droite un bâton solide. Maranda ne l'aperçoit pas ; ravie, elle regarde droit devant elle vers saint Nicolas, qui, tout près, s'arrête saisi par l'apparition de saint Pierre, soupçonnant la farce. Saint Nicolas a l'air ahuri, embarrassé, ses bras tombent, l'évangile lui échappe. Il ne dit pas un mot.

SAINT PIERRE, *menaçant.*

Comment se fait-il que tu te trouves ici, mon cher Nicolas ?

MARANDA, *surprise par cette voix contrefaite, regarde de ce côté, et en le voyant recule stupéfaite.*

Grand Dieu ! Qu'est-ce qui arrive ?

SAINT PIERRE, *continuant.*

Mais par où es-tu sorti, camarade, car voici la clef du Paradis, et voici aussi les clefs de toutes les portes. Mais, écoute, ton absence à l'appel nominal a produit un tel trouble dans l'Empire céleste, que Dieu lui-même m'a envoyé te talonner sur la terre. Dis-donc, par où es-tu sorti ? As-tu escaladé un mur du Paradis ? Et avec quelle permission, car le bon Dieu avait justement à te confier un secret, il t'a appelé à s'enrouer, le pauvre vieillard. Dis-moi, quel genre de saint es-tu donc ? Tu sors du Paradis quand bon te semble, tu rentres quand il te convient ; crois-tu pouvoir en faire à ta tête lorsque tu descends sur la terre ?

*(A la suite de cette sortie, saint Pierre lève son bâton, lui fait sauter sa coiffe et lui allonge des coups en le poursuivant, tandis que saint Nicolas, sans prononcer un mot, s'enfuit le long du chemin.)*

MARANDA, *hors d'elle-même, avec transport, levant les bras.*

Au secours ! *(Vers Basile qui vient au-devant d'elle.)* Les saints vont se tuer ! Basile, mais ne vois-tu pas ce qui arrive ?

*(Elle s'élançe, voulant suivre les saints.)*

BASILE, *la retient.*

Femme ! mais ne t'expose pas, calme-toi, pense que tu n'as pas affaire à des êtres terrestres, mais à des divinités célestes. Ne vois-tu pas qu'ils ont déjà disparu ? Ils sont déjà montés au ciel.

MARANDA, *pâle et défaite, se laisse tomber sur l'escalier de sa maison, soutenue par Basile.*

Grand Dieu, qu'est-ce que mes yeux ont vu ! Mais, dis-moi Basile, comment as-tu pu ne pas intervenir ?...

BASILE

Mais, me crois-tu fou ? Moi, un être terrestre, oser m'approcher des êtres célestes, les toucher de mes mains profanes, et leur parler ? Mais j'aurais eu tout de suite le bras et la langue paralysés.

MARANDA, *épouvantée, se signant.*

Ah ! quelle chose terrible ! Que Dieu soit avec nous !

THÉODORE, *arrivant vers elle.*

Mais, dis donc, quelle route a prise le diacre, car j'ai fait un bon bout de chemin sans le rencontrer. (*S'approchant d'elle, il feint d'être surpris.*) Mais, qu'est-ce qui t'es arrivé ?

MARANDA

Grand Dieu ! Quelle scène vient de se passer ici, à l'instant même ! Si tu étais venu plus tôt, tu y aurais assisté aussi.

(*Basile rentre chez lui en riant.*)

THÉODORE, *feignant d'être étonné.*

Mais explique-toi, car tu es pâle et tremblante.

MARANDA

Il y a bien de quoi... Lorsqu'on a vu ce que je viens de voir... Tu le sais bien, saint Nicolas m'avait promis de venir me bénir pour avoir un enfant. Eh bien, figure-toi quelle malchance, lorsqu'il n'avait plus qu'à passer le seuil pour entrer, voilà saint Pierre qui l'arrête. C'est Dieu même qui l'avait envoyé pour le chercher sur la terre, il paraît qu'il avait quelque chose de très pressant à lui confier. Grand Dieu, cher Théodore, jamais, au grand jamais, je n'aurais pu supposer que les saints se battent entre eux. Mais tout comme les hommes. Voilà une chose qui m'a surprise ; si le confesseur même me l'avait dit, je ne l'aurais jamais cru. Et pourtant, saint Pierre a rossé de telle façon saint Nicolas, qu'il s'en souviendra toute sa vie. Quelle sévérité, chez saint Pierre ! C'est un vieillard grincheux et dur.

THÉODORE

Mais je te crois ; là haut, il n'en font pas à leur tête, ils sont tenus avec rigueur.

*(Il ramasse l'Évangile et la coiffe.)*

MARANDA

Dis donc, que ferons-nous de tout cela, ce sont des choses saintes.

THÉODORE

Demain c'est dimanche, tu iras à l'église, et après le service, tu raconteras au prêtre cette histoire, et en même temps tu déposeras ces choses, comme offrande de notre part à l'église. Ce n'est pas peu de chose ; tu es la seule qui puisse faire un pareil cadeau à l'église ; l'Évangile et la coiffe de saint Nicolas !

MARANDA, *essuyant ses larmes dans la manche de sa chemise.*

Oui, je veux bien, mais quand je pense que si saint Pierre n'était pas venu à la rencontre...

*(Elle essuie de nouveau ses yeux.)*

THÉODORE, *l'entourant de ses bras.*

Ma femme chérie, ne pleure plus, ne te désole plus, et laisse les choses aller d'elles-mêmes. Débarrasse-toi de toutes tes superstitions, et si Dieu veut nous donner des enfants, nous en aurons, car nous sommes encore jeunes tous les deux...

MARANDA

Désormais, c'est fini, je ne m'en préoccupe plus, mais si, à la longue, je perdais espoir de devenir mère, j'adopterais un enfant.

*(Elle essuie de nouveau ses larmes, tandis que Théodore l'entraîne dans la maison. Les enfants arrivent et s'arrêtent au milieu de la scène.)*

UN GARÇON

Vous savez, allons, encore une seule fois, puis c'est bien fini, nous rentrons.

*(L'un se tourne la face contre un mur, les autres s'enfuient, criant de loin : Cou-cou. Celui resté en scène court après eux en se croisant avec Parasquiva qui, pensive, s'arrête un instant, puis traverse le village, pendant que la toile tombe.)*

RIDEAU



# Aux Eaux

COMÉDIE EN UN ACTE

## PERSONNAGES

MONSIEUR RAYOT..... 50 ans, gros, chauve.  
MADAME RAYOT ..... 30 ans, jolie et élégante.  
MONSIEUR DORIER..... 25 ans, journaliste.

Une femme de chambre, un garçon d'hôtel,  
quelques touristes.

# Aux Eaux

COMÉDIE EN UN ACTE

---

*Une chambre d'hôtel, simplement meublée. Près de la porte du fond de la scène, un porte-manteau auquel sont accrochés deux longs peignoirs de bains. Des serviettes et deux bonnets. Dans la chambre, tout est en désordre, et la porte du fond est ouverte.*

---

LA FEMME DE CHAMBRE, *passe, mais surprise par la porte qui se trouve ouverte, s'arrête, désolée.*

Encore ouverte ! Jamais, au grand jamais, ils ne ferment leur porte ! Pourtant, s'il venait à leur manquer quelque chose, toute la responsabilité en retomberait sur moi ! Ah quel désordre ! Il faut que je remette tout en place.

*(Elle entre et commence à ranger, en bougonnant. Un domestique passe, mais en la voyant il s'arrête, un balai à la main.)*

LE DOMESTIQUE

Bonjour, mademoiselle. Cela va ?

LA FEMME DE CHAMBRE

Cela va toujours tant qu'on est en bonne santé et qu'on travaille. Mais quel ennui !..... On dirait qu'ils le font exprès. Jamais je ne passe devant cette porte sans la trouver béante.

LE DOMESTIQUE

Qui est-ce qui occupe cette chambre ?

LA FEMME DE CHAMBRE

Le couple si bien assorti, vous savez, ce monsieur si rond qu'on pourrait le rouler comme un tonneau, qui se trompe

continuellement de chambre, et qui entre partout avant d'entrer chez lui.

LE DOMESTIQUE

Comment cela se fait-il ? N'a-t-il pas comme tout le monde un numéro sur la porte ?

LA FEMME DE CHAMBRE

Mais si ! Seulement il fait sombre dans le couloir et il est myope comme une taupe.

LE DOMESTIQUE

C'est sans doute pour cela qu'il laisse la porte ouverte, c'est afin de reconnaître sa chambre.

LA FEMME DE CHAMBRE

Et c'est aussi pour cela que c'est moi qui ai toujours la peine de la fermer.

LE DOMESTIQUE

Ah ! Ah ! Il me semble que je le vois d'ici votre monsieur ! Un gros, chauve (*changeant de ton*) et avec une petite femme..... je ne vous dis que cela !

LA FEMME DE CHAMBRE

Ah ! Ah ! Elle vous intéresse..... Je crois qu'elle est destinée à recevoir presque autant de lettres que le journaliste auquel sont destinées celles-là. (*Elle fait voir la poche de son tablier remplie d'enveloppes.*) Tout ce que vous voyez-là renferme à l'intérieur un billet de banque. Je l'ai constaté à la lumière d'une bougie.

LE DOMESTIQUE

Et vous en savez la cause ? C'est de l'argent bien vite gagné. Il ne s'agit que de flatter ces gens-là dans les comptes rendus des journaux. Dites-moi, mademoiselle, ne serait-il pas plus pratique de les débarrasser de leur charge avant de les porter à destination ?

LA FEMME DE CHAMBRE

Quelle idée ! Je serais bien vite renvoyée, et pour un petit bénéfice malhonnête, je perdrais d'un coup ma place et mes pourboires.

LE DOMESTIQUE

Moi, si j'étais vous.....

*(On entend du bruit dans le vestibule. Des rires, des chansons, et quelques touristes en costume de montagne avec alpenstock passent et s'arrêtent devant la porte.)*

PREMIER TOURISTE

Ah ! vous voilà, Louis.

DEUXIÈME TOURISTE

Vous vous appelez Louis ?

LE DOMESTIQUE

Oui, monsieur.

TROISIÈME TOURISTE

Louis ?..... c'est beau, c'est le nom des rois..... et vous le quantième ?.....

LE DOMESTIQUE

Demandez à ma maîtresse.

*(Ils rient.)*

PREMIER TOURISTE

Bravo ! Vous n'êtes pas embarrassé pour répondre.

DEUXIÈME TOURISTE

Nous partons en excursion.

LE DOMESTIQUE

Amusez-vous bien, messieurs.

*(Ils passent.)*

LA FEMME DE CHAMBRE

Ce sont là vos fêtards ?.....

LE DOMESTIQUE

Oui, celui qui m'a adressé la parole le premier, c'est le numéro cinq, c'est lui le chef de la bande; l'autre, c'est le numéro sept. Il est regrettable qu'ils aient enrôlé dans leurs rangs ce gentil numéro douze.

LA FEMME DE CHAMBRE

Monsieur Charles ! mais non ! il est au clou; j'ai regardé le casier en montant, mais il n'a rien gagné au change, car ce matin il est sorti avec cet étranger qui m'a tout l'air d'un escroc ou d'un fou. J'ai entendu dire qu'il fait un sale commerce.

LE DOMESTIQUE

C'est un très bon client, il donne de bons pourboires, le reste ne nous regarde pas; il est généreux, cela doit nous suffire.

LA FEMME DE CHAMBRE, *insistant.*

Mais c'est un fou.

LE DOMESTIQUE

Quelle idée ! Il est très raisonnable, mais seulement il parle comme un fou.

LA FEMME DE CHAMBRE

Qu'est-ce que vous me racontez-là, mon cher Louis : parler comme un fou, mais être raisonnable. Voilà un drôle de raisonnement de votre part aussi !

LE DOMESTIQUE, *insistant.*

Je vous dis qu'il n'est pas fou, mais il ne connaît pas notre langue, et il nous dit les phrases qu'il apprend dans ses livres.

LA FEMME DE CHAMBRE, *indignée.*

Eh bien ! Mais alors c'est un idiot ! Vous voulez que j'appelle ça un homme raisonnable, un homme qui, le matin, quand je lui demande s'il veut prendre son déjeuner dans sa chambre me répond : « Quel horaire ? — Attention au train ! — Essayez vos pieds ! — Combien de kilomètres à l'heure ? — Eteignez la lampe ! »

LE DOMESTIQUE

Mais justement, ce sont les phrase qu'il apprend, et il pense se faire comprendre dans toutes les circonstances.

LA FEMME DE CHAMBRE

Non, vrai, un type comme celui-là j'en ai rarement rencontré.....

*(On entend la sonnerie.)*

LE DOMESTIQUE, *sortant vers la porte.*

Une fois !..... C'est pour moi.

*(Il sort.)*

LA FEMME DE CHAMBRE, *regardant vers la porte.*

Le malin, un joli conseil qu'il m'a donné là !..... Il cherche à me faire supplanter par sa bonne amie. Le fait est que si je l'avais écouté..... Mais, pas si sotté ! *(On entend sonner deux fois.)* C'est pour moi.

*(Elle sort et ferme la porte. Après quelques secondes, on entend la voix d'une femme.)*

LA VOIX

Arrive..... c'est ici, moi je vois clair, c'est bien notre numéro.

*(La dame entre, son mari la suit, l'air énérvé.)*

RAYOT

Quelle drôle d'idée tu as eue de t'engager pour cette excursion dans la montagne !..... Il suffit qu'on te propose n'importe quoi pour que tu acceptes. Monter à cette heure là-haut, à pied; nous ne serons pas de retour avant minuit. Nous pouvons prendre froid, nous rendre malades. N'oublie pas que nous faisons une cure.

MADAME RAYOT *s'assied devant la toilette et se regarde à la glace en arrangeant sa coiffure.*

Allons, ne bougonne plus et sors moi plutôt mon water-closh, le gris perle.

RAYOT, *surpris.*

Hé !..... Ma chère, il me semble que cela s'appelle un waterproof.

MADAME RAYOT, *énervée.*

Et puis ? Blanc bonnet ou bonnet blanc, tu as très bien compris qu'il s'agit de mon pardessus gris.

RAYOT

Quelle toilette pour monter là-haut ! (*Il la considère.*) Et encore avec des talons Louis.....

MADAME RAYOT, *impatiente.*

Louis quinze, tu ne connais même pas l'histoire.

RAYOT

C'est-à-dire l'origine de tes talons.

MADAME RAYOT

Louis quinze, le plus aimable des hommes, il se découvrait devant n'importe quelle femme, une servante même, rien que parce qu'elle était femme.

RAYOT

Elevez-lui une statue, ou bien allez chercher dans un de ces musées, le chapeau de Louis quinze, suspendez-le au haut d'une perche, et passez toutes saluant à votre tour le chapeau historique, comme le fit Gessler.

MADAME RAYOT

Il en serait digne. D'ailleurs, il n'y a encore que les gens de noble origine pour être charmants et distingués.....

RAYOT

Allons ! ne m'énerve plus avec tes toquades de grandeur. Têtes de femmes, vraies têtes de girouettes, vous n'êtes que vanité et frivolité.

MADAME RAYOT

La pauvre France des rois et des français !

RAYOT

Quoi ? La pauvre France des rois ? D'abord moi, entre tous les rois, je n'en vois qu'un seul, c'est l'Empereur. Mais laissons-les dormir en paix, et occupons-nous de nos affaires et de ta conduite, ma chère. Je te recommanderais plus de retenue envers ces journalistes.

MADAME RAYOT

Quelle idée, mon cher ! Est-ce qu'il te prendrait fantaisie de devenir jaloux par hasard ? (*Elle lui pose le bras sur l'épaule et le regarde avec tendresse.*) Allons, dis, cela ne flatte pas ton amour-propre de me voir figurer au premier rang parmi les femmes les plus belles, les plus élégantes, citées dans les comptes rendus des journaux mondains ?

RAYOT, *la regardant.*

« Belle tête, oui, mais de cervelle point. » Vous vous rendez ridicule pour un petit juif.....

MADAME RAYOT

Eh ! Qu'importe, mon cher, et qui est-ce qui s'occupe encore de la nationalité ; on reconnaît les mérites et l'individu. Il n'y a que l'intelligence et l'instruction qui comptent ; s'occuper de la nationalité c'est vieux jeu. Nous nous acheminons vers le cosmopolitisme. Soyons plutôt patriotes que nationalistes.

RAYOT

Te voilà bien !..... Tout-à-l'heure tu étais enthousiasmée des rois, à cause du galant coup de chapeau de Louis quinze, et te voilà devenue tout-à-coup libérale internationale, tournant tout en faveur d'un petit juif qui a pour mérite de t'avoir flattée.

MADAME RAYOT, *gênée.*

C'est toi, le grand libéral républicain, qui m'as convertie.

RAYOT

Oui, je suis libéral, quoique je ne comprends pas trop ces républiques qui deviennent le marché de tout le monde.

J'aimerais des républiques, mais nationales, je n'aime céder ma place à personne.

*(On entend appeler du dehors.)*

— Madame Rayot, monsieur Rayot, êtes-vous prêts ? On part.....

RAYOT

Ah ! Je les avais oubliés, ceux-là ! Allons, dépêche-toi, puisque tu le veux absolument.

MADAME RAYOT

Moi, j'aime à me faire attendre, c'est meilleur genre. *(A part, suivant son mari qui sort en bougonnant.)* Il se pourrait que le reporter du journal en fût. Si je pouvais faire sa conquête ! Quelle réclame, il me rendrait célèbre par ses articles. Je tâcherai qu'il ne cite que mon nom, ou *en tout cas* qu'il me nomme la première.

*(Elle sort, laissant la porte grande ouverte. Une pause.)*

DORIER, *entre, préoccupé, la tête baissée et tordant sa moustache. Il est habillé en gommeux, il porte un monocle.*

Ah ! Quelle malchance *(il claque ses doigts)* que je sois si fatigué ! J'aurais fait partie de la bande. Quelle jolie femme que cette brune piquante que j'ai croisée dans l'escalier. Elle m'a souri d'un air si provoquant. Sapristi ! *(Il tourne sur ses talons en se tordant la moustache. Se ravisant.)* Ma foi tant pis ! Je ne veux pas perdre une occasion qui peut être favorable. Je les accompagnerai, du moins jusqu'à la forêt. Cette jolie brune..... cela me travaille. Je vais mettre mon panama, il a plus de chic. Si je pouvais la séduire. Pourquoi pas ? Je les trouble toutes.....

*(Distrait, il s'approche de l'armoire et tend la main pour l'ouvrir, au même moment, la femme de chambre passe et en fermant la porte à clef, à la hâte, s'éloigne ; on entend sa voix désolée : Encore ouverte !)*

DORIER *tressaille, se tourne vers la porte, mais au même instant il reste surpris devant le porte-manteau.*

Qu'est-ce que fait tout cela dans ma chambre ? *(Il regarde autour de lui et s'écrie)* Malheureux..... Je me suis trompé de chambre ! Elles se ressemblent toutes. Quelle situation

critique. (*Il croise ses bras.*) Me voilà bien. Mais je peux sonner la bonne. (*Il va pour sonner et s'aperçoit que le bouton est cassé.*) Allons bon ! Le bouton est cassé, comme dans ma chambre. (*Inquiet.*) Que faire ? Sortir par la fenêtre sur le balcon, mais je risquerais de compromettre la locataire de cette chambre. Et puis, qui connaît mes titres ici ? Personne. Je suis étranger et je pourrais être pris pour un cambrioleur. On en a tant découvert ces temps derniers. Les journaux ne sont pleins que de leurs exploits, et la façon mystérieuse dont je semble m'être introduit ici. (*Il regarde encore autour de lui.*) A quel type ai-je affaire ? Si c'est une dame ! (*Il regarde le porte-manteau*) deux dames même, j'en fais mon affaire. (*Il regarde de nouveau le porte-manteau.*) Mais c'est comme les squelettes, ils n'indiquent pas le sexe. Rien ne me prouve que ce ne soit pas une dame et un monsieur. Mettons que ce soit un monsieur jaloux, par exemple. Me voilà dans de beaux draps !..... Je vais faire une enquête. L'armoire et la toilette seront mes meilleures boussoles. (*Il tire le tiroir et en prenant chaque chose, la rejette.*) Poudre Pompadour, Crème Simon, crayons rouge, noir. (*Il ferme le tiroir.*) Blanc, rouge, noir, le drapeau des vieilles coquettes, ou des jeunes laides, mais je pense me tromper, il ne manque pas de jolies femmes qui s'appliquent à ce genre de peinture opérée sur elles-mêmes. (*Il passe à l'armoire et l'ouvre.*) Ah ! ah ! une robe bleu pâle. C'est une blonde. Tiens, une rouge feu. C'est une brune. Que croire ? Tout ce que je vois, c'est qu'elle est coquette..... et j'ai bien des atouts dans mon jeu. Pas la moindre trace qui trahisse la présence d'un homme. (*Il fouille dans l'armoire.*) Ah ! tiens ! un chapeau claque. Cela se corse. Un autre chapeau (*Il le prend et l'examine*) ; vieux..... sale..... C'est un mari et même un brave homme de mari. Sûrement, ce n'est pas un amant. Je pourrais parier à coup sûr, que je me trouve dans le nid de deux heureux époux.

(*On entend ouvrir la porte avec bruit. Dorier, épouvanté, se trouve au milieu de la scène.*)

RAYOT, ouvre la porte, mais en voyant Dorier, il s'écrie :

Ah ! pardon ! (*Et refermant la porte, il s'éloigne en bougonnant.*) Quelle scie ! Je me suis encore trompé de chambre ! (*Il appelle.*) Allons, dépêche-toi, me voilà de nouveau égaré.

DORIER, *épouvané.*

Une pareille situation n'est pas supportable. Il faut que je trouve quelque chose pour disparaître. La porte est ouverte. *(Il court vers la porte, mais la voix de Rayot, qui s'approche, l'arrête. Il regarde autour de lui, et en voyant le porte-manteau qui se trouve près de la porte, s'écrie) :* Ah ! tu es mon sauveur, ils n'ont pas besoin de ces objets à cette heure-ci !

*(On entend la voix de Madame Rayot, tandis que Dorier s'habille à la hâte d'un des deux peignoirs de bain, met un des bonnets sur la tête et s'arrange à la place du peignoir.)*

MADAME RAYOT, *invisible.*

Mais, tu as dépassé la porte. Allons approche, c'est ici.

DORIER

Enfin ! Pour le moment, me voilà toujours casé ! Je respire !

*(On entend la voix de Rayot qui s'approche en bougonnant, tandis qu'elle entre avec vivacité.)*

MADAME RAYOT

Un jour, tu feras une fâcheuse rencontre, tu te trompes trop souvent. Je ne serais pas fâchée, d'ailleurs, de te voir une affaire sur les bras, ne fût-ce que pour te punir de me refuser ce plaisir.

RAYOT

Mais, ma chère, je ne suis pas assez fou pour entreprendre une excursion lorsque le ciel est tout noir, on voit bien qu'il va pleuvoir dans un instant.

MADAME RAYOT

Pas l'ombre d'un nuage. C'est toi qui es orageux et grondeur..... insupportable, jaloux. Dès que tu as vu ces journalistes m'approcher, tu es devenu rouge comme un coq.

RAYOT

C'est possible !..... Je te préviens que si tu te conduis encore de la sorte, je te remmènerai chez nous. Dès que tu

es dans le monde, tu me considères comme ton homme d'affaires, ou mieux encore comme ton domestique. De mari, il n'est plus question. Tu t'occupes de tout le monde, excepté de moi.

*(Dorier fait tous les gestes qui conviennent à la conversation.)*

DORIER, à part.

Non, non, je ne crois pas qu'il ait besoin de porte-manteau..... Espérons-le..... du moins.

MADAME RAYOT

Tu t'en fais des idées, et tu m'offenses. Tu sais bien que je ne serais pas capable de me compromettre pour qui que ce soit, quoique tu le mériterais.

RAYOT, à part.

Oui, c'est une honnête femme.

MADAME RAYOT

Je n'ai qu'un défaut. Ce n'est pas par méchanceté, mais je ne puis supporter l'idée que d'autres passent avant moi ! Non, cela je ne puis m'y résoudre. Je veux être la plus remarquée pour mon élégance, je veux que les journaux parlent de moi. Si tu crois que je suis venue dans ce pays de forêts et de montagnes rien que pour les contempler, tu te trompes. D'ailleurs, moi, tu sais, la nature cela ne me dit rien. J'aime mieux autre chose.... le monde, les toilettes....

DORIER, tout le temps de ce dialogue, a un jeu de scène avec le bonnet, il dresse la tête, mais aussitôt que les regards se dirigent de son côté, il s'efface, disant à part :

Ah ! limaçon, rentre dans ta coquille.

*(Et de nouveau, on ne voit que le fond du bonnet sur le peignoir.)*

RAYOT

Cela indique que tu as un côté pervers. Lorsqu'on ne pense qu'à se faire remarquer, on n'est pas une honnête femme.

MADAME RAYOT, *énervée.*

Oh ! mais cela devient insupportable !... Il m'insulte. Tu oses me dire, à moi, à moi ? ! ! (*Elle tombe sur la chaise, en proie à une attaque de nerfs.*) Tu me tues, tyran, barbare.....

DORIER, *à part.*

Diable ! Cela devient grave !

(*On entend frapper avec force à la porte de droite, et on entend une voix basse d'homme agacé.*)

LA VOIX

S'il vous plaît, pas tant de bruit ! J'ai mon enfant malade, et vous le réveillez.

(*M. et Mme Rayot restent surpris.*)

MADAME RAYOT, *en se relevant, à voix basse.*

Tu fais scandale, tu vois. Tout le monde est au courant de tes scènes ridicules. Quel mari, quelle horreur ! Sache que je pars demain, et que je divorce. Cette fois-ci, ma décision est prise. Je n'y reviendrai plus. Tu es un goujat, un misérable.

RAYOT, *à part.*

Aussitôt qu'elle est en colère, elle parle de divorce, mais je n'ai qu'à lui faire un petit cadeau pour qu'elle n'en parle plus.

MADAME RAYOT

Tu n'as pas la moindre délicatesse, et pourtant tu sais bien à quelle noble famille tu m'as arrachée !

RAYOT, *énervé.*

Ah ! oui, parlons-en ! Toute une clique de vauriens et de mauvais drôles, qui ont mangé leur fortune rien que pour satisfaire leur vanité et leur égoïsme..... Quelle valeur personnelle ont-ils, depuis qu'ils se sont ruinés ?..... J'espérais faire de toi un être plus conscient, en t'épousant, mais tu es restée digne d'eux.

MADAME RAYOT, *se promène, énervée.*

Je le regrette, mais c'est clair comme le jour, nos caractères ne s'accordent pas.

RAYOT

C'est peut-être parce que le tien commence à s'accorder avec d'autres.

MADAME RAYOT

Encore ! Tu recommences à m'insulter..... Ingrat ! Va-t'en, car je ne sais pas ce que je te ferais..... Je sens que je ne me possède plus.

DORIER, *à part.*

Le moment psychologique approche. S'il sort, je suis sauvé !.....

RAYOT

Oui je sors, je ne demande que cela. Si tu crois que ta société est agréable. Oui, j'ai besoin d'air, d'espace, je m'en vais avec plaisir. Je pensais que tous les sacrifices que j'ai déjà faits pour toi, méritaient une autre récompense.....

*(Il sort furieux, en faisant claquer la porte derrière lui. Elle pleure.)*

DORIER, *à part.*

Enfin !..... j'ai échappé au danger le plus grand. Avec elle, j'espère me mettre d'accord. Mais, il ne faut pas l'effrayer.....

MADAME RAYOT, *calmée.*

Enfin, le voilà parti !..... Quelle bassesse d'âme, dans ces gens sans naissance. Oh ! c'est par trop fort ! Quel malheur, que la pauvreté !.... Elle vous pousse à de réels sacrifices.

DORIER

Qu'elle est adorable ! Une femme qui peut rester aussi jolie, même lorsqu'elle pleure !.....

MADAME RAYOT

Elle m'a réduite à me marier à ce monstre !

DORIER, *dresse la tête.*

Vous avez raison, madame.

MADAME RAYOT, *le regarde, surprise, et se lève vivement.*

Ah ! Seigneur Jésus ! Mais qu'est-ce qu'il y a ? Que faites-vous ici ?

DORIER, *sortant du bonnet et du peignoir.*

Permettez-moi de m'expliquer, de vous raconter mon étrange aventure.

MADAME RAYOT

Je vous écoute, monsieur.

DORIER, *s'inclinant devant elle.*

D'abord, permettez que je me présente : Dorier, publiciste et chargé des comptes rendus dans les journaux mondains.

MADAME RAYOT

Ah ! monsieur ! Dans quelle situation vous m'avez mise. Grand Dieu ! Après la discussion que nous venons d'avoir, mon mari et moi, s'il vous surprend ici, nous sommes perdus. Il est d'une jalousie féroce. Vous avez pu vous en convaincre.

DORIER

Oui, madame, je vous ai admirée et je le méprise. Je me rends bien compte qu'il ne serait pas tout à fait tendre pour moi, et c'est pour cette raison que j'en appelle à votre générosité. Aidez-moi à sortir au plus vite.

*(Il s'élançe vers la porte.)*

MADAME RAYOT, *courant après lui et le retenant.*

Ne sortez pas !..... Tout le monde passe dans l'entrée à cette heure-ci, et mon mari lui-même..... Attendez encore. Mais dites-moi comment vous justifiez votre présence chez moi.

DORIER, *retournant avec elle, au milieu de la scène.*

J'ai le malheur d'être très distrait, madame, et je me suis trompé de chambre. Il me semble que c'est vous que

j'ai rencontrée dans l'escalier. Eh bien ! madame, je vous avoue que votre vue m'a tellement impressionné que j'en ai perdu la tête. Et ma situation vous le prouve, madame.

MADAME RAYOT

Je ne regrette pas cette erreur, puisqu'elle m'a procuré l'occasion de faire la connaissance d'un écrivain si distingué.

DORIER

Je suppose que c'est l'instinct de mon cœur qui m'a amené ici. C'est en méditant mon compte rendu, que je voulais envoyer ce soir, et en cherchant une comparaison digne de la déesse que je venais de voir descendre, que je suis entré, distrait. Mais, tout à coup j'ai entendu la porte se fermer avec fracas, la clef tourner dans la serrure, le bruit des pas de la bonne qui s'éloignait en courant. J'ai cherché à me sauver, j'ai couru à la sonnerie..... elle ne marchait pas. Bref, me voilà bloqué..... Je suis votre prisonnier. Faites de moi ce que vous voudrez, d'autant plus que vous aviez déjà captivé mon cœur.

MADAME RAYOT, *rayonnante de joie.*

Je ne vois pas d'autre moyen que la prudence..... Rentrez dans le porte-manteau. Mon mari est myope, il ne remarquera rien. Je pense qu'il va bientôt rentrer..... Ecoutez, quand nous sortirons pour dîner, comme tous les locataires de cet étage, profitez-en pour vous évader. Je laisserai la porte ouverte.

DORIER

A la bonne heure ! Quel esprit !..... et quelle bonté !.....

*(Ils s'arrêtent brusquement, la porte s'entr'ouvre. Madame Rayot tourne le dos à la porte.)*

DORIER, *tout émotionné, exclame.*

Quelle horreur !

RAYOT, *qui allait entrer s'arrête et, surpris par ces deux personnes, il recule, gêné, referme la porte doucement, et on l'entend.*

Sapristi ! Quelle drôle de chose ! Me voilà de nouveau égaré.

DORIER

Quelle chance !

MADAME RAYOT

Quelle excellente idée j'ai eue de lui tourner le dos. Il ne m'a pas reconnue !.....

DORIER

Ah ! quel idéal, qu'un mari myope ! (*Il court vers le porte-manteau.*) Je cours endosser mon uniforme, c'est l'anneau de Gyges.

MADAME RAYOT, *rit en le contemplant.*

Non, vrai ! Vous êtes d'un drôle !

RAYOT, *invisible.*

Jeannette ! Jeannette !.....

MADAME RAYOT, *riant toujours, court vers la porte et l'ouvre.*

Tu t'es de nouveau égaré ?

RAYOT, *entre, s'essuyant le front avec son mouchoir.*

Ah ! que je voudrais être revenu à la maison pour être enfin tranquillement chez moi, sans craindre d'entrer tout le temps chez les autres. Je viens d'entrer encore dans une chambre, où, du moins je le suppose, je suis tombé en plein rendez-vous. L'homme a vociféré des injures à mon adresse. Mais aussi, quelle bêtise que de ne pas s'enfermer quand on est à un rendez-vous d'amour. (*Intimidé, il rit.*) Mais écoute, ce n'est pas tout.... (*Emu.*) Je sors de là très troublé et boum ! j'entre de nouveau dans la chambre de la vieille. Elle était en train de mettre son corset. Une vraie lutte ! Elle a jeté des cris de paon, et j'étais au bout du couloir, que je l'entendais bougonner encore.

MADAME RAYOT, *riant aux éclats et regardant Dorier, qui a un jeu de mime tout le temps.*

Je t'ai dit cent fois d'avoir toujours une boîte d'allumettes dans ta poche, et de regarder à la lumière le numéro de la chambre devant laquelle tu t'arrêtes.

RAYOT

Quelle drôle d'histoire !... C'est vrai, j'oublie tes sages conseils. Du reste, je laisse toujours ma porte ouverte, et je me demande qui diable la ferme toujours !

*(En se promenant, il s'approche du porte-manteau. Dorier devient invisible, tandis que la dame s'approche, inquiète.)*

MADAME RAYOT

Que cherches-tu ?

RAYOT

Rien. Je veux accrocher mon chapeau.

*(Il le pose sur la tête de Dorier, et recommence sa promenade, tandis que Dorier, le bonnet et le chapeau sur la tête, se dresse. Le chapeau tombe, la tête de Dorier disparaît et la dame s'empresse de ramasser le chapeau.)*

RAYOT

Qu'est-ce qu'il y a ?

MADAME RAYOT

Rien. Tu as mal posé ton chapeau, et il est tombé. *(Elle le pose sur la table.)* Là, il est très bien, comme cela.

*(Rayot regarde le porte-manteau et la place où était son chapeau.)*

DORIER, à part, invisible.

Je savais bien qu'il allait regarder de ce côté.

MADAME RAYOT, avec curiosité.

Qu'est-ce qu'il y a dans ce petit paquet ?

RAYOT, empressé.

Ah ! c'est vrai. C'est pour toi, chérie, je l'avais oublié. Des caramels au chocolat.

MADAME RAYOT, prend le paquet et l'ouvre.

C'est ce que je préfère.

RAYOT, *s'asseyant dans un fauteuil, en tournant le dos au porte-manteau.*

(*A part*) : Enfin, elle s'est calmée. (*Haut*) : Tu ne m'en offres pas, méchante ?

(*Mme Rayot lui présente la boîte, il prend un bonbon en lui baisant la main. Elle remonte vers le porte-manteau et offre la boîte à Dorier, qui y puise.*)

DORIER, *à voix basse.*

Merci, et n'oubliez pas surtout....

MADAME RAYOT, *revient et, se penchant sur l'épaule de son mari, le regarde.*

Je voudrais faire un tour avant d'aller dîner.

(*Dans l'entrée, on entend la voix criarde d'une femme qui passe.*)

LA VOIX

Mais cela devient insupportable, il vous arrive lorsqu'on y songe le moins. Est-ce un fou ? Ou le fait-il exprès ?.....

MADAME RAYOT, *jouant la comédie.*

Ah ! mais il me semble que la chose s'éclaircit, pendant que tu cherches à me donner le change avec ta jalousie, tu vas faire la cour aux autres femmes. Ah ! mais je veux la voir, ma rivale !.....

(*Elle se précipite vers la porte, en riant à Dorier, qui lui tend pour une seconde les bras, tandis que son mari s'élançe et l'arrête.*)

RAYOT

Voyons, ma chérie, sois raisonnable. Quand je te dis que c'est une vieille femme.

MADAME RAYOT, *lutte pour se dégager, tandis que Dorier lui tend de nouveau les bras.*

Laisse-moi sortir, ou je deviens folle !

(*On entend frapper aux deux portes à la fois.*)

UNE VOIX D'HOMME, à droite.

Silence !..... ou cela ne se passera pas comme cela !.....

UNE VOIX DE FEMME, à gauche.

On ne peut pas se reposer chez soi, un instant, dans cet hôtel ; mais je descends me plaindre.

DORIER, à part.

Cela se complique.

MADAME RAYOT, à voix basse.

Allons, sortons vite et laissons la porte ouverte. Si on nous fait des reproches, nous en serons quittes pour dire que des gens ont dû s'introduire chez nous et que.....

RAYOT

Oui, c'est cela.

(Il la prend par la taille et ils sortent, tandis que Dorier jette le peignoir et le bonnet.)

DORIER

Enfin !..... Voilà ce que l'on appelle saisir l'occasion aux cheveux !.....

(Il sort. Au bout d'un instant la femme de chambre passe et, s'arrêtant devant la porte, elle lève les bras au ciel en s'écriant) :

Encore ouverte !.....

(Elle la referme à clef.)

RIDEAU

# La Boîte aux Lettres

LEVER DE RIDEAU

## PERSONNAGES

- MADAME X..... Directrice de revue féministe, jolie, 35 ans.  
MARIETTE ..... Femme de lettre, 20 ans, très jolie.  
DARTY..... Jeune homme, adorateur de Mariette.

Quelques autres personnages et une femme de chambre.

# La Boîte aux Lettres

LEVER DE RIDEAU

---

*Une chambre simplement meublée ; beaucoup de plantes, et des étagères avec des livres.*

*Devant une table posée de côté et chargée de revues et de papiers en désordre, la directrice, très occupée, écrit. On frappe à la porte du fond de la scène.*

---

MADAME X., *dressant la tête.*

On a frappé ! J'hésite à répondre. Dieu sait quelle insulte se dérobe là, derrière la porte, ou quel est l'imbécile qui attend pour me faire perdre un temps si précieux ! (*On frappe de nouveau.*) C'est peut-être une amie, un collègue qui pourrait m'aider. Entrez !

*(La porte s'entr'ouvre et laisse passer une main qui tient une revue, puis une tête dont les yeux cherchent quelqu'un. Enfin entre un domestique.)*

PREMIER VISITEUR

Est-ce ici la rédaction de cette revue, madame ?

MADAME X.

Oui !

PREMIER VISITEUR

Veillez la reprendre. Monsieur me charge de vous dire qu'il vous prie de ne plus lui envoyer cette revue, qu'il défend à madame de lire.

MADAME X., *avec indifférence.*

Posez-la sur cette table et sortez !

*(Elle continue d'écrire, la porte se referme. Après quelques secondes, on frappe de nouveau.)*

MADAME X., *regardant inquiète vers la porte.*

Entrez !

*(Entre un monsieur jeune et élégant.)*

DEUXIÈME VISITEUR

Madame, j'ai lu votre revue, elle m'a beaucoup intéressé, vous m'avez converti au féminisme, d'ailleurs j'ai toujours aimé la femme.

MADAME X.

Mais vous ne l'avez pas toujours respectée, et vous venez apprendre à le faire auprès de nous, monsieur.

DEUXIÈME VISITEUR

Madame, j'arrive avec les meilleures intentions, je viens m'inscrire parmi vos abonnés, et en même temps verser le montant de mon abonnement.

MADAME X.

Des visites telles que la vôtre sont fort agréables. Veuillez vous asseoir, monsieur.

DEUXIÈME VISITEUR, *à part.*

Quel service pourrais-je bien lui proposer ? *(Haut.)* Vous avez des listes d'abonnements, madame ?

MADAME X.

Oui monsieur. *(Elle lui présente une feuille.)* Si vous arrivez à la couvrir de noms, je vous en serai très obligée.

DEUXIÈME VISITEUR

Je ferai tout mon possible pour vous être agréable, et tout d'abord, je commence par m'acquitter de mon abonnement.

MADAME X.

Merci, monsieur, je vous prépare votre reçu.

*(Elle écrit.)*

DEUXIÈME VISITEUR, *à part.*

Quelle charmante femme et quel air grave !

MADAME X.

Voici votre reçu, monsieur, et je suis désolée de vous congédier mais je suis à la veille de l'impression de mon second numéro, et je suis presque seule à assumer toute la tâche.

DEUXIÈME VISITEUR

Si vous daigniez m'accepter comme collaborateur.

MADAME X.

Mais avec plaisir, monsieur, et maintenant que vous avez fait le premier pas, soyez sûr que votre présence me sera toujours agréable. Jusqu'à cinq heures, je reçois les indifférents, après, mes amis et collaborateurs.

*(Elle se lève et lui tend la main qu'il baise respectueusement.)*

DEUXIÈME VISITEUR

Je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance, madame.

MADAME X.

Et moi de vous compter parmi mes amis.

DEUXIÈME VISITEUR

Je me sauve afin de vous rapporter l'article le plus charmant qui puisse sortir de ma plume.

MADAME X.

J'attendrai impatiemment le moment de le lire.

DEUXIÈME VISITEUR, *sortant.*

A bientôt, madame.

MADAME X.

Au revoir, monsieur. *(Seule.)* Quel charmant homme !

*(Elle regarde encore vers la porte puis se remet à écrire. Après quelques secondes, on frappe brusquement à la porte. Elle tressaille.)*

— Il est certain que ce n'est plus la même personne. Quel coup ! *(Elle hésite. On frappe de nouveau avec violence.)* C'est quelque domestique. Entrez !

*(Entre un monsieur dur et à l'air furieux.)*

TROISIÈME VISITEUR

Bonjour, madame.

MADAME X.

Bonjour, monsieur.

TROISIÈME VISITEUR

C'est vous qui êtes la directrice de la revue féministe que ma sœur reçoit ?

MADAME X.

Oui, monsieur, c'est moi qui suis la directrice.

TROISIÈME VISITEUR

Eh bien madame, apprenez que je suis contre la littérature immorale, et votre revue, vous voyez que je ne me gêne pas pour vous le dire, est très immorale. Vous voulez détruire le mariage, la famille et le bonheur.

MADAME X.

Bien au contraire, monsieur, nous voulons rétablir le mariage, la famille et le bonheur, en les fondant sur une instruction et une éducation solides.

TROISIÈME VISITEUR

Chansons que tout cela !..... La femme est faite pour être épouse, mère, et son gouvernement, c'est son ménage.

MADAME X.

Son émancipation économique et sociale ne l'empêchera nullement d'être épouse, mère et ménagère.

TROISIÈME VISITEUR

Vous voulez le monde renversé.

MADAME X.

Au contraire, monsieur. Le monde est à l'envers, et tous nos efforts tendent à le remettre à l'endroit. Plus rien par la force et l'esclavage, mais tout par l'amour et la liberté.

TROISIÈME VISITEUR, à part.

C'est une fine mouche ! (*Haut.*) Eh bien ! madame, si j'étais l'autorité, je fermerais de suite votre journal qui

monte la tête aux femmes. Elles ne sont plus ce qu'elles étaient autrefois : humbles, gentilles, timides, soumises, réservées.

MADAME X., *avec violence.*

Stupides, déprimées, dégradées, ignorantes, lâches, voilà celles qui vous conviennent. Il vous faut des esclaves !

Je le regrette, monsieur, mais j'ai trop à faire et vous me faites perdre un temps précieux. Bonjour, monsieur.

*(Elle se remet à écrire.)*

TROISIÈME VISITEUR, *la regardant avec colère, à part, avec un geste.*

Avec quel plaisir je lui administrerais une correction !.....

*(Il sort en faisant claquer la porte.)*

MADAME X.

Charmant !..... Oh ! la grossièreté, la mauvaise éducation, l'autoritas.

*(Elle continue à écrire, on frappe doucement à la porte.)*

— Entrez !

*(Entrent deux dames, l'une d'un certain âge et l'autre jeune.)*

LA DAME AGÉE, *la saluant.*

J'ai lu votre journal qui m'a enthousiasmée, madame, et je viens vous féliciter et vous remercier d'avoir créé quelque chose de personnel. Enfin, nous avons une voix, notre voix.

MADAME X., *debout.*

Mesdames, je suis ravie de vous voir satisfaites. Vous avez raison, j'ai créé un organe féminin, et je le mets à votre disposition pour réclamer contre toutes les injustices dont les femmes sont victimes.

*(Après un geste aimable de M<sup>me</sup> X., les deux dames s'assoient.)*

LA DAME JEUNE

J'ai toute une série d'articles concernant l'esclavage de la femme et la revendication de ses droits; tous les journaux auxquels je me suis adressée m'ont refusés. Pour être admises dans les journaux dirigés par des hommes, il faut

abdiquer toute personnalité et n'écrire que ce qui cadre avec leurs idées, ou plutôt avec leurs intérêts. Toujours et surtout rester leurs esclaves. Mais nous avons enfin un organe, grâce à vous, et je vous apporte un article.....

MADAME X.

Je le lirai avec plaisir.

*(Elle prend les papiers que la dame lui présente.)*

LA DAME AGÉE

Nous vous ferons de la propagande. Nous ne craignons point le ridicule, nous sommes trop sérieuses pour cela. Notre devise doit être : « Nous devons arriver », et nous ne reculerons devant aucun moyen honorable.

LA DAME JEUNE

Ce qui est triste c'est que nous avons à vaincre des résistances, même parmi les femmes.

MADAME X.

Surtout parmi les femmes. La religion les a tellement abruties qu'il faut un véritable travail pour leur faire tomber les écailles des yeux. La femme est partout et en toutes circonstances l'esclave des mœurs dans la famille, des lois dans la société, et de sa propre superstition dans la religion.

LA DAME AGÉE

Napoléon premier l'a bien garottée par son code qu'il eût voulu imposer, même à des femmes comme madame de Staël, afin de les empêcher de développer leur génie. Heureusement, celle-là lui a échappé, et si nous osons aujourd'hui nous attaquer pour le détruire, à ce fameux code de Napoléon, c'est grâce à la ligne de conduite qu'elle nous a tracée par son génial ouvrage : « Dix années d'exil. » Il faut lutter, il ne faut pas nous laisser intimider et perdre notre énergie.

MADAME X.

Je deviendrai flamme pour consumer tout ce qui est contre nous, et je deviendrai marbre pour supporter toutes les pierres qu'on nous jettera.

*(Les dames, s'approchant de la table, déposent le montant de l'abonnement.)*

LA DAME AGÉE

Donnez-nous des listes, et à bientôt.

MADAME X., *après avoir écrit.*

Voici vos reçus, mesdames, et mes remerciements pour la sympathie que vous témoignez à ma revue.

*(Elle se lève en leur présentant des listes qu'elles prennent.)*

LA DAME JEUNE

Nous vous quittons, vous êtes trop occupée.

MADAME X.

Je suis à la veille de mon second numéro, et il faut que j'y suffise toute seule.

LA DAME AGÉE

Eh bien ! Vous verrez que les conditions se seront améliorées lorsque le numéro trois paraîtra.

MADAME X.

Le succès dépend de l'état de la conscience collective active.

LES DAMES

Au revoir !

*(Elles sortent, conduites jusqu'à la porte par M<sup>me</sup> X.)*

MADAME X.

A bientôt ! — Enfin, pour aujourd'hui, pas d'orage, plus de complaisant, un seul grossier. Mais hier, quelle avalanche ! *(Elle regarde sa montre.)* Déjà cinq heures et demie ? *(Elle sonne. La femme de chambre entre par une porte latérale.)*

LA FEMME DE CHAMBRE

Madame.

MADAME X.

Il est déjà cinq heures et demie. Fermez la porte d'entrée et n'introduisez, comme les autres jours, que les intimes.

LA FEMME DE CHAMBRE

Bien, madame.

*(Elle sort.)*

MADAME X.

Enfin !..... Le calme s'est rétabli, et je puis me remettre au travail. *(Elle s'assied devant la table et écrit pendant quelques secondes. On entend la sonnerie. Madame X., attentive au son.)* Allons ! décidément, je ne pourrai rien faire aujourd'hui. C'est sûrement un ami de la maison.

*(La femme de chambre ouvre la porte du fond de la scène et laisse passer Mariette, qui entre lentement. Elle est triste.)*

MADAME X., *surprise agréablement.*

Ah ! c'est toi, Mariette ? Vraiment, la télépathie existe.

*(Elles s'embrassent.)*

MARIETTE

Il est certain qu'elle existe. Du moment que l'homme a su créer un télégraphe sans fil, c'est que la création le possédait déjà, sans nul doute.

MADAME X., *la pressant sur son cœur.*

Oh ! chère amie, intelligente collègue, oui, tout ce que l'homme invente, la nature l'a déjà créé. *(Elle la regarde de près, en lui caressant le menton.)* Pourtant, ce que j'observe est bien visible. Tu as un chagrin, petite Mariette. Tout le trahit, jusqu'à ta voix, jusqu'à ton maintien. Allons, amie, asseyons-nous et raconte-moi tout, ouvre-moi ton cœur meurtri.

*(Elles prennent place sur un petit canapé.)*

MARIETTE, *désolée.*

Je suis blessée à mort !

MADAME X.

Mais, dis-moi tout bien vite..... une idée, un conseil te seront peut-être utiles. *(Impatentée.)* Allons, parle.

MARIETTE

L'amour !.....

MADAME X.

Ah ! l'éternel amour, et puis ?

MARIETTE

Et bien apprends que je suis écrasée, humiliée, répudiée.

MADAME X.

Si une personne de ton intelligence en est arrivée là, quel sera donc le sort d'une ignorante ? Et que lui restera-t-il, à elle ?.....

MARIETTE

Oh ! il lui restera énormément, il lui restera tout..... pourvu que la fierté lui manque.

MADAME X., *pensive.*

Et dire que nous luttons pour sortir de l'oppression des lois, et que la nature nous rend si humblement esclaves par les passions qu'elle met en nous.

MARIETTE

Oui, c'est cela. Je suis l'esclave la plus indépendante, et je constate avec désespoir la douleur réfléchie dans une pleine lumière. On souffre plus, on est cruellement meurtri. Dire que moi, la femme la plus fière du monde, je me trouve humiliée, presque dégradée.

MADAME X.

Ce qui est de la vie s'éteint avec elle. Il est probable que nous avons un autre tempérament, une autre mentalité que le commun des mortels. Le système de vie et d'éducation qui convient à la foule ne peut nous convenir. Et, c'est pour cette raison que, parfois, nous payons bien cher les progrès d'une civilisation nouvelle. Oui, amie (*Elle lui prend la main*) nous qui vivions de sensibilité, nous ne pouvons pas nous contenter de la vie des bêtes.

MARIETTE, *avec désillusion.*

Je suis persuadée qu'une prostituée a plus de chances de réussite auprès d'un homme, que nous, qui nous jetons dans

la lutte en faveur des idées élevées. Le véritable amour, sans hypocrisie, vous fait souvent assimiler à la femme qui en vit par cupidité.

MADAME X.

Ah ! n'insultons jamais une femme qui tombe,  
Qui sait sous quel fardeau la pauvre âme succombe.

Quand c'est un Victor Hugo qui a dit cela, ce n'est pas à nous, les femmes, de le blâmer. Tant qu'elles n'ont pas de droits, ne leur discutons pas les moyens. La passion te fait perdre l'équilibre.

MARIETTE

Oui, il faut nous soutenir les unes les autres, mais quand même..... il y a entre ces deux femmes une différence, une énorme différence. Toutefois, si le sentiment qui remplit notre cœur est resté dans l'ombre et le mystère, fût-il le plus désintéressé, le plus profond, voici où il peut nous mener !.....

MADAME X.

J'espère qu'il ne s'agit pas de Darty !

MARIETTE, *tragique, se lève.*

C'est de lui-même qu'il s'agit. (*Madame X. tombe au fond de son canapé, la tête renversée sur le dossier. Mariette continue.*) Après les prévenances les plus assidues, les déclarations les plus ardentes, enfin après qu'il fut parvenu à affaiblir ma résistance.....

(*Elle s'arrête, posant la main sur son cœur.*)

MADAME X.

Allons, Mariette, ne me fais pas languir davantage. Vois mon impatience !

MARIETTE

Ah ! je ne puis parler plus vite, tant est grande ma douleur.

MADAME X.

Une femme comme toi, réduite à cet état, cela veut dire beaucoup de choses !.....

MARIETTE

Tu te souviens comme il était aux petits soins pour moi, de quelles attentions il m'entourait, de quel amour il m'enveloppait.

MADAME X.

Mais oui !

MARIETTE

Tu sais aussi que malgré tout l'amour que j'éprouvais..... hélas ! que j'éprouve encore, je le tenais à distance pour mieux entretenir cet amour qui m'est si cher.

MADAME X.

Allons..... va toujours.

MARIETTE

Je voulais l'épouser, car malgré tout ce que l'on a pu dire contre le mariage, c'est encore l'institution la plus sacrée pour un cœur qui aime. L'accomplissement même de cet acte est une preuve d'amour.

MADAME X., *se relevant.*

Chère Mariette, ne vois-tu pas que la lenteur de ton récit me torture ? N'éprouveras-tu pas ce que je souffre en te voyant souffrir, car tu me laisses dans les ténèbres.....

MARIETTE, *faisant quelques pas.*

Que veux-tu ? il y a des choses que l'on voudrait se cacher à soi-même. Mais enfin, je serai brève. Eh bien ! chère amie, il m'a suffi d'être un instant seule avec lui pour voir tomber toute ma fierté. J'ai eu la faiblesse de lui accorder un rendez-vous. (*Avec désespoir.*) Pourquoi condamne-t-on la femme qui aime, alors que tout son être réclame sa part de vie et de bonheur ?..... Notre morale sociale ! mais c'est l'inquisition même.

MADAME X.

Oui, la sévérité sur ce chapitre ne concerne que la femme, mais elle n'est obligée de la subir qu'en tant qu'ignorante. Seule, la conquête de l'indépendance sociale nous retirera ce joug.

MARIETTE

Et lorsque nous la posséderons ?

MADAME X.

Alors nous serons responsables et libres de nos actes.

MARIETTE

Oui, au point de vue économique, mais au point de vue moral, lorsque, par exemple, on est cruellement frappée d'une blessure comme celle sous laquelle je me sens mourir d'humiliation ? Ah ! dis-moi si tu connais un moyen de rétablir en moi l'équilibre et le calme. Renoncer à l'amour ? Mais cela serait, pour moi, renoncer à la vie. Dis, parle, amie, ah ! parle, si tu peux soulager ma fierté blessée !

MADAME X.

Tu m'échappes de nouveau, tu ne t'adresses qu'à toi-même, à ta douleur, à ton désespoir. Tu oublies que c'est à moi que tu parles, et que je brûle de savoir le dénouement.

MARIETTE

Ah ! c'est que c'est bien humiliant à avouer, même à l'amie qu'on aime le plus. Cependant, j'éprouve le besoin d'un conseil et plus encore d'une consolation. A toi, je peux ouvrir mon cœur et montrer le sang de mes blessures. Ecoute. (*Elle s'assied.*) Tu sais que j'habite avec ma famille et, par conséquent, qu'il m'était impossible de le recevoir. J'ai donc été forcée d'accepter un rendez-vous. Je devais l'avertir du soir où il me serait facile de me rendre chez lui, sans éveiller l'attention. Et dès que je le pus, je lui écrivis pour lui annoncer ma visite, le soir même. Que d'énergie dépensée, quel épanouissement d'amour, que d'impatience à voir arriver l'heure que j'avais fixée moi-même !..... Tu ne connais point, toi, la tristesse de la vie d'une femme restée veuve si jeune ! Même dans la douleur du deuil, on éprouve le désir d'aimer.

MADAME X.

Ah ! je t'en prie, ne t'éloigne plus de ton récit..... Tu partis donc pour te rendre chez lui..... Ensuite ?

MARIETTE, *attristée.*

Je ne le vis point..... Nous avions cependant tout réglé d'avance. Lui-même devait venir m'ouvrir la porte, et je sonnai, le cœur tout palpitant; j'entendis venir des pas dont le bruit me causait une émotion profonde. Juge de ma douloureuse surprise, lorsqu'une domestique insolente, ouvrit en me disant — avec quel ironique sourire ! — que son maître n'avait pas pour habitude de recevoir des femmes, la nuit..... Je suis encore étonnée de la force que je puisai sans doute dans mon orgueil. Cependant, je sentais mes genoux fléchir, je tremblais de tous mes membres, mais je restai debout, malgré tout. Ce que j'éprouvai alors ne s'effacera jamais de ma mémoire. Conçois-tu une chose plus humiliante ? (*Avec désespoir, elle se lève.*) Etre si cruellement blessée !..... Et par qui ?..... Par celui qui pleurait la veille, agenouillé à mes pieds !..... celui qui n'était qu'élan et amour. Car ce n'est qu'à la force de cet amour que mon cœur avait cédé.

MADAME X., *surprise, se lève aussi.*

C'est un malentendu, de pareils cas se produisent..... après..... mais avant..... jamais ! Il y a eu à son absence une cause de force majeure, sans doute, quelque entrave imprévue. Enfin je ne reconnais pas Darty dans celui que tu blâmes, et que tu pleures. Il doit venir ces jours-ci, il m'a promis des poésies pour le prochain numéro, de ces poésies que tu lui inspires.

MARIETTE, *désolée.*

Oses-tu encore me considérer comme sa Muse, après ce que je viens de t'apprendre ? Quelle honte ! A quelle dégradation vous pousse la passion ! Quel tourbillon que la jeunesse ! Crois-moi, je me sentrais heureuse de me voir vieillir bien vite.

MADAME X.

Avant d'atteindre la vieillesse, nous avons devant nous toute une existence de sourires et de larmes. Aujourd'hui, tu pleures, tu te désolés devant l'inconnu qui te fait souffrir, et demain, lorsque la vérité aura écarté ses voiles, tu souriras de nouveau, et de nouveau tu l'aimeras et tu seras heureuse. Je suis sûre qu'il y a un malentendu. Il m'est

impossible de me faire à l'idée que tu sois une victime, et je m'étonne que tu sois restée aussi enfant, bien qu'on représente l'amour comme un enfant, mais tu as vécu, tu connais par expérience les traverses de la vie, et tu sais que l'on ne fait pas toujours ce que l'on veut. C'est lui que je plains..... Qui sait quelles circonstances graves l'ont retenu ! *(La prenant par la taille.)* Allons, Mariette, comment peux-tu lui supposer une intention aussi infâme ?

MARIETTE, *en colère, se détache de son bras par un geste tragique, en avançant d'un pas.*

Je me vengerai..... oui..... tout est trouble en mon âme, tout s'est cabré en moi.

MADAME X., *avec sévérité, se dresse devant elle.*

Prends garde à ce que tu vas faire ! Qu'un tel événement, en provoquant ta haine et ta vengeance, t'amène aux pires représailles..... que même sans chercher à y voir clair, tu te jettes par dépit et sans amour, hélas ! dans les bras d'un autre homme..... Voilà ce que je ne saurais admettre. Mariette, réfléchis et que l'affolement de ta fierté blessée ne te conduise pas à la destruction de tout ton bonheur.

MARIETTE

Ne crains rien..... Je suis incapable de tomber si bas. Cependant, je suis heureuse d'être venue. Tes paroles me soulagent et me fortifient. Il y a un peu de vrai dans tes craintes. Qui sait, en effet, à quels actes eût pu me pousser le désespoir ! Ah ! Combien je l'aime encore !

*(Elle cache sa tête sur l'épaule de son amie qui l'entoure de ses bras.)*

MADAME X.

Calme-toi, ma chérie !..... Et sois convaincue que seul un événement inexplicable a pu vous séparer. Darty est un homme bien élevé, à la conscience droite et aux sentiments délicats..... Allons, essuie ces beaux yeux. Tiens, tu ferais mieux de m'aider dans mon travail. Vois tout ce que j'ai à faire, après cette journée perdue en importunes réceptions..... *(Elle lui relève la tête et l'embrasse.)* Allons, aide-moi, et l'occupation te distraira. Je ne connais rien de mieux pour nous perfectionner qu'une occupation utile.

MARIETTE

Tu as raison. Je veux t'aider.

MADAME X.

Alors, commençons sérieusement notre besogne.

MARIETTE

Que tu es heureuse !

MADAME X.

Oui, j'ai une certaine satisfaction. D'ailleurs, lorsque je vois les autres femmes tomber en esclavage, j'aime à me fortifier par la strophe de la célèbre poète Louise Ackerman :

Si l'amour, ici-bas, n'est qu'erreur et souffrance,  
Un cœur peut être fier de n'avoir point aimé.

MARIETTE

Toi, tu n'as jamais aimé.....

MADAME X.

Où et quand aurais-je pris le temps d'y songer ? Depuis mon enfance, j'ai travaillé à perfectionner mon instruction.

C'est à mon premier ouvrage littéraire que je dus mon entrée dans le monde, comme a été pour toi ton premier bal. Ainsi que toutes les jeunes filles élevées en vue du monde, tu as subi le charme d'un tour de valse, l'enivrement de la musique et l'enlacement des bras d'un jeune homme. Il n'en a pas fallu davantage pour ouvrir le chemin à l'amour, et ton cœur, depuis ton début dans la vie, n'a plus eu d'autre rêve.....

Le vrai bonheur, d'ailleurs, est peut-être dans cette vie-là. (*Soupirant.*) Moi, je n'ai jamais eu que des satisfactions intellectuelles !

MARIETTE

Allons, taille-moi bien vite ma besogne, que je me mette à l'ouvrage. Et puisse-t-elle me distraire !

MADAME X., *près de la table qui est auprès de la porte du fond de la scène et où se trouve une pile de revues.*

Voilà une pile de revues, des retours. Toi, chérie, occupe-toi à déchirer les bandes, à déplier les revues et à les mettre

de côté. Efface du répertoire les noms et les adresses. Voici le répertoire.

*(Elle prend toutes les revues et un cahier, et les dépose sur une autre table, près du canapé.)*

MARIETTE

Oui..... Cela n'est pas difficile *(Elle prend place et commence à déplier les revues. A part.)*, mais c'est ennuyeux ! *(M<sup>me</sup> X. se remet à écrire, Mariette continue.)* Quelle abnégation de ta part, et, en somme, pour qui ? L'autre jour, madame Souza, une femme qui a la réputation d'être intelligente, reprochait à notre revue de viser à enlever la religion aux femmes. Je lui répondis que son plus grand esclavage était là, dans cette source d'erreur qui lui hante l'imagination, et la déprime pour tout acte vital.

MADAME X.

Il y a beaucoup de réputations usurpées, comme celle de madame Souza. D'ailleurs, toute impression sur l'intelligence est relative. Un sot s'extasie devant n'importe quelle médiocrité, pourvu qu'elle le dépasse. C'est l'expérience qui me l'a prouvé. Des gens jouissant d'une grande renommée m'ont causé une véritable désillusion quand je les ai connus.

MARIETTE

Ah ! *(Elle ramasse une carte postale.)* Regarde ce qui vient de tomber d'entre les feuilles d'une des revues. *(Elle la lit. Après.)* C'est peu poétique. Un monsieur réclame à son cordonnier ses chaussures, et le menace, s'il lui manque de parole et ne les lui livre pas le même jour.

MADAME X., *souriant.*

Si les menaces ont été mises à exécution, le scandale s'est déjà produit. Pauvre cordonnier ! Ce paquet de revues est là depuis quelques jours déjà ; et s'augmente chaque jour, hélas ! par de nouveaux retours.

MARIETTE, *après avoir déplié quelques exemplaires.*

En voilà une autre encore. *(Elle la considère.)* Cette carte ne porte pas le timbre de la poste, elle s'est égarée toute vierge.

MADAME X., *riant.*

Mets-les de côté. Je les renverrai à la poste. Il m'est déjà arrivé d'en trouver entre les feuilles des revues.

MARIETTE, *très préoccupée, déplie, arrange, cherche dans le répertoire, efface les noms. Après quelques exemplaires, elle s'arrête brusquement, voulant saisir une lettre qui glisse de sa main, elle est toute émotionnée, s'écriant.*)

Ma lettre, chère amie.

MADAME X., *court vers elle, ramasse la lettre avec vivacité.*

C'est la lettre que tu as envoyée à Darty ?

MARIETTE, *tombant à la renverse sur le canapé.*

Oui !

MADAME X., *avec joie.*

Quand je te le disais ! Regarde-la, elle est tout aussi intacte que la précédente. (*La regardant avec sympathie.*) Et que ce soit ma revue qui te fasse tant souffrir ! (*S'approchant, elle se penche vers Mariette qui la regarde.*) Tu vois que j'avais raison de blâmer ta colère. Je pensais bien qu'un fait imprévu s'était produit.

MARIETTE, *se ranimant.*

Ce que j'éprouve en ce moment c'est le bonheur complet. Je rénaissais à la vie. (*Avec transport, se dressant.*) S'il était là, devant moi, je crois bien que sans aucun scrupule je tomberais dans ses bras !

MADAME X.

Modère-toi, chère amie, car je t'avoue franchement que je considère le bureau de ma revue comme un sanctuaire, et dans le cas où il arriverait à l'improviste, je te prierais.....

(*On frappe à la porte.*)

MARIETTE, *se dressant tout d'une pièce, regarde émotionnée vers la porte.*

Si c'était lui !

MADAME X.

Tu te conduirais, je l'espère, d'une façon convenable

MARIETTE, *impatiente, dit avec force.*

Entrez !

DARTY, *ouvre la porte mais s'arrête surpris en voyant Mariette.*

Ah ! C'est vous ! Comment compter sur les femmes de lettres !..... Ce ne sont point des sentiments réels qui les font agir, mais de l'artifice, de la pose, du cabotinage. Ce qui est pour nous une question de vie ou de mort est pour elles un jeu.

MADAME X., *l'interrompant.*

Vous m'apportez quelque chose pour ma revue ?

DARTY, *recueilli, va au devant d'elle en lui baisant la main.*

Pardon, vous êtes trop intelligente pour ne pas me pardonner. (*Il lui présente un journal.*) Vous lirez là quelque chose qui vous intéresse beaucoup. Un nouveau congrès féministe.

MADAME X., *avec impatience, dépliant le journal.*

Quelle joie que de voir accroître nos forces !

(*Elle s'assied et s'absorbe dans la lecture du journal.*)

MARIETTE, *montrant la lettre à Darty qui avance vers elle.*

Regardez le tour que m'a joué notre revue. J'étais venue expier mon imprudence, en la confessant à une amie, lorsqu'en l'aidant à déplier les retours, j'ai retrouvé la lettre dans laquelle je vous annonçais ma venue.

DARTY, *lui baisant les deux mains.*

Nous avons souffert à l'unisson quoique séparés l'un de l'autre.

MADAME X., *tout en lisant.*

Quelle admirable personne que cette Lady Aberdeen !

DARTY, *regardant Mariette avec amour.*

Alors ?

MARIETTE

A ce soir.

DARTY *lui baise la main et la regarde dans les yeux.*

Oh ! Ce soir !.....

RIDEAU

# Le Poète

LEVER DE RIDEAU

## PERSONNAGES

|                   |                     |
|-------------------|---------------------|
| V. ALEXANDRI..... | Poète, 35 à 40 ans. |
| • NÉROY.....      | Son cousin, 50 ans. |
| MADAME X.....     | Très belle, 25 ans. |
| TAUMIER.....      | Docteur, 50 ans.    |

Un domestique.

# Le Poète

LEVER DE RIDEAU

---

*La scène se passe dans un beau parc. Une maison de style roumain en vue. Sur le premier plan, un grand arbre à l'ombre duquel Alexandri écrit, assis devant une table. Au deuxième plan, un grand buste du poète, en marbre blanc, est vu de profil. Au lever du rideau, Néroy descend l'escalier de la maison et, suivi d'un domestique, avance vers Alexandri.*

---

NÉROY

Salut, cher cousin, salut ô grand poète !.....

ALEXANDRI, *surpris et joyeux.*

Ah ! c'est toi, frère. Quelle agréable surprise ! C'est une heureuse journée que celle qui s'ouvre sous de tels auspices.....

*(Ils s'embrassent. Le domestique débarrasse Néroy de sa canne et de son chapeau qu'il dépose sur un banc. Il s'éloigne. Les deux amis s'assoient à l'ombre du vieux chêne.)*

NÉROY

Ah ! Qu'il fait bon ici !..... Quelle agréable fraîcheur ! Quel air embaumé ; c'est la santé même que l'on respire..... En ville on étouffe, on n'y tient plus !.....

ALEXANDRI

Et quelles nouvelles m'apportes-tu ?

*(Il le regarde affectueusement en lui posant la main sur l'épaule.)*

NÉROY

Entre mille, une seule est de nature à t'intéresser. Mais, de ton côté, quel chef-d'œuvre nouveau as-tu fait éclore dans ce Paradis terrestre ?

ALEXANDRI

J'ignore l'intérêt que peut avoir pour moi la nouvelle que tu m'annonces. Quant à celle que j'ai à te communiquer, c'est l'arrivée de l'ami Jean Ghika. J'espère que tu seras aussi de la partie, et que je te garderai tout l'été. J'aimerais à m'éterniser dans votre aimable compagnie.

NÉROY

Merci. C'est un sentiment que je partage, et je ne te quitte jamais sans regret..... Mais lis-moi quelque chose de toi..... Mon âme a besoin de s'élever, mon cœur de palpiter, mon esprit de se retremper aux sources vives de ta poétique pensée.

ALEXANDRI

Je viens de terminer une poésie destinée à un concours, pour la plus belle poésie dédiée à la race latine. Je veux que tu me dises ton avis sur sa valeur. J'en suis assez satisfait et j'ai de l'espoir.....

NÉROY

Où aura lieu ce concours ?

ALEXANDRI

A Montpellier.

NÉROY

Lis-la moi, j'ai hâte de la connaître.....

ALEXANDRI, *avec entêtement.*

Non, non, d'abord ta nouvelle, tu as commencé à m'intriguer.....

NÉROY

C'est une nouvelle bien poétique dont, sans t'en douter, tu es le héros.

ALEXANDRI

Quelle est donc cette idylle ?.....

NÉROY

Une idylle, tu as dit le mot..... et romanesque !..... trop romanesque même pour le siècle où nous vivons. Mais tu ne

sauras (*Obstinément.*) rien avant la lecture de la poésie. Je suis ton aîné, tu me dois obéissance.

ALEXANDRI

Non, vrai ? tu ne m'accordes pas tout de suite ma récompense ?

NÉROY

C'est un roman savoureux, quoique tout à fait sérieux..... une aventure piquante, mais qui doit rester dans le domaine de l'idéal..... Mais, tu ne sauras rien avant la lecture de la poésie.

ALEXANDRI

Je constate, une fois de plus, que l'amour vous rend esclave..... Me voici réduit à me soumettre à ta volonté, tyran !

NÉROY, *calme et ironique.*

Lis.....

ALEXANDRI, *se lève, prend ses papiers sur la table.*

Eh bien ! Frère, écoute.

#### LE CHANT DU LATIN

La race latine est la reine  
Des nations de l'univers ;  
Son étoile fixe et sereine  
Scintille au fond des cieux ouverts.  
Vers d'immortelles destinées,  
Elle marche d'un pas certain,  
Versant aux races inclinées  
Tous les rayons de son matin.

La gent latine est une vierge  
Au charme doux et ravissant.  
L'étranger vers elle converge  
Et l'adore en la bénissant.  
Belle, vive, joyeuse et fière  
Sous le ciel bleu, dans l'éther pur,  
Elle se rit dans sa lumière  
Et se baigne en des flots d'azur.

La terre, à la race latine  
A tout donné : or, blé, rayons,  
Et largement, sa main divine  
Les répartit aux nations.

Mais terrible dans sa colère,  
Rien n'arrête son bras vengeur,  
Lorsque la tyrannie altière  
La menace dans son honneur.

Lorsque viendra l'heure suprême  
Et que Dieu lui demandera :  
« Je t'ai donné le diadème,  
Qu'as-tu fait ? » Elle répondra,  
Ayant à droite la victoire,  
A sa gauche, la vérité :  
« Sur la terre, pour toute gloire,  
Mon Dieu, je t'ai représenté. »

La gent latine est la reine  
Des grandes races d'ici-bas.  
Sur son front, l'étoile sereine,  
A travers les siècles luira.  
En avant et, coûte que coûte,  
Elle marche à pas majestueux,  
Aux autres races traçant la route  
Par son sillon si lumineux.

.....  
NÉROY, *se levant, transporté.*

Que c'est beau ! Tu tiens le prix..... Quelle gloire pour  
notre pays..... Il n'y a que toi au monde pour créer une  
pareille merveille.....

ALEXANDRI, *s'asseyant.*

Le poète a ses regards sur l'infini.

*(D'un geste, il attire son attention sur la statue qui  
montre son profil à la scène.)*

NÉROY, *se tournant du côté de la statue qui se trouve en vue  
derrière lui.*

C'est toi !

ALEXANDRI

C'est un sculpteur roumain qui m'a fait l'agréable sur-  
prise de m'envoyer mon buste.

NÉROY

Il est admirable ! C'est bien toi.

ALEXANDRI

Et maintenant que tu as entendu le poète, fermons son  
livre, et fais-moi le plaisir de me retracer cette charmante  
idylle. Allons.

NÉROY, *retourne sur ses pas*

Il est si naturel que ton talent monte la tête aux femmes, toi qui es entouré d'une auréole si éclatante de gloire et de poésie.....

ALEXANDRI

Et quelle est cette nouvelle victime ?..... Une Vestale, une Bacchante, une Sybille ?..... Une jeune fille ?

*(Il le regarde avec inquiétude.)*

NÉROY

Cela t'inquiéterait ?

ALEXANDRI

Non, pas précisément..... Mais tu comprends les désagréments d'un amour platonique. C'est bon une fois dans la vie, mais la répétition en serait fastidieuse..... Tu me connais, cousin. Mes préférences vont à la femme. Au moins avec elle, on sait où l'on va.....

NÉROY, *riant*.

Va ! tu es bien toujours le même. S'il ne s'agissait que de cela ! Mais. Ecoute. *(Néroy s'assied auprès d'Alexandri.)* La victime en question est une femme mariée, elle est devenue folle de toi en lisant et relisant tes poésies. C'est un amour tout intellectuel, mais qui, je le crains, aspire à sortir de ce domaine.....

ALEXANDRI

Est-elle jolie, au moins ?

NÉROY

C'est Vénus en personne..... et fine, et spirituelle..... sans être une savante. Pour tout te dire, poète, c'est une de mes nièces !.....

ALEXANDRI, *se lève, surpris*.

Une nièce à toi ?

NÉROY

J'estime que tu ne t'imagines pas que je suis venu vous faciliter les entrevues.

ALEXANDRI, *le prenant par le bras, le regarde.*

Tu m'intrigues par trop, continue de grâce, tu me vois suspendu à tes lèvres.....

NÉROY

Non, plaisanterie à part, elle est dans un état qui nous inquiète tous. Pour te donner une idée de la gravité de son état, je te dirai que non seulement on a dû consulter un médecin, mais plusieurs médecins..... Ah ! tu frémis !..... Ils ont constaté chez elle un ébranlement nerveux très prononcé, une maladie morale, pour ainsi dire, et je crois qu'il n'y a que toi, mon cher, qui puisse nous sortir de là.

ALEXANDRI

Quelle tirade, que de détours pour arriver justement au point où je voulais en venir.

NÉROY

Ecoute, ne t'emballe pas..... car il s'agit d'un remède d'une toute autre nature.

ALEXANDRI

Cela m'a démonté, et toute mon énergie.....

NÉROY

Oh ! les actions d'éclat, les hauts faits ne consistent pas à satisfaire les passions qui nous enivrent ou nous égarent, mais bien à déployer toute notre énergie à les vaincre.

ALEXANDRI

Aie pitié de moi, je t'en prie, et explique-toi..... d'autant plus qu'il est question d'une de tes nièces.

NÉROY

Oui, mais avant tout !.....

ALEXANDRI, *avec ironie, lève la main.*

Ma parole d'honneur, cousin.....

NÉROY

Ne plaisantons pas sur des sujets aussi graves.

ALEXANDRI

Avant d'en connaître la gravité.....

NÉROY

La voici. Il s'agit de combiner un plan pour l'amener à se dégoûter de toi.

ALEXANDRI

Grand merci pour le rôle que tu me donnes. Je ne saurais jamais jouer cette comédie..... je suis trop naturel.

NÉROY

Pourtant, la difficulté de la situation exige ce sacrifice. Il ne s'agit pas de toi, mais d'elle..... et de rétablir le calme dans un ménage qui fut un ménage modèle.

ALEXANDRI

C'est une chose très difficile à promettre, avant d'avoir vu ta divine nièce.

NÉROY

Justement, parce qu'elle est ma nièce.

ALEXANDRI

C'est plus fort que moi, je brûle déjà de la voir (*A lui-même.*) Il me semble que je l'aime déjà.

NÉROY

Ecoute, il faut te décider à faire ce que je te demande. Tu entends ?

ALEXANDRI

Cher ami, c'est une chose trop délicate, ceci n'est pas une affaire commerciale que l'on traite avec sang-froid et calcul. N'oublie pas que je suis poète et que l'état d'âme ne saurait se prévoir d'avance ; tout ce qu'on peut préméditer, c'est le sacrifice.

NÉROY

Eh ! bien ! soit, tu le feras..... car, noblesse oblige. Figure-toi un être qui a fait un mariage d'amour. Elle et son mari ont mené la vie la plus calme, la plus heureuse..... Jusqu'à présent, leur mariage ne s'est nullement senti

de sa folie. Il n'est question ni de séparation, ni de manque de sympathie pour son mari, toutefois tu es devenu un supplément désagréable..... et uniquement à cause de ton talent, car elle ne te connaît que par tes portraits.

ALEXANDRI

Quelle femme divine !..... non, mon devoir est de la récompenser..... Ce que tu exiges de moi est incompatible avec ma nature. (*Après une pause.*) Il est certain, la femme est plus idéaliste que l'homme, elle a en elle plus de ciel que de prose.

NÉROY

Oui, mais l'inconvénient, c'est l'exaltation de ces natures poétiques, quand elles sont sous une émotion puissante..... qui naît dans un cœur vierge, sans aucune préparation.

ALEXANDRI

Mais c'est le charme de la jeunesse avec la beauté de son enthousiasme. Ne me parle plus de tes calculs, bons pour des vieillards. (*Tout en se promenant devant son ami, Alexandri a l'air surpris d'apercevoir le docteur Taumier, qui s'approche.*) Le docteur Taumier ? Sa présence me donne le frisson, ah ! c'est tout à fait grave !

NÉROY, *se levant.*

C'est moi qui l'ai invité à venir ici, afin que nous soyons d'accord pour arranger notre petite comédie.

ALEXANDRI, *pensif.*

J'avais pris la chose en plaisanterie, mais je dois constater avec regret que c'est la réalité la plus vécue. Or, une femme s'est éprise de moi. (*Avec un accent de mélancolie.*) Quelle source d'idéal et de poésie !.....

TAUMIER, *a écouté la dernière phrase, en leur serrant la main. Vers Alexandri, en souriant.*

D'abord, cher poète, je veux justifier ma présence chez vous. La visite d'un docteur aliéniste est toujours suspecte, et je tiens tout d'abord à vous enlever l'inquiétude. Pour-

tant, ce n'est pas moins fâcheux, j'arrive pour le cas d'une cliente que m'a procuré votre grand talent, et nous voilà trois, comme dans le mystère de la Trinité.

ALEXANDRI

Néroy vient de finir le sujet que vous commencez, et qui m'intrigue autant qu'il m'inquiète.

TAUMIER

Puisque c'est le même sujet qui nous amène chez vous. Je vous le répète aussi, mais pensez que le bonheur de toute une famille dépend de votre conduite. Ce serait dommage..... c'est une épouse et une mère. Elle serait capable de tout détruire, de tout abandonner si tu n'étais pas un honnête homme. Le moindre compliment de ta part, elle est perdue..... et, je te le répète, c'est une mère..... une épouse.

ALEXANDRI

Vraiment !.... Ne dirait-on pas que ce serait la première mère et épouse que je bercerais entre mes bras !....

NÉROY

Oh ! mais tu deviens insupportable ! tu te laisses entraîner par la fatuité, tandis que nous réclamons ta sagesse.

TAUMIER

Il s'agit d'une malade et d'une maladie, ne l'oublions pas.....

ALEXANDRI

Une malade si exquise, et que vous voulez rétablir par mon indifférence ! Il faut être de vrais tyrans, pour me forcer à cet acte de rigueur et de férocité, de briser la plus belle perle qu'ait produite ma littérature.

NÉROY

Ta comparaison est juste, la perle fine même n'étant que le produit d'une maladie.

TAUMIER, *d'un ton pédant.*

Pourtant, chez les anciens, la perle était aussi un remède, un réconfortant. La belle Cléopâtre prenait souvent de ces pilules royales.

ALEXANDRI, *distrain par son idée.*

Et vous n'êtes pas d'avis qu'elle se sentirait mieux, qu'elle guérirait, si je l'amenais quelque temps ici, auprès de moi.... dans cette belle prairie, tous deux nous isoiant sous l'aube des voûtes..... écoutant le ramage des oiseaux dans le feuillage..... regardant les voiles des brumes monter dans un ciel pur..... et dans tous ces bosquets, nous grisant d'amour.....

NÉROY

Calme tes transports, de grâce....

ALEXANDRI

Que voulez-vous ? Je suis là devant une force aveugle. Allons, laissez-la venir vers moi !

TAUMIER

Et son mari ?..... Qu'en faire ?

ALEXANDRI

Son mari..... Mais la simple humanité l'oblige, devant un cas pareil, à chercher les meilleurs moyens de guérison..... Que voulez-vous ? Je trouve encore préférable que ce soit de son côté que le sacrifice s'accomplisse. C'est entendu..... elle est malade..... elle est anormale. La science elle-même doit convaincre son mari. C'est ta partie, docteur. (*Avec ironie.*) D'ailleurs, ne nous sacrifierons-nous pas, chacun de notre côté, son mari en me la confiant, toute, moi en acceptant ce sacrifice uniquement dans le but de la guérir ? Prenez garde. Vous aurez sur la conscience toutes les belles poésies dont vous empêchez ainsi l'éclosion. Dieu sait combien de pages vous faites perdre ainsi à la littérature roumaine.

TAUMIER

Ah ! Ah ! le malin !..... Mais nous ne céderons pas devant tes câlineries, âme sans scrupules !.....

Allons, soyons sérieux comme il convient à cette triste situation..... tu hésites trop..... Bref, promets nous..... (*Il regarde sa montre.*) L'heure approche, ils doivent arriver bientôt.

ALEXANDRI, *surpris.*

Qui ?

NÉROY, *calme.*

Elle et lui.

ALEXANDRI

Lui !..... Il arrive aussi ? Mais je constate que c'est toute une conspiration que vous avez organisée autour de moi. Mais, ne trouvez-vous pas que vous me serrez de trop près ?

NÉROY

Il n'y a pas de temps à perdre..... D'ailleurs, les choses qui traînent sont fatigantes..... et puis nous avons dû nous presser..... elle ne s'est décidée que ce matin à venir aujourd'hui, dans l'après-midi, te voir. Or, nous nous sommes hâtés pour te prévenir avant son arrivée. Au moment de mon départ, le docteur avait une consultation, c'est pourquoi je suis arrivé seul. Maintenant que nous sommes deux, il faut que tu nous cèdes.....

ALEXANDRI

Oui..... ma personnalité n'est pas en jeu dans cette affaire. Sans me consulter, vous avez arrangé, d'ailleurs en artistes, une comédie en trois actes : toi, ami, tu as fait le prologue ; toi, docteur, tu es arrivé pour développer le sujet, et les voici, eux, pour le dénouement. Moi je n'ai qu'à m'incliner.

(*Néroy et Taumier rient de bon cœur.*)

ALEXANDRI

Vous vous amusez de mon tourment, hommes sans cœur. En effet, le sacrifice vous est léger, à vous..... Elle et moi, nous sommes deux martyrs.

LE DOMESTIQUE, *qui vient d'arriver.*

Une dame et un monsieur viennent d'arriver.

(*Il est ahuri.*)

TAUMIER, *en le regardant.*

Il me semble que tu as autre chose à dire !..... Qu'est-ce ?

LE DOMESTIQUE

Ils ont l'air de ne pas être d'accord..... La dame veut à tout prix entrer toute seule dans le jardin pour voir le poète, comme elle dit, tandis que le monsieur insiste pour l'accompagner.

TAUMIER, *au domestique.*

Dis tout bas au monsieur qu'il la laisse faire, et quand elle sera sortie, tu lui diras, à lui, que nous sommes là.

*(Le domestique se dirige vers la maison.)*

TAUMIER, *vers Alexandri.*

La voilà arrivée. Tu nous promets, n'est-ce pas ?..... Nous ne sommes venus que pour cela, tu nous promets de faire tout ton possible pour lui enlever ses illusions. Tu comprends combien la chose est grave..... Elle a voulu te voir à tout prix, et nous l'avons devancée pour exiger ton serment.

ALEXANDRI

Quel rôle vous me forcez à accepter. Quel souvenir vous me laisserez !..... Et quand je pense que c'est ta nièce..... *(Il se dresse tout d'un coup.)* Je vous promets pourtant.

*(Il marche au hasard, d'un air ennuyé.)*

TAUMIER

Il faut que tu sois très sévère, ne lui accorde aucune marque de tendresse. C'est à toi à l'affranchir de la passion fatale qu'elle a conçue pour toi, et à la renvoyer à son foyer dans un état normal.

*(Taumier et Alexandri s'éloignent.)*

ALEXANDRI, *les regardant avec sévérité.*

Avoir la force d'écouter de pareils conseils et la cruauté de les suivre !

NÉROY, TAUMIER, *près du bosquet.*

Tu as promis ?

ALEXANDRI, *ému.*

Oui ! J'ai promis !

TAUMIER

Nous allons nous cacher dans ce bosquet, d'où nous pourrions suivre tous tes mouvements.

*(Ils disparaissent.)*

ALEXANDRI

Comme l'ombre dans Hamlet !..... *(Il s'assied auprès de la table.)* Ah ! la voilà !..... *(Il fait semblant d'écrire.)* Jamais je n'ai senti trembler ainsi ma main. *(En la regardant à la dérobée.)* Quelle est belle !

*(La dame, croisant ses yeux avec les siens, s'arrête un instant, puis, timide, elle avance en le regardant.)*

NÉROY, *invisible, à voix basse.*

Tiens ferme !

ALEXANDRI, *relevant la tête, la regarde fixement, puis lui dit d'un ton insolent.*

Ah ! la belle Bacchante !..... Comme elle arrive à propos !..... Allons, approche, et dis-moi qui t'a donné mon adresse, chérie ? Mais quelle robe longue, quel corsage montant !..... On ne t'a pas assez instruite, ma mignonne..... Dans mes bois, la féerie règne. Allons, jette ce froc, bon pour la ville, et montre toi en voiles plus légers, ou bien sans aucun voile si tu veux, moi je le préférerais. Il se peut que je te paye en or.....

LA DAME, *s'arrête sous une impression brusque, elle semble être émue et blessée.*

Vous vous trompez, poète, ce n'est pas une Bacchante qui est devant vos yeux.....

ALEXANDRI, *se levant va au devant d'elle.*

Je salue une Vestale.

LA DAME

Non plus.

ALEXANDRI

Alors, c'est une Sybille !.....

LA DAME

Oui, je suis une Sybille, une femme charmée par la beauté de vos poésies, par votre génie merveilleux, et qui vient voir le grand poète qui lui a fait passer des heures si douces.....

ALEXANDRI, *devant elle, lui baise respectueusement la main et lui avance un fauteuil.*

Je vous fais mes excuses les plus humbles et les plus profondes, madame; mais il m'arrive souvent de ces femmes qui prennent, pour prétexte d'entrer chez moi, leur qualité d'admiratrices et puis..... quelle désillusion ! Il y a des moments où l'on ne dédaigne pas la Bacchante, je l'avoue, mais je respecte toujours l'honnête femme. (*A part.*) Quel charme ! Quelle grâce mutine.

LA DAME

Trop souvent pour se faire aimer d'un poète, il faut prendre l'apparence d'une Bacchante.

NÉROY, *à voix basse.*

Prends garde à toi !.....

ALEXANDRI, *comme ramené à la réalité.*

Le sentiment qu'elles inspirent est si passager, madame, qu'il ne faut pas souiller le nom de l'amour en l'appelant ainsi.

LA DAME

Vous n'admettez pas qu'une femme, puisse aimer, adorer quelqu'un, et que, poussée par ce désir, elle aille le voir pour lui parler à voix basse, et l'écouter lui-même tout près de ces lèvres qui savent si bien parler d'amour. (*A part.*) Qu'il est séduisant !

ALEXANDRI

J'ai entendu tant de fois cette phrase, madame.

LA DAME, *avec jalousie.*

Eh ! Quoi ! d'autres femmes, déjà, sont venues vous dire ces choses.....

ALEXANDRI, *épongeant de son mouchoir son front.*

Chaque jour, madame. (*Il regarde attentivement au loin.*) Il me semble même que j'en vois une..... (*La dame gênée et confuse regarde aussi de ce côté.*) Non, c'est une de mes servantes qui vient de passer.

LA DAME

Et vous recevez toutes les dames qui viennent ainsi ?

ALEXANDRI

Quelle opinion auriez-vous eue de moi, madame, si je vous avais fait refuser l'entrée.

LA DAME

Croyez-vous que toutes ces personnes vous apportent dans leur âme ce que j'éprouve, moi, en ce moment.

ALEXANDRI, *se lève brusquement et commence à se promener à grands pas.*

Et pour quelle raison les autres n'éprouveraient-elles pas la même chose que vous, et même peut-être davantage ?

LA DAME, *avec exaltation.*

Plus que moi ?

TAUMIER, *à part.*

Ne faiblis pas.

ALEXANDRI, *auprès du bosquet, à part.*

Oh ! les barbares !..... (*Haut.*) Et pourquoi pas ?.....

LA DAME

Non, c'est impossible !..... Je me crois l'unique femme au monde qui éprouve cette émotion vibrante auprès de vous.

ALEXANDRI, *se promène machinalement, il tourne, retourne comme ahuri. A part.*

Ah ! que j'ai envie de l'embrasser !..... Ces yeux, cette bouche, tout en elle respire la volupté ! (*Haut, sur le même ton.*) C'est bien possible, madame. (*Il s'arrête devant elle, et d'un air exalté, il dit d'un ton de désespoir.*) C'est possible, madame !

LA DAME

Ah ! Que ne puis-je me transformer en une de ces fleurs sur lesquelles se repose avec admiration le regard du poète, ou en cigale, en papillon, en rayon de soleil..... tout vaudrait mieux qu'une femme et que l'amour lui-même, s'il était descendu dans ce Paradis.

ALEXANDRI, *s'arrêtant devant elle, lui prend la main, la regardant dans les yeux avec amour.*

Oui, j'en suis convaincu..... vous descendez du ciel !.....

*(La dame se lève, émotionnée.)*

NÉROY, *à part.*

Tu as promis !.....

ALEXANDRI, *en s'éloignant tout à coup.*

C'est la vérité même, chère madame.

LA DAME, *à part.*

Mais il est fou ou ivre.....

ALEXANDRI

Pour moi, madame, rien n'égale la nature.

LA DAME

Mais les Nymphes, les Sylphides, les Naïades, tous les objets de l'inspiration des poètes ne sont-elles pas des femmes ? N'avons-nous pas aussi notre part de lumière sous le soleil ?..... Enfin, je ne suis plus maîtresse de moi-même..... Je ne puis plus longtemps garder le silence..... Je vous adore !

*(Un silence profond, elle baisse les yeux, il la regarde passionnément.)*

ALEXANDRI

Vous êtes mariée ?

LA DAME

Oui, mais avec un homme qui aime les affaires, la poésie de mon âme ne saurait s'accorder avec cette prose.....

ALEXANDRI, *sur le même ton.*

Vous êtes mère ?

LA DAME, *intimidée.*

Oui !

ALEXANDRI

Or, vous avez réglé votre situation sociale. J'ai l'honneur de causer à une personne sérieuse. Et, dans de pareilles circonstances, quoique ce ne soit pas l'envie qui vous en manque parfois, on se trouve cependant forcé de la respecter, de la vénérer.

TAUMIER, *à part.*

Il est assommant !.....

LA DAME

Que de victimes dans cette organisation sociale ! Que d'hypocrisie, que de malheurs !.....

ALEXANDRI, *à part.*

Quelle situation terrible..... Quelle contrainte je dois subir !..... (*Haut.*) Vous avez raison, madame, mais je me demande où pourrait nous conduire une infraction aux convenances, aux devoirs que nous impose notre situation sociale.

LA DAME, *avec passion.*

Elle nous conduirait au bonheur, au parfait bonheur ! Ah ! la liberté..... la liberté !.....

ALEXANDRI

Pour moi, madame, je suis de la vieille roche, et une femme qui serait capable de trahir son mari en m'ouvrant ses bras..... perdrait du coup toute mon estime.

LA DAME, *riant d'une manière provoquante.*

D'après ce que je constate, les Bacchantes sont plus appréciées des poètes.....

ALEXANDRI

Mais, non pas, estimée madame..... (*A part.*) C'est terrible !

(*Il regarde sa montre.*)

LA DAME, *gênée.*

J'en suis très contrariée, mais je m'aperçois que je vous dérange. (*Elle se lève. A part.*) Quelle sécheresse ! Quelle dureté !

ALEXANDRI

Oui, madame, j'ai un rendez-vous. Excusez-moi. C'est moi le plus malheureux de nous deux. Vous quitter..... vous laisser partir ainsi.....

LA DAME, *reprenant son courage.*

C'est à un rendez-vous d'amour que vous devez vous rendre ?

ALEXANDRI, *sérieux.*

Avec mon fermier.....

LA DAME, *à part.*

Il est complètement toqué..... (*Haut.*) Mais il me semble qu'il n'y a que quelques jours que vous êtes installé à la campagne, vos comptes avec votre fermier sont-ils si pressés ?

ALEXANDRI

Oui, madame, car je pars de nouveau. (*Il la regarde dans les yeux, il lui prend la main et la baise.*) Je me sens forcé de partir le plus vite possible. Très chère madame, ce soir même, si je peux..... Adieu !.....

LA DAME, *à part.*

Quel goujat !..... (*Haut et indignée.*) Je mentirais si, par politesse, je vous disais que je suis enchantée d'avoir fait votre connaissance.....

(*Elle s'éloigne.*)

(*Alexandri demeure silencieux en la suivant d'un regard amoureux. Elle s'arrête dans l'allée, Alexandri baisse la tête et s'approche de la table. Le crépuscule est déjà tombé.*)

LA DAME, *indignée.*

Quel cuistre !..... C'est cela l'Alexandri qui hante mes rêves depuis si longtemps. Hélas ! que de soupirs et de temps

perdus !..... Il gagne à ne pas être connu. (*Avec dépit.*) Je vais jeter au feu tous ses ouvrages, et son portrait.

(*Le domestique vient au devant d'elle et la suit pendant qu'elle rentre dans la maison.*)

(*Taumier et Néroy sortent du bosquet.*)

TAUMIER, *regardant au loin.*

Je la crois bien guérie !.....

ALEXANDRI, *très ému.*

Oui, mais en revanche, c'est moi qui suis malade..... Je pars ce soir même.

NÉROY, *avec calme.*

Est-il possible de flamber ainsi comme de l'amadou ?

ALEXANDRI

Je ne rencontrerai jamais une femme aussi divine..... Désormais, c'est elle qui deviendra ma muse inspiratrice.

NÉROY

Je suis fier que ce soit ma nièce, cette femme idéale !

TAUMIER

Il ne l'a pas possédée.

NÉROY

Tu tâcheras de l'oublier.

ALEXANDRI

Oui, « pour t'oublier, je pense toujours à toi. » Le poète qui a dit cela a aimé, lui !

NÉROY

C'est, je crois, Alfred de Musset.

ALEXANDRI

Oui, c'est lui.

TAUMIER

J'ai une consultation ce soir, je te quitte en te félicitant de l'énergie dont tu as fait preuve.....

NÉROY

Moi, je te remercie du fond du cœur, et comme j'ai aussi un rendez-vous d'affaires, j'accompagne le docteur.

ALEXANDRI, *triste, en leur serrant la main.*

Oui, vous me quittez tous comme au bord d'un tombeau.

NÉROY

Tu es encore sous une impression mélancolique. Cela va se passer. Au revoir, ami, à bientôt !.....

ALEXANDRI

Je pars ce soir.....

NÉROY, *surpris.*

Où vas-tu, tu viens d'arriver ?

ALEXANDRI

Je ne sais pas encore, mais je pars.

TAUMIER

Alors..... Adieu ?.....

ALEXANDRI

Adieu !

*(Ils s'embrassent. Les deux amis se dirigent vers la maison, tandis qu'Alexandri, tombant sur un fauteuil, se perd en rêverie. La scène s'illumine d'un clair de lune. Du fond de la scène on entend, d'abord en sourdine, jouer des harpes invisibles, et de partout, à tour de rôle, sortent des Nymphes, drapées de voiles légers à l'antique, coiffées de guirlandes de fleurs. Elles dansent au son des harpes au fond de la scène. Après quelques instants, Alexandri se lève, et, la tête baissée, rentre, à pas lents, tandis que les Nymphes envahissent la scène. Il disparaît et les danseuses entourent la statue du poète dans leurs cercles. Après un quart d'heure que dure la danse sur toute la scène, et autour de la statue, chacune vient s'endormir autour de la statue sous le clair de lune.)*

# Entre Artistes

COMÉDIE EN UN ACTE

## PERSONNAGES

- MADAME FAUVET..... .. Jeune veuve, jolie.  
MONSIEUR SQUELETTY. 40 ans, artiste.  
MONSIEUR VEROUZI. ... 20 ans, peintre.  
MARIE..... 25 ans, femme de chambre.

# Entre Artistes

COMÉDIE EN UN ACTE

---

*La scène se passe en Roumanie. Un petit salon. Au fond et sur les côtés, des portes. Un piano à queue. La grande porte du fond de la scène, ainsi que les deux fenêtres, sont ouvertes sur un beau jardin. Madame Fauvet, en élégante robe d'intérieur, est assise sur un fauteuil et travaille à une bande de tapisserie.*

---

MARIE, *entre par une porte latérale, portant des robes, qu'elle pose sur une chaise.*

Madame a oublié la malle de la chambre de débarras, cette grande malle toute pleine de robes.

MADAME FAUVET

Ah ! vous avez raison, Marie, je les avais complètement oubliées, celles-là. Attendez, je vais vous accompagner, j'ai besoin des plus larges.....

*(Elle se lève.)*

MARIE

Si j'osais demander à madame à quel usage elle les destine ?

MADAME FAUVET

Je veux en faire des couvre-pieds. Ceux que nous avons à la campagne, sont tout usés, et puisque j'ai tant de vieilleries que je ne porte plus.....

*(Elle avance vers la porte.)*

MARIE

Madame, à l'étranger on n'a pas de matelassiers qui confectionnent les couvre-pieds comme chez nous. Vous savez

que j'ai été en service chez une dame qui m'a menée avec elle à Paris. Là-bas, les dames riches n'utiliseraient pas ainsi leurs anciennes robes. Elles achètent leurs couvre-pieds dans les magasins, et quant à leurs vieilles robes.....

MADAME FAUVET

Eh bien ?.....

MARIE

Elles en font cadeau à leur femme de chambre.....

MADAME FAUVET

Ah ! très bien, Marie. J'ai compris. Prenez-en une.

*(Elle sort.)*

MARIE

Merci, madame. *(A part.)* Il me semble que j'entends déjà le frou-frou de ma robe de soie.

*(Elle sort. Une pause.)*

SQUELETTY, *entre par la porte du milieu ouverte sur le jardin.*

Personne, rien que la fraîcheur du marbre, et le parfum enivrant du jardin. Que c'est beau, le printemps et l'amour ! Que de souvenirs ! Comme toutes les choses me parlent d'elle lorsqu'elle n'est pas là. Je pourrais me croire chez moi, et cela ne manque pas de charme. Avec un peu d'imagination, je pourrais me figurer y habiter avec la femme que j'aime..... Si je n'avais pas rencontré cet animal de Verouzi, dont la vue m'agace, je verrais tout en rose ce matin. Il l'aime, je crois, presque autant que je l'aime, mais son insistance m'horripile. Il veut à tout prix que je le présente à ma bien-aimée. Ce serait pure folie que de l'introduire moi-même, dans la place. Mais je suis un vieux renard, j'en ai vu de toutes les couleurs, et je me tiens sur la défensive. D'autre part, j'ai à craindre qu'il ne se fasse introduire par une autre personne..... Je suis très perplexe.... J'ai sur la conscience la promesse que je lui ai faite, et que je ne suis guère disposé à tenir..... *(Il se regarde dans la glace.)* Mais vraiment, pourquoi douter de l'amour de madame Fauvet ? Qu'y aurait-il d'extraordinaire à ce qu'elle m'aimât ? Ne suis-je pas un artiste déjà célèbre ? Ne suis-je pas suffisamment riche ? Quant au physique ! *(Il se mire*

*de nouveau avec complaisance.*) Avec la situation brillante de Madame Fauvet, je doute que le peintre Verouzi soit un rival bien redoutable. D'ailleurs, il est pauvre, il ne possède que ses dons naturels..... et sa palette.

MARIE, *entre, pliant sous un fardeau de robes.*

Bonjour, monsieur.

SQUELETTY, *la regarde, étonné.*

Madame est chez elle, Marie ?

MARIE

Oui, monsieur.

*(Elle fait tomber tout le paquet sur une chaise.)*

SQUELETTY

Est-ce que vous devenez marchandes ? Qu'est-ce que toutes ces robes ? Est-ce pour choisir celle que votre maîtresse doit porter ce soir ?

MARIE, *fièrement.*

Madame a une toilette toute neuve pour ce soir !

*(Elle sort.)*

SQUELETTY, *devant les robes.*

Quelle avalanche ! Ce spectacle ne serait pas trop engageant pour un prétendant moins riche que moi. *(Il met son lorgnon.)* Robes fanées, démodées, toilettes qui ont cessé de plaire..... N'êtes-vous pas souvent le résumé de la vie d'une femme, et plus souvent encore du labeur d'un homme ? Mais tout cela regardait son premier mari, c'est lui qui fut l'auteur et l'éditeur responsable de cette collection.

*(Madame Fauvet entre avec une enveloppe à la main, et, en souriant, elle tend la main à Squeletty qui s'empresse de la lui baiser à plusieurs reprises.)*

SQUELETTY, *ému.*

Chère amie, il me semble que je ne vis que lorsque je vous contemple. Mon cœur et ma pensée me poussent toujours vers vous.

MADAME FAUVET

Vous ne semblez pas vous en douter, mais nos fréquentes rencontres ne sont pas toujours l'effet du hasard. Nos amis eux-mêmes s'empressent de nous réunir. Je reçois une invitation des Bercy qui me font l'aimable surprise de me dire que vous êtes également invité.

SQUELETTY, *enchanté. A part.*

Comment douter encore ! (*Haut.*) Ce sont des amis charmants, ils m'ont tendu aussi un agréable piège en me priant de venir vous proposer — comme de ma part — de faire entendre votre charmante voix.

MADAME FAUVET

Oui, je chanterai, mais seulement votre chef-d'œuvre : « Bois, pourquoi te balancer ? »

(*Elle dit cela avec une certaine mélancolie, et demeure pensive. Squeletty la contemple avec amour.*)

MARIE, *entre avec des robes. A part.*

Le jeune homme est de nouveau devant les fenêtres. Dieu ! ce qu'il m'aime !

(*Elle sort.*)

MADAME FAUVET

Et quelles nouvelles, mon ami ?

SQUELETTY

Que sais-je ? Devant vous j'oublie tout.

MADAME FAUVET

Oui, je m'aperçois que l'émotion vous enlève la mémoire ; vous avez votre cigarette à la main.

SQUELETTY

Si vous le permettez.....

MADAME FAUVET

Mais oui. N'est-ce pas convenu depuis longtemps ? Fumez, fumez, espèce de cheminée. (*Avec câlinerie.*) D'ailleurs,

vous savez que je ne déteste pas l'odeur de la cigarette, surtout la vôtre.

SQUELETTY

Si je savais !.....

MADAME FAUVET

Vous recommencez ?

SQUELETTY

Chère amie, c'est déjà commencé, mais vous ne me laissez jamais finir.

MADAME FAUVET

Vous en avez la meilleure occasion..... Allons, finissez.

*(Elle reprend son ouvrage.)*

SQUELETTY, *se lève en fumant.*

C'est un parti pris, n'en parlons plus. Vous êtes une coquette.

MADAME FAUVET, *avec un doux regard.*

Si je savais que vous soyez prêt à faire un sacrifice pour moi.

SQUELETTY

Pouvez-vous en douter, chère amie ? Ma personne, ma fortune, mon talent, tout ce que je possède est à votre disposition.

MADAME FAUVET, *riant.*

Eh bien ! La plus grande preuve, la preuve décisive..... Regardez tout cet étalage qui attend. Envoyez-moi un matelassier.

SQUELETTY, *surpris, se retient, et, en même temps, sa figure rayonne de joie, comme s'il avait découvert quelque chose.*

Je suis toujours prêt à vous servir. Ne croyez pas que vos méchancetés me fassent perdre la tête. Rien de plus facile, je vous enverrai un matelassier, d'autant plus qu'il s'en trouve un qui tient boutique tout près de chez moi. Je vous l'enverrai. C'est un malheureux étudiant, victime de son

agréable physique. Il fut tant aimé, le pauvre garçon, qu'il se ruina avant même d'avoir commencé ses études. Et, je ne sais par quelles circonstances il a fini par devenir matelassier.

MADAME FAUVET

Ah ! le malheureux jeune homme ! Mais je suis contente des renseignements que vous me donnez sur son compte.  
*(Elle travaille.)*

SQUELETTY, *à part.*

Quel grand maître que le hasard. *(Haut.)* Votre bonté est connue, elle est de notoriété publique. Vous n'êtes méchante qu'envers moi..... Aussi je me sauve !

*(Il se penche et lui baise la main pendant qu'elle travaille.)*

MADAME FAUVET

Et notre répétition ?

SQUELETTY

Je n'avais pas la moindre intention de partir, mais je cherchais l'occasion de baiser cette main. *(Il lui reprend la main et la retient dans les siennes en la baisant.)* Ce chef-d'œuvre !

MADAME FAUVET

J'aime mieux les chefs-d'œuvres qui sortent de vos mains, à vous, les miennes n'ont que le mérite de l'oisiveté..... Allons, mettez-vous au piano, et jouez-moi quelque chose.

SQUELETTY

Je suis trop ému en ce moment. Je ne saurais; et par instants, votre froideur me réduit au désespoir.

MADAME FAUVET

Ne désespérez jamais, mon ami. Ce sont les fleurs que l'on aime que l'on taquine le plus.

SQUELETTY

Est-ce vrai ?

MADAME FAUVET

Vous allez m'envoyer un matelassier.

SQUELETTY

Je n'y manquerai pas. Donc, tous ces documents sont destinés ?

MADAME FAUVET

A être déchiffrés par le matelassier.

MARIE, *entre et apporte encore des robes. A part.*

Je commence à y voir trouble..... Qu'il est beau et distingué !

SQUELETTY, *la regardant.*

Réellement votre salon a l'air d'un atelier de couture. Collectionnez-vous les robes ? Du moins complétez votre collection en mettant sur chaque robe la date et l'histoire du moment où vous l'avez portée. Ce seraient de vraies reliques.

Mais soyons sérieux, toutes ces robes seront-elles transformées en couvre-pieds ? Je suppose qu'un seul sera suffisant.

MADAME FAUVET

Il m'en faut quelques-uns en comptant les chambres d'amis à la campagne. J'espère que vous ne direz plus que je suis dépensière. Je fais, je pense, preuve d'économie.

SQUELETTY

En effet, je vous admire, ce sont des économies de grande dame, comme celles de ma tante qui dépense dix francs de voiture pour aller acheter ce dont elle a besoin en dehors de la ville et payer dix centimes de moins. Je vous fais mes compliments sur votre esprit d'économie. Vous aurez des chances de participer au pouvoir avec l'émancipation de la femme, qui est à l'ordre du jour. Soyez certaine que si l'on me demande mon avis, je vous recommanderai chaudement pour la section d'économie politique. L'économie dans un ménage et dans un pays ont des ressources analogues. Mais, laissons là la question collective pour la question personnelle; et permettez que je développe ma théorie sur l'économie domestique, en nous basant toujours sur le couvre-pied.

MADAME FAUVET, *avec ironie.*

Les questions graves sont toujours délibérées entre hommes. Donc, rapportez-vous-en au matelassier.

SQUELETTY

Ah ! non, soyez pitoyable en ne me réfutant pas au moyen de mes propres opinions. Ne tournez pas en ridicule une proposition aussi sérieuse que la mienne. Ecoutez-moi et vous constaterez que le matelassier n'aura plus rien à y voir. (*Elle travaille en souriant.*) Ma proposition basée toujours sur l'économie sociale, c'est de ne faire qu'un seul couvre-pieds..... mais plus ample.

MADAME FAUVET

Vous craignez qu'il ne reste plus aucune des robes que j'ai portées pour vous en faire un aussi ?

SQUELETTY

Avec une robe portée par vous..... ce serait l'idéal, mais je tiens à vous faire une leçon pratique sur l'économie, et je propose de supprimer mon cadeau..... mais de me réserver une place. Vous voyez..... je ne suis pas exigeant !

MADAME FAUVET

Ah ! le monstre ! Si nous répétions enfin ?  
(*Elle fredonne et se lève.*)

SQUELETTY

C'est réellement fâcheux d'avoir un talent qui supprime votre personnalité. Si, par malheur vous le perdez, vous n'avez pas plus de valeur qu'un violon sans cordes.

MADAME FAUVET

J'espère que ce n'est pas pour moi que vous dites cela.

MARIE, *entre.*

Madame, la couturière est là, tout est rectifié.

MADAME FAUVET

Voilà la cinquième fois que j'essaye ce corsage.

SQUELETTY

J'aimerais à être votre tailleur.

MADAME FAUVET, *s'éloignant suivie de Marie.*

J'espère que vous me saurez gré du privilège amical que je vous accorde en vous laissant tout seul chez moi.

SQUELETTY

Quant à cette marque d'intimité, je m'en serais volontiers passé. Etre privé de votre présence ne constitue pas un privilège à mes yeux.

MADAME FAUVET

Mettez-vous tout de suite au piano. Voyez..... il attend son maître.

*(Elle sort sous le regard de Squeletty.)*

MARIE, *la suivant. A part.*

Depuis un quart d'heure il se promène devant notre maison.

SQUELETTY, *seul.*

Oh ! la coquette ! C'est un vrai plaisir de flirter avec une femme aussi fine, aussi intelligente, aussi sémillante. Je connais cependant le manège de ces coquettes qui vous font passer alternativement de l'espoir enchanteur au plus sombre désespoir. Mais elle me paraît sincère. Oui, je le crois, je puis sans crainte introduire Verouzi. *(Avec satisfaction, se promenant.)* Quelle coïncidence heureuse !..... Je suis à la recherche d'une situation destinée à le rendre aussi ridicule que je l'eusse été moi-même s'il m'eût supplanté, et voici que sa demande d'un matelassier me fournit l'occasion souhaitée. Parfois il y a de ces coïncidences que l'on traduit par le mot de chance. Oui, je t'introduirai enfin, mon cher Verouzi. *(Inspiré.)* Je lui dirai qu'elle veut faire son portrait et que j'ai profité de cet excellent prétexte pour le recommander. Je ferai ainsi d'une pierre deux coups.

MADAME FAUVET, *à la cantonade.*

Ami Squeletty, vous êtes-vous endormi ?

SQUELETTY

Oui, chère amie, je dors, mais du sommeil des amoureux, en rêvant à vous les yeux ouverts.

MADAME FAUVET

Préparez ma partie. Cherchez dans le premier compartiment du casier à musique.

SQUELETTY

Voilà, voilà.

*(Il cherche et place un cahier sur le devant du piano, ensuite il s'installe et commence l'introduction.)*

MADAME FAUVET, *entre et s'approche doucement. Il est surpris et la regarde avec tendresse.*

Je vous ai fait peur ?

SQUELETTY

Peur ! Quant on se sent frôlé d'aussi près par les ailes d'un ange !

MADAME FAUVET

Silence ! répétons sérieusement.

SQUELETTY

Sé-ri-eu-se-ment.

*(Elle chante (1), il l'accompagne et à la dernière note, il se lève brusquement, lui entoure la taille et l'embrasse sur le cou.)*

MADAME FAUVET, *avec un mouvement de surprise.*

Vous vous oubliez..... C'est la première fois..... Tâchez que ce soit la dernière.

SQUELETTY

Je ne suis ni de pierre ni de glace, mais de feu. Ma vie et mon enthousiasme, c'est l'amour dont vous ravivez sans cesse la flamme.

MADAME FAUVET

Ce n'est pas une raison.....

---

1. — Elle chante la mélodie *Bois, pourquoi te balancer ?* (Paroles de M. Eminesco, musique de G. Squeletti) qu'on trouvera à la fin du volume.

SQUELETTY, *lui prenant la main.*

Vous trouvez que c'est de l'audace. Mais raisonnez, jugez-moi sans colère. Allons, je veux vous aider à me juger, vous qui êtes sage..... femme, que.....

MADAME FAUVET, *indignée et ironique.*

Par exemple ! sage-femme.

SQUELETTY, *souriant.*

C'est de votre faute, vous ne me laissez pas finir. Je voulais m'exprimer ainsi : Vous qui êtes une sage, une vraie femme, vous qui connaissez le sentiment profond que j'éprouve pour cette diva mondaine, qui chante d'une manière si merveilleuse toutes les compositions inspirées par sa beauté. Grand Dieu ! Comment voulez-vous que je reste calme auprès de vous ? Quand accorderez-vous enfin une récompense à votre esclave fidèle ? Non, je ne vous demanderai pas pardon d'avoir perdu la tête..... car j'y suis poussé par une force irrésistible.

MADAME FAUVET, *émue, le regarde.*

Je crois que ce soir je chanterai mieux que d'habitude. Mais j'ai des préparatifs à faire, je suis forcée de vous congédier. Au revoir !..... (*Elle lui tend la main et se retire doucement sous son regard qu'elle soutient. Sur le seuil de la porte, elle s'arrête.*) Je suis sûre que ce soir je chanterai comme jamais !.....

(*Elle sort.*)

SQUELETTY

A ce soir, ô la plus adorable des femmes. Ses regards, son attitude et sa dernière phrase ont été bien éloquentes. Il me semble qu'un seul couvre-pieds suffira..... le second, je l'enverrai à Verouzi. Si, par bonheur, je le rencontrais sur mon chemin, j'enverrais tout de suite le matelassier. Un proverbe dit « qu'il faut battre le fer pendant qu'il est chaud ».

(*Il sort. Une pause.*)

MADAME FAUVET, *rentrant.*

Non, non, madame, c'est trop décolleté, arrangez cette guimpe. (*Elle entre et s'arrête, mélancolique.*) Il est parti,

mais le parfum de sa cigarette est là, cela sent bon ! J'aime ce parfum parce qu'il vient de lui. S'il savait l'amour que j'ai pour lui..... La sensation de son baiser m'a troublée jusqu'au fond de l'âme. Il faut que je me décide..... Ah ! lors de mon premier mariage je n'ai éprouvé ni ce trouble ni cette ivresse. C'était un mariage de raison, et aujourd'hui..... Ah ! je le sens ! ce sera un mariage d'amour. *(Elle avance vers le piano, s'arrête en se penchant sur la chaise, comme si Squeletty était encore là.)* Oh ! oui, je t'aime.

MARIE, à la porte.

Madame, le corsage est prêt.

MADAME FAUVET, surprise par la voix de Marie, se redresse.

Oui, je viens. *(Avançant vers la porte.)* Je l'aime.....

*(Elle sort. On entend sonner. Une pause.)*

MARIE, à la cantonade.

Par ici, monsieur. *(Elle s'arrête près de la porte.)* Entrez, s'il vous plaît, et attendez un moment, madame est occupée..... elle va venir tout à l'heure.

VEROUZI, à la porte, lui présente une carte de visite.

Remettez, s'il vous plaît, cette carte à madame.

MARIE

Mais c'est la carte de monsieur Squeletty.

VEROUZI, entrant. Avec émotion.

Oui, c'est la carte de monsieur Squeletty. Remettez-la à madame.

MARIE, à part.

Il se fait recommander ! En somme, que peut-il vouloir de madame ? *(A Verouzi qui tressaille à sa voix.)* Monsieur..... A tout à l'heure !

*(Elle sort.)*

VEROUZI

Je bénis son absence. Je suis si ému que j'éprouve le besoin de me remettre avant de la voir. *(La main sur son*

*cœur.*) Quel excellent homme que ce Squeletty..... Il me recommande comme le premier portraitiste. Quelle chance pour moi qui l'adore depuis si longtemps, et de si loin, cherchant toutes les occasions de l'apercevoir..... passant ma vie sous ses fenêtres et n'ayant, les trois quarts du temps, que la désillusion de contempler la tête de sa femme de chambre. Il me semble que je rêve. Moi, me trouver chez elle, respirer le même air qu'elle..... tout à l'heure je vais la voir, lui parler..... Ah ! celui-là seul qui a aimé comme j'aime pourra comprendre mon état d'âme. (*Regardant les robes.*) Quel étalage ! Il est probable qu'il s'agit de faire un choix pour poser. Cher monsieur Squeletty, que je vous suis reconnaissant !..... (*Il écoute.*) Il me semble entendre venir. C'est le frou-frou d'une robe. Oui, elle dirige ici ses pas. Mon cœur bat à se briser.....

MADAME FAUVET, *entrant, rend le salut à Verouzi.*

Ah ! ah ! Vous n'êtes point en retard.....

VEROUZI

Madame, je passais par ici, lorsque j'ai eu la chance de rencontrer monsieur Squeletty qui m'a communiqué votre intention. et m'a remis son mot de recommandation.

MADAME FAUVET, *à part.*

Il est très bien..... le pauvre garçon ! (*Haut.*) Oui, monsieur, il vous a recommandé comme le meilleur de votre profession, et je me suis empressée de vous faire appeler. Pour commencer, vous m'en ferez un, et je suis sûre qu'ensuite je vous en commanderai plusieurs, et même je vous recommanderai à toutes mes connaissances.

(*Elle regarde dans la chambre voisine.*)

VEROUZI, *satisfait.*

J'ai déjà fait sa conquête, elle s'en fera faire plusieurs !.....

MADAME FAUVET, *regardant dans l'autre chambre.*

Cela ira mieux. (*Vers lui.*) Vous tâcherez de travailler soigneusement.

VEROUZI

Madame, je vous le promets, je n'ai jamais encouru de reproches et je ferai de mon mieux pour vous satisfaire.

MADAME FAUVET, *à part.*

Pauvre garçon ! il compte sur moi pour se faire une clientèle ! (*Vers la chambre.*) Oh ! non, non pas comme cela ! Oui, c'est cela, maintenant cela ira bien.

VEROUZI

Madame, voulez-vous me permettre de vous demander si vous comptez utiliser une de ces toilettes ?

MADAME FAUVET

Oui, monsieur, et vous pouvez choisir celle qui vous convient le mieux.

(*Elle regarde souvent dans la chambre voisine et reste debout.*)

VEROUZI

Madame, c'est à vous de faire le choix ; pour ma part, je trouve toutes ces nuances belles.

MADAME FAUVET

Eh bien ! si c'est à moi, c'est le rouge que je préfère.....

VEROUZI, *à part.*

Elle aime le rouge. (*Haut.*) Elle vous ira à merveille, madame, je ferai un chef-d'œuvre.

MADAME FAUVET, *à part.*

Pauvre garçon, on reconnaît tout de suite en lui la race.

VEROUZI

Madame, je voudrais connaître là grandeur.....

MADAME FAUVET

Faites-le comme on les fait généralement.

(*Elle regarde dans la chambre voisine.*)

VEROUZI, *à part.*

Que j'aimerais qu'elle me posât nue. Quel beau corps elle doit avoir. (*Haut.*) Le désirez-vous en pied ?

MADAME FAUVET; *distracte, en regardant mécontente, à côté.*

Mais oui, pour les pieds.

VEROUZI

Trois mètres sur deux ?.....

MADAME FAUVET

Oh ! non, il monterait trop haut. (*Un peu énermée.*) Enfin, faites-le moi comme il convient, qu'il soit d'une bonne grandeur.

VEROUZI

Vous serez seule, madame ?

MADAME FAUVET, *gênée.*

Sans doute.

VEROUZI

Je vous demanderai encore une faveur, madame. Permettez-moi de travailler ici. Le jardin est si beau, et il est si bien éclairé..... Dans mon atelier, il fait un peu sombre.

MADAME FAUVET

Si vous le voulez.

VEROUZI

Vous êtes bien aimable, madame..... Et à quand fixerez-vous la première séance ?

MADAME FAUVET, *à part.*

Il n'emploie pas les mots qui conviennent à sa situation. (*Haut.*) Venez sitôt que le ciel vous sourira, et sitôt qu'il sera prêt, vous me le livrez avec la note.

VEROUZI

Ah ! madame, je suis largement payé par l'honneur que vous m'accordez.

(*Il est gêné.*)

MADAME FAUVET, à part, et désolée.

Le malheureux ! que j'ai été maladroite. (*Haut.*) Nous nous arrangerons, oui, c'est entendu. J'ai beaucoup de choses à faire et je vous congédie, monsieur. Revenez demain, si vous le voulez..... ici il fait toujours clair.

VEROUZI

Madame, je prends congé de vous sous une telle impression, qu'il m'est impossible de vous exprimer mes sentiments.

(*Il salue et veut sortir.*)

MADAME FAUVET

Oh ! mais j'allais oublier !..... monsieur..... j'ai oublié.....  
(*Il s'arrête.*)

VEROUZI

Madame ? A vos ordres.

MADAME FAUVET

Je voudrais, vous qui êtes compétent en la matière, que vous choisissiez pour le rembourrer le duvet le meilleur et le plus léger.

VEROUZI, surpris.

Le duvet ? Je n'y comprends rien, madame. (*A part.*) Est-elle folle ?

MADAME FAUVET, à part.

Il est fou ! (*Haut.*) D'où vient cet étonnement ? Je vous parle du duvet destiné à remplir le couvre-pieds.

VEROUZI, la regardant avec stupeur.

Pardon, madame, mais je n'y suis pas, je ne comprends pas.....

MADAME FAUVET, énervée.

Comment, vous ne comprenez pas ? Quel genre de matelassier êtes-vous donc ?

VEROUZI

Qui ? Moi, matelassier ? Mais je suis artiste, madame, je suis peintre.....

MADAME FAUVET, *stupéfaite.*

Peintre !..... Je vous demande pardon, mais c'est d'un matelassier que j'avais besoin. (*Confuse.*) Et probablement que Squeletty..... Est-il sourd, ou a-t-il mal compris ?.....

VEROUZI

Je suis confus de ce malentendu, mais je n'en suis pas moins heureux qu'il ait servi à me faire faire votre connaissance, madame.

(*Il veut sortir.*)

MADAME FAUVET, *gênée et confuse.*

Monsieur, veuillez rester encore un moment, et me faire l'honneur de venir vous asseoir dans la pièce voisine..... Ici, mes robes ont tout occupé, il n'y a pas un siège disponible.

SQUELETTY, *entre par une porte latérale, riant de bon cœur.*

Je n'aurais jamais cru que cela réussirait à ce point.

MADAME FAUVET, *comprenant la farce.*

Ah ! le monstre ! (*Vers Verouzi.*) C'est lui qui est l'auteur de cette mystification.

SQUELETTY

J'ai pensé qu'entre amis, elle m'était permise.....

MADAME FAUVET, *à Verouzi.*

Nous chercherons, à nous deux, à lui rendre la pareille ; mais en attendant, veuillez prendre le thé avec nous.

SQUELETTY

Mais avant, permettez que je vous présente mon ami, le peintre Verouzi.

VEROUZI, *encore embarrassé, avance et baise la main que Madame Fauvet lui tend.*

Je ne regrette rien, puisque j'ai enfin l'honneur de vous être présenté.

MADAME FAUVET

Vous compterez, dorénavant, parmi nos meilleurs amis, et vous me ferez un beau portrait.

SQUELETTY

Mais vous aurez, je crois, un double plaisir, nous serons à deux.

VEROUZI, *ému. A part.*

Ils s'aiment..... Ah ! je joue de malheur !.....

MADAME FAUVET, *déjà sur la terrasse.*

J'y consens bien volontiers..... Mais le thé nous attend dans le bosquet.

*(Elle descend dans le jardin. Verouzi, vexé, mais digne, la suit.)*

SQUELETTY, *avançant aussi. A part.*

Cela t'apprendra à vouloir chasser sur mes terres.

RIDEAU



# Le Revenant

LEVER DE RIDEAU

## PERSONNAGES

|                         |                                |
|-------------------------|--------------------------------|
| MONSIEUR VLANIER.....   | Octogénaire, presque aveugle.  |
| MADAME MÉLINI.....      | Veuve, 70 ans.                 |
| AGLAË.....              | Nièce de Madame Mélini, jeune. |
| MONSIEUR VLANIER FILS.. | 40 ans.                        |
| LOUISE.....             | Bonne de Madame Mélini.        |

# Le Revenant

LEVER DE RIDEAU

---

*La scène se passe dans un salon modestement meublé. Portes au fond et sur les côtés.*

---

MADAME MÉLINI, devant une petite table, fait une réussite.  
*Le jour commence à baisser. Elle tourne la tête et regarde la pendule avec inquiétude.*

Déjà six heures ! et je ne vois pas venir ma bonne. Je voudrais bien qu'elle arrive, pour ne pas passer la nuit toute seule ! (*On entend des pas dans l'entrée.*) J'entends venir quelqu'un. Pourvu que ce soit elle ! (*On frappe à la porte.*) Entrez !

LOUISE, entre en souriant.

Je suis en retard, madame ?

MADAME MÉLINI

Oh ! soyez la bienvenue, vous arrivez à temps, je n'aime pas me savoir toute seule pendant la nuit.

LOUISE

Quand on entre en service, on a des choses à régler. (*Avec mélancolie.*) Surtout lorsqu'on a des enfants, madame, et un mari.

MADAME MÉLINI

Mais, j'espère que votre mari n'est pas à votre charge ? Il travaille sans doute aussi..... Quel est son métier ?

LOUISE

Il est garçon chez un coiffeur..... il gagne 40 francs par mois.

MADAME MÉLINI

Et combien d'enfants avez-vous ?

LOUISE, *avec amertume.*

Six, madame.

MADAME MÉLINI, *compatissante.*

La charge est un peu lourde.

LOUISE

Très lourde, madame, lorsqu'on doit suffire à tous par le seul travail de ses bras.

MADAME MÉLINI

Ce n'est pas moins difficile pour ceux qui travaillent avec leur intelligence. On a plus de gain, mais aussi plus de dépenses.

LOUISE

Oh ! madame, je changerais bien, tout de même !..... Mais que faire ? Où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute. Pourtant, par le peu de lumière qui nous parvient, nous voyons bien que nous ne sommes guère plus privilégiés que les bêtes de somme. Nous, madame, tout comme le voyageur à pied, nous arrivons très tard là où vous arrivez si vite par le train et sans fatigue.

MADAME MÉLINI

Oui, vous avez raison, mais on est encore heureux quand on a la santé et quand on peut travailler. Il y a des riches, des millionnaires même, qui ne profitent guère de leur fortune, ils sont toujours malades.....

LOUISE

Moi, madame, je ne connais pas de plus terrible maladie que la pauvreté (*Désolée*). Dieu ! qu'elle est amère. Parfois on a faim et trop souvent on ne sent la douceur du pain que par les doigts, lorsqu'on partage le peu qu'on a, entre ses enfants qui pleurent de faim.

MADAME MÉLINI, *touchée. A part.*

Quelle existence !..... Dans quelle tristesse vivent et s'élèvent tant de pauvres êtres ! Et les condamner encore, quand la misère les rend criminels ! (*Elle se lève et va allumer sa lampe. Haut, avec douceur.*) Quel est votre nom ?

LOUISE

Louise, madame.

MADAME MÉLINI

Eh bien ! Louise, j'espère que nous nous accorderons très bien, vous m'êtes déjà sympathique. En plus de vos gages réguliers, vous aurez les toilettes que je ne porte plus, puis aussi d'autres petits cadeaux. Je vous protégerai et vos enfants aussi. Vous avez apporté votre malle ?

LOUISE

Oui, madame, je l'ai posée en arrivant dans la chambre que vous m'aviez désignée en m'engageant, puis je suis venue vous voir et vous avertir que vous n'êtes plus seule.

(*On entend sonner.*)

MADAME MÉLINI, *en lui souriant, avec bonté.*

Pour commencer votre service, vous pouvez aller ouvrir la porte de l'entrée à la personne qui arrive, puis vous rentrerez dans votre chambre. Si j'ai besoin de vous, je vous sonnerai.

LOUISE

Je remercie madame pour son bon accueil.

(*Elle sort, tandis qu'on sonne une seconde fois.*)

MADAME MÉLINI, *compatissante.*

Les pauvres gens, si peu de ressources et tant de besoins !..... Que je suis heureuse !

AGLAÉ, *sur le seuil de la porte du fond, souriante, avance en tendant les bras.*

Ma tante, quand je ne vous vois pas tous les jours, le temps me paraît bien long..... Il me semble qu'il y a une éternité que je ne vous ai vue. (*Elles s'embrassent.*) Je vois que vous avez changé de ministère !

MADAME MÉLINI

Elle vient d'arriver. Elle m'a fait une bonne impression, j'espère qu'elle fera mon affaire.

AGLAÉ

Je viens t'apprendre quelque chose qui va peut-être t'ennuyer. Je crains que ce soir nous n'ayons pas de séance de spiritisme. Je viens de passer chez Adine, et la température de la petite Ninette s'est de nouveau élevée.

MADAME MÉLINI

Pourvu qu'elle n'ait pas la rougeole; il y a une épidémie parmi les enfants.

AGLAÉ

Aucun symptôme, rien que de la fièvre.

MADAME MÉLINI

Ce ne sera peut-être qu'un rhume ! Je vais y aller, cela me fera une promenade, et si la séance n'a pas lieu, je reviens.....

D'ailleurs, la bonne vient à peine d'arriver, elle n'est pas encore au courant de mes habitudes.

AGLAÉ

Quelle idée ! Perdre notre soirée !..... Nous passerons chez Hélène.

MADAME MÉLINI, *énervée.*

Recommencer de nouveau à jouer au bridge, ce jeu m'a ruinée et rendue malade.

AGLAÉ

Tu n'as pas besoin de risquer ton argent. Moi je ne perds jamais.

MADAME MÉLINI

Je ne veux plus en entendre parler. En ce moment, le spiritisme me passionne. Cela me distrait et au moins on n'y perd pas son argent.

AGLAÉ, *avec indifférence.*

Pour moi, je trouve plus de charme dans les jeux de

cartes, on se sent vivre avec ces émotions..... Quant au spiri-  
fisme, il commence à m'ennuyer, et je n'aime pas la société  
des morts.....

MADAME MÉLINI, *avec ironie.*

Certainement, tu aimes mieux les vivants !

AGLAÉ, *l'interrompant avec joie.*

Si vous saviez, ma tante, quelle rencontre j'ai faite  
aujourd'hui !

MADAME MÉLINI

Dieu, comme je te connais !.....

AGLAÉ

Oui, vous me connaissez. Eh bien, je viens de rencontrer  
Polier. Réellement, c'est un ressuscité dans mon existence.

MADAME MÉLINI

Voilà la raison de ton dédain pour les morts.

AGLAÉ, *distracte.*

Nous rencontrer après tant d'années écoulées, et après  
tant d'amour. C'est drôle ! ce sentiment de douceur que l'on  
éprouve à rencontrer l'objet d'une ancienne affection. C'est  
comme une relique. D'ailleurs c'est mon premier amour ;  
mais qu'il a changé. C'est à ne pas le reconnaître. S'il ne  
m'avait pas abordée..... et encore ce n'est qu'au timbre si  
câlin de sa voix que je me suis rappelée.

MADAME MÉLINI

Est-il à ce point changé ?

AGLAÉ

Méconnaissable, te dis-je. Te souviens-tu, ma tante, de ce  
superbe jeune homme lorsque nous le rencontrâmes aux  
eaux ?

MADAME MÉLINI

Je l'ai présent à ma mémoire. Vous m'avez donné assez de  
fil à retordre pour vous surveiller.

AGLAÉ, *rêveuse.*

Quelle belle tête mâle ! avec ses cheveux frisés, et l'ovale parfait de son visage.

MADAME MÉLINI

Et maintenant ?

AGLAÉ, *se lève et marche.*

Il m'a fait l'effet d'avoir sa tête à l'envers, un crâne tout chauve, et une grande barbe qui cache son menton.

MADAME MÉLINI

Et sa vue t'a malgré cela émotionnée ?

AGLAÉ

Quand même !..... C'est étrange, je ne saurais m'expliquer si l'impression que j'éprouve est due à la désillusion que m'a causée sa présence actuelle, ou bien au souvenir de sa splendeur passée. Dieu que j'aimerais revoir celui d'autrefois !

MADAME MÉLINI

Allons, allons ! ne te laisse plus aller à tes souvenirs, ils sont bien morts. Rappelle-toi ton Jean.

AGLAÉ

Quelle ironie, ma tante, que j'arrive à trouver Jean cent fois mieux que lui..... Pourtant il y a quelque chose qui me tourmente. Est-ce un regret tout personnel provoqué par cette déception ? Ce qui est incontestable c'est qu'il m'a bouleversée. Il s'est déformé par les années, comme mon nom qu'il avait gravé un jour sur ce beau chêne, te souviens-tu ?

MADAME MÉLINI

Oui, il l'a gravé sur une chose vivante, et il s'est défiguré avec le temps, comme toute chose qui a la vie.

AGLAÉ

Pourtant mon nom y est resté, et la désillusion de le revoir si dénaturé ne l'efface pas quand même.

MADAME MÉLINI

Nous voici embarquées dans un sujet qui n'est pas gai. Si nous allions à notre séance ? Il est grand temps de partir. *(Elle se lève et commence à s'habiller pour sortir.)*

AGLAÉ

Si je ne craignais pas de paraître ridicule, je fuirais ces expériences comme une calamité sociale. Elles ne conviennent pas à ma nature impressionnable, vibrante, et croyez-moi, ma tante, je me sens très hantée par la terreur, depuis que je me suis adonnée au spiritisme. Je ne rêve que de morts, j'ai des cauchemars..... Le moindre bruit dans la nuit me fait tressaillir, j'ai constamment des hallucinations. Il me semble que je suis entourée d'ombres, que je suis touchée par des mains invisibles, et tout cela n'existe que dans mon imagination hantée. Cela provoque une sorte de maladie, un état mental différent, c'est une négation de l'intelligence.

MADAME MÉLINI

Oh ! ma petite, si tu avais passé par tout ce que j'ai souffert, avec un mari comme ton oncle, un véritable tigre !..... Avec quel calme dans le cœur tu l'entendrais venir à ta table..... c'est-à-dire à celle du spiritisme..... Quand je l'invoque, c'est sans aucune terreur de sa présence.

AGLAÉ

Ma pauvre tante, quel mauvais ménage vous avez fait toute votre vie !

MADAME MÉLINI

Et pour quel résultat ? Pour rester avec cette pension, la subsistance de mes vieux jours. Je suis heureuse d'avoir assez vécu pour voir une autre ère s'ouvrir devant les femmes qui gagnent leur existence, affranchies de l'esclavage des hommes dans le mariage. Par exemple comme toi..... qui es institutrice, et indépendante. De mon temps, on ne connaissait du mariage que le martyre. Parfois il se rencontrait un homme qui rendait son esclave heureuse, alors elle se trouvait bien auprès du maître, mais quand il était comme le mien !..... Dieu, quelle vie ! Quoi qu'on n'ait qu'une jeunesse, je ne voudrais pas recommencer la mienne.

AGLAÉ, *avec douceur, en l'aidant à s'habiller.*

A présent vous êtes heureuse.

MADAME MÉLINI

Oui, chérie, c'est maintenant que je vis ma propre vie. Je suis tranquille, je n'ai plus l'esprit tendu et le cœur en émoi à chaque parole que je prononce en me demandant quelle scène elle va produire. Je n'ai que ma pension, mais c'est la fortune la plus sûre, et d'autant plus enviable, qu'elle ne saurait éveiller la cupidité de vos héritiers qui ne désirent que votre mort !.....

AGLAÉ

Et vous porterez encore longtemps le deuil, ma tante ?

MADAME MÉLINI

Que faire ? Il faut bien obéir aux convenances sociales malgré tout. Je dois avoir l'air d'une veuve inconsolable. (*Elle sonne et enfile son gant.*) Je commencerai pourtant à le quitter avec le printemps. (*Changeant de ton.*) Ecoute, ma petite, si la séance a lieu je serai très contente, mais si elle n'a pas lieu, je reviendrai ici, d'autant plus que la bonne a besoin que je la mette au courant.

(*Louise s'arrête sur le seuil d'une des portes latérales, tandis que les dames se disposent à sortir.*)

MADAME MÉLINI, *s'adressant à la bonne.*

Vous avez déjà servi, Louise, j'espère que vous savez ce que vous avez à faire.

LOUISE, *interrompant.*

Oh ! madame, soyez tranquille, vous trouverez tout en ordre à votre retour.

MADAME MÉLINI

Bonsoir, Louise.

AGLAÉ

Bonsoir.

LOUISE

Bon amusement, mesdames.

(*Elles sortent.*)

LOUISE, *seule, rentre.*

Quel trouble continuel que notre vie, et quelle incertitude ! On sort d'un ménage pour servir dans un autre. On vient de se faire aux habitudes des uns et voilà que chez les autres c'est tout le contraire. Quelle vie de tourments !

Quelles sont les habitudes de celle-ci ? Si on a des réunions pour jouer aux cartes, je quitterai la maison, on ne me rattrapera plus à veiller jusqu'à l'aube. (*Avec inquiétude.*) Est-elle mariée ? Je n'ai pas osé le lui demander, je n'aime pas trop servir là où il y a des hommes. (*On entend sonner. Louise attentive.*) On vient de sonner.

(*On frappe fort avec une canne à la porte. Elle sort vite. On entend une voix grincheuse de vieillard.*)

VLANIER, *invisible.*

Payez la voiture, rentrez mes bagages, dépêchez-vous, je suis fatigué.

(*Vlanier entre, voûté, vieux, avec des lunettes. Louise le suit, timide et toute effarée le regarde, portant sa valise.*)

LOUISE

Monsieur m'excusera, mais je viens à peine d'entrer en service.

VLANIER, *en se dressant la regarde.*

Ah ! vous êtes une nouvelle. Eh bien sachez que je suis un bon vieillard, et soyez avertie que je n'y vois presque plus..... Mais madame ? Où est-elle ?

LOUISE

Elle vient de sortir tout à l'heure, accompagnée d'une autre dame qui est venue la chercher.

VLANIER

Et mon fils ?

LOUISE, *étourdie.*

Je viens d'arriver tout à l'heure, monsieur, je ne connais pas tous mes maîtres, non plus que leurs habitudes.

VLANIER

Oui, vous avez raison, j'avais déjà oublié, surtout maintenant..... Je suis fatigué. Allez me préparer mon lit, j'arrive de loin, quatre heures de chemin de fer.

LOUISE

Bien, monsieur. (*Elle passe à droite. A part.*) C'est le mari de madame, je ne crois pas que cela fasse mon affaire.

VLANIER, *en posant son chapeau et sa canne dans le vide.*  
*Ils tombent.*

Tiens ! Mais où est la table ? Il y avait une table ici ! (*Vers la bonne, il l'appelle.*) Mademoiselle.

LOUISE, *rentre.*

Monsieur !

VLANIER

Veillez bien ramasser mon chapeau et ma canne. Mais là il y avait une table..... pourquoi l'a-t-on enlevée ?

LOUISE, *à part.*

Il m'énerve déjà. (*Haut.*) J'ai déjà averti monsieur que je viens d'arriver.

VLANIER

Ah ! oui, j'avais oublié. Mon lit est prêt ?

(*Il sort sa tabatière et prise.*)

LOUISE, *s'éloignant.*

Ils dorment dans le même lit !

(*Elle sort.*)

VLANIER, *prise et se dit avec satisfaction.*

Enfin, me voici arrivé à la maison, et tout seul encore ! Oui, je suis vieux et j'y vois mal, mais quand même c'est pénible d'être toujours escorté par des domestiques ou des commissionnaires. J'y consens encore quand il s'agit de faire des visites, mais pour rentrer dans ma propre maison, dans cette maison où je suis né et où j'ai passé toute ma

vie. (*Il regarde attentivement autour de lui, comme les myopes.*) Elle a de nouveau changé les meubles. C'est le seul défaut de ma belle-fille, et voilà que je ne m'y reconnais plus. (*Avec colère.*) Pourtant je la prie toujours de ne pas déranger les meubles. Elle ne peut pas déménager, mais du moins elle change trois fois par an toute la maison. Chaque fois que je suis de retour de ma villégiature c'est la même chose.

LOUISE, sur le seuil de la porte.

Ah ! il parle tout seul..... Bon, bon !.....  
(*Elle sort.*)

VLANIER, *prisant, continue.*

Cette fois-ci, je vais la gronder sérieusement. (*Il chancelle.*) Que j'ai sommeil ! (*Il baille. Vers Louise.*) Mon lit est prêt ?

LOUISE, *entre.*

Oui, monsieur.

VLANIER

Allez dire au domestique qu'il vienne me déshabiller.

LOUISE, *toute ahurie.*

Quel domestique ? Je n'en ai point vu, monsieur.

VLANIER

Elles l'ont emmené avec elles ? Sont elles-parties au palais ou au théâtre ?

LOUISE

Je n'en sais rien, monsieur.

VLANIER, *avance.*

Alors c'est vous qui allez m'aider, venez.

LOUISE, *le suit humiliée, découragée, énervée. A part.*

Quelle horreur que ce soit moi qui le déshabille !..... Cela me décourage. Je ne resterai pas longtemps.

VLANIER, *s'arrête sur le seuil de la porte.*

Allez d'abord avertir le cuisinier, qu'il sache que je suis arrivé et qu'il me prépare mes plats préférés.

LOUISE, *à part.*

Le cuisinier ! Mais ce vieillard est fou. Madame m'a engagée bonne à tout faire. (*Seule en scène, croisant ses bras.*) Grand Dieu, mais où est-ce que je me trouve ? Il me parle d'un domestique, d'un cuisinier, quand madame..... (*On entend sonner. Louise avec inquiétude.*) Qui est-ce qui m'arrive encore ?

(*Elle sort.*)

MADAME MÉLINI, *invisible.*

Il fait assez frais ce soir. (*Elle entre. Vers la bonne qui la suit.*) Me voici de retour. J'ai préféré être là pour vous indiquer ce que vous avez à faire, pour le premier soir..... (*Elle se déshabille, aidée par la bonne. A côté, on entend tousser. Madame Mélini s'arrête, surprise, regardant vers sa chambre, puis à sa bonne.*) Que se passe-t-il ? Vous avez entendu aussi quelqu'un tousser..... là.

LOUISE

C'est monsieur.

MADAME MÉLINI

Quel monsieur ?

LOUISE

Mais je crois que c'est votre mari, il est en train de se coucher.

MADAME MÉLINI

Mon mari ? (*Jeu dramatique.*) Grand Dieu, mais je l'ai enterré il y a un an. Est-ce que les morts recommencent à ressusciter ? Voilà les résultats du spiritisme !

LOUISE, *terrifiée.*

Madame, excusez-moi, mais je pars de suite, j'ai peur, je suis toute glacée. (*A part, en s'éloignant vers la porte.*) Dans quel enfer suis-je entrée ?

MADAME MÉLINI, *d'un bond, l'arrête par le bras.*

Mais restez-là. Vous auriez le courage de m'abandonner !  
Vous l'avez vu ?

LOUISE

Tel que je vous vois, madame.

MADAME MÉLINI

Quel air a-t-il ?

LOUISE, *avec peur, la regardant, puis regardant vers la chambre à coucher.*

Il est très vieux. Grand Dieu ! il se peut que ce soit un revenant. (*Avec terreur.*) Madame, je m'en vais, je ne passerai pas la nuit ici.

(*Elles demeurent raides, terrifiées, s'appuyant l'une sur l'autre, les yeux fixés sur la porte de la chambre à coucher, d'où Vlanier passe sa tête, coiffé d'un bonnet de nuit.*)

VLANIER, *avec joie.*

Bon soir, Sophie, me voici arrivé, et encore tout seul.

LOUISE, *tout contre sa maîtresse, tend son bras vers lui, d'une voix étranglée.*

Le voici, madame, c'est le revenant !

MADAME MÉLINI, *fait un pas en arrière, puis se calmant.*

Non, c'est un étranger ; mais que cherche-t-il chez moi, la nuit ?

VLANIER, *entre, vêtu de sa robe de chambre.*

Comment ? Ce que je cherche ? Mais qui êtes-vous ? (*Les menaçant du doigt.*) Apprenez que vous êtes entrée dans une maison honnête, mon fils est marié et il adore sa femme.

MADAME MÉLINI, *surprise.*

Grand Dieu ! c'est le voisin. (*Vers lui.*) Vous êtes monsieur Vlanier, n'est-ce pas ?

VLANIER, *surpris.*

Oui, je suis Vlanier. Mais vous me connaissez donc ?

MADAME MÉLINI

Je sais, monsieur, que vous n'y voyez presque plus.

VLANIER, *avec tristesse.*

Non, je n'y vois presque plus.

MADAME MÉLINI

Eh bien ! Monsieur, ce n'est pas chez vous que vous êtes rentré. Vous vous êtes trompé de pavillon, et vous voici chez moi, Madame Mélini.

VLANIER, *surpris, gêné, ému.*

C'est vous qui êtes madame Mélini ? J'ai tant entendu parler de votre beauté, dans ma jeunesse.

MADAME MÉLINI

Et vous voici dans ma maison, pendant ma vieillesse.

VLANIER

Est-ce possible ?

MADAME MÉLINI

C'est la vérité même. Mais, comment se fait-il qu'on vous ait laissé tout seul, et la nuit, qui pis est ?

VLANIER, *timide et gêné.*

Excusez-moi, madame, mais c'est ma cécité qui m'a joué ce mauvais tour.

*(Il serre sa robe de chambre sur sa poitrine.)*

LOUISE, *s'approchant.*

N'ayez pas peur, monsieur, nous sommes des chrétiennes.

MADAME MÉLINI, *s'approche également.*

Cela n'a aucune importance. Allez vous habiller, et nous vous conduirons chez vous, dans l'autre pavillon.

VLANIER, *se ranimant.*

Oh ! ma fille avait grandement raison, lorsqu'elle ne voulait pas me laisser partir tout seul. Et pourtant, j'ai bien indiqué le numéro dix à mon cocher.

MADAME MÉLINI

Ici, c'est également le dix, mais le dix *bis*.....

VLANIER

Ah ! c'est le *bis* qui m'a joué le tour. (*Géné.*) Excusez-moi de m'être présenté devant vous dans un pareil costume.

MADAME MÉLINI

Cela ne fait rien, et puis, à votre âge.

VLANIER, *souriant.*

Oui, vous avez raison, madame, à mon âge on n'a plus de sexe. Je vais m'habiller.

(*Il rentre dans la chambre à coucher, tandis qu'on entend sonner.*)

MADAME MÉLINI

On sonne, allez ouvrir, Louise.

LOUISE

Pour rien au monde !

MADAME MÉLINI

Oh ! mais n'ayez plus peur, ce n'était que l'erreur d'un homme presque aveugle.

LOUISE

Non, non je n'ouvre pas.

MADAME MÉLINI, *la prenant par la main.*

Allons ensemble. (*Elles sortent. On entend leurs voix, celle de la dame, calme mais ferme, ensuite celle de la bonne, terrifiée.*) Qui est là ?

LOUISE

Qui est là ?! ....

MADAME MÉLINI, *invisible.*

Oui, monsieur, entrez, votre père est ici !.....

(*Elle entre.*)

VLANIER FILS, *entre, confus et émotionné.*

Enfin ! je le retrouve. Il y a une heure, madame, que je suis à sa recherche, car j'ai craint qu'il ne lui fût arrivé quelque fâcheuse aventure. Par malheur, je n'ai trouvé le télégramme qui nous avertissait de son arrivée que ce soir, en rentrant de la campagne. Lorsque nous avons vu le télégramme, sachant que le train était déjà arrivé, je me suis figuré qu'il s'était égaré. J'ai couru à la gare, et comme les commissionnaires le connaissent, celui qui l'avait fait monter en voiture m'en a donné le numéro. Ensuite, j'ai couru à la police, aux stations des fiacres, et enfin j'ai trouvé la voiture qui m'amène également chez vous, mais pas dans les mêmes conditions.

(*Ils rient.*)

VLANIER, *apparaît, tout joyeux, il a endossé son pardessus sur la robe de chambre blanche, et son chapeau sur le bonnet.*

Emile ! mon fils, j'ai reconnu tout de suite ta voix. Comment vas-tu ? Et comment te trouves-tu aussi ici ?

VLANIER FILS

Dieu ! Quelle peur j'ai eue, père !

VLANIER PÈRE

Et moi !

MADAME MÉLINI

Et moi !!

LOUISE

Et moi !!!

VLANIER PÈRE

Qu'y faire ? Je suis presque aveugle. Comme c'est humiliant et triste !

VLANIER FILS

Cela te servira de leçon..... Une autre fois, tu ne partiras plus tout seul.

*(Les femmes rient, en le regardant.)*

MADAME MÉLINI

Monsieur..... Mais d'abord, entrez et habillez-vous convenablement.

VLANIER PÈRE, *se regardant.*

Je ne sais même pas ce que j'ai fait..... lorsque j'ai entendu la voix de mon sauveur, de mon fils. Allons-nous en, ma tenue ne m'empêche pas, nous sommes si près. *(Baisant la main de Madame Mélini.)* Bonsoir, madame, et veuillez excuser cette visite nocturne.

VLANIER FILS, *lui baisant la main à son tour.*

Veuillez agréer mes excuses, madame.

MADAME MÉLINI, *bienveillante.*

Cela finit bien..... Ce n'est qu'une erreur ! *(Ils sortent, accompagnés de la bonne. Madame Mélini s'avance presque sur le premier plan.)* Quelle peur il m'a faite, ce vieillard. Non, vraiment, Aglaé a raison, le spiritisme n'est pas une bonne chose. J'aurais honte à l'avouer, mais pendant une seconde, j'ai cru que mon mari était là..... Quelle horreur !

*(Elle s'assied.)*

LOUISE, *rentre gaie. A part.*

Cinq francs de pourboire. J'aimerais assez qu'il revienne encore, le revenant. *(Elle s'approche de sa maîtresse, qui demeure passive.)* Madame, excusez-moi, mais je voudrais bien savoir si vous êtes veuve.

MADAME MÉLINI, *avec satisfaction.*

Oh ! oui, ma fille, veuve et..... tranquille.

LOUISE

Enfin, j'ai trouvé la place de mes rêves !.....

MADAME MÉLINI, *se lève. Avec satisfaction.*

Oui, je suis veuve.....

RIDEAU



**La Fille  
aux Mains d'Ouate**

TABLEAUX RUSTIQUES

*A ma très distinguée collègue*

*Madame Hélène Pandélé*

## PERSONNAGES

- VIORIKA..... La fille aux mains d'ouate,  
très jolie, 19 ans.
- ZANFIR..... Son prétendant, jeune homme.
- LE PÈRE DE LA JEUNE FILLE.
- LA MÈRE DE LA JEUNE FILLE.

Peuple : hommes, femmes, enfants, juifs, juives.

Tziganes et enfants tziganes, prêtres et prêtresses, petits bourgeois.

Des marchands juifs, arméniens, roumains, grecs à fez, etc.

# La Fille aux Mains d'Ouate

TABLEAUX RUSTIQUES

---

## PREMIER TABLEAU

La scène représente une foire roumaine. Une vue sur le mont Tchiahlau, ferme l'horizon. Au premier plan, à droite, un groupe de jeunes filles debout, en différentes poses : de dos, de trois quarts, à profil perdu, et portant différents costumes roumains, écoutent attentivement un jeune homme, également debout, mais vu de face. Il les dépasse de toute sa tête. Il est coiffé d'un chapeau noir à larges bords, orné de plumes de paon et d'un ruban tricolore. Il chante de la Drimba, regardant une seule jeune fille dans le groupe serré autour de lui. A côté, un Grec à fez, vend des bonbons et de la halvitza, debout devant une petite table ronde, où se trouve étalée sa marchandise. Chaque fois qu'un nouveau client arrive, il chasse les mouches, avec un plumeau fait de bandelettes en papier de différentes couleurs, et sert ses clients. A intervalles, il crie à la cantonade : De la halvitza, la douceur exquise !

A gauche, sur une banquette en bois, sans dossier, deux vieilles femmes causent, gesticulent, et par l'expression variée de leurs mimes, on saisit la gravité du sujet de leur conversation animée. Elles sont coiffées du fichu. Une femme haute et forte, d'un âge moyen, se tient debout derrière elles en filant sa quenouille, elle est coiffée d'un voile, et de temps à autre elle se penche et semble animer la conversation par les paroles qu'elle leur dit à voix basse. L'une des vieilles tient une chèvre par l'attache d'une corde, l'autre porte tout un paquet d'étoffes brodées, sur l'épaule. Dans la même direction, un groupe d'enfants paysans, fillettes et garçons, s'amuse au jeu moldave « La Bague tourne ». Un enfant, accroupi la face à terre, reste immobile, la tête sur ses mains, tandis que les autres, agenouillés ou accroupis autour de lui, posent un doigt sur son dos. L'un d'eux fait le jeu. Il tourne sa main en l'air et dit : « La Bague tourne, tourne », puis, posant légèrement son doigt sur un des doigts immobiles, il ajoute : « Devine sur quel doigt elle s'est arrêtée ». L'enfant sur lequel on fait le jeu, prononce un des noms des enfants qui l'entourent ; s'il se trompe, celui qui conduit le jeu lui applique un coup en lui disant, à la joie de tous les enfants : « Bouf ! tu n'y es pas ! » Si au contraire, il prononce le nom de celui sur lequel on a posé le doigt, on lui crie : « Victoire ! », et il se lève pour être remplacé par celui-là.

Quelques petits juifs, à distance, regardent et suivent avec intérêt le jeu, ils s'approchent, comme attirés. Ils ont les cheveux ras, deux boucles par-dessus les oreilles, et une petite calotte. Ils sont en bras de chemise, portent un pantalon à bretelles court sur les jambes nues, et qui ferme derrière. La chemise dépasse par l'ouverture, chez les uns moins, chez les autres plus. Juste au milieu de la scène, trois juifs, l'un vieux, l'autre brun, le troisième roux, tous barbus. Les cheveux

sur la tête sont rasés, et deux belles boucles descendent par-dessus les oreilles. Ils sont coiffés de grands bonnets en velours noir entourés de fourrure sombre. Un long manteau noir descend jusqu'à terre. Ils portent des bas blancs et des souliers plats. Leur conversation est très animée, ils ne font presque pas de geste, toute l'expression est dans leur mimique, et souvent pour tout geste, ils se mettent les doigts devant les yeux l'un de l'autre.

Sur le second plan, se trouve la route sur laquelle défilent en causant entre eux, examinant les objets et les bêtes, différents gens : négociants en costume de petits bourgeois, prêtres et prêtresses, moines avec la besace accrochée au bec d'un long bâton. Des gendarmes, des Dorobantz. Ils portent le costume du pays, un bonnet en peau de brebis noir et orné, du côté droit, avec des plumes de dindon, et une cocarde tricolore. L'arme est sur le dos, ils sont épars dans la foule. Beaucoup de paysans et paysannes portent les trente-deux costumes du pays. Il y a des femmes et des jeunes filles qui portent des jupes très foncées et assez courtes. La couleur préférée est rouge ou verte, à large bande noire dans le bas. A part la jupe, le costume est le même. Parmi eux, des enfants de différents âges, les uns les entourent tandis que les tout petits sont portés par leur mère ou leur père. Quelques mères assises par terre du côté des vieilles qui causent; allaitent leurs poupons en causant. Elles sont très jeunes et coiffées de voiles. On voit des baraques foraines, petits pavillons tout primitifs, ornés du drapeau du pays : rouge, jaune et bleu. Les pavillons sont en forme de cages, ouvertes du côté de la scène, et, selon la spécialité de chacun, des vêtements de paysans, des tapis, des ustensiles de ménage y sont suspendus à des crochets; on y voit des cofas pyrogravés, ainsi que tous objets de ménage. Dans la foule passent des tziganes, entourés par des enfants presque nus. Ils vendent des cuillères en bois et des articles en fer : des pinces, des casseroles, etc. Les femmes sont coiffées de pièces de monnaie et ont les pieds nus; parmi les paysannes, on en voit plusieurs aussi les pieds nus.

Au troisième plan, qui est un peu plus haut, on voit les amateurs aller et venir, à droite, vers la balançoire. Elle a la forme d'une roue, et quatre compartiments occupés par de jeunes couples qui rient, causent et s'embrassent, tandis que la roue tourne, ornée de drapeaux roumains. Beaucoup de gens attendent leur tour et on entend à peine les musiciens. Plus loin, du même côté, dans le tableau même, on voit la petite église et l'entrée d'un village sur des collines; une fontaine à balance en bois. A plusieurs reprises, des hommes, des femmes, viennent puiser de l'eau dans des cofas, en les portant vers les différentes directions. Parfois une femme est arrêtée par un homme qui tombe sur un genou, et les yeux dans les yeux de la femme qui lui présente la cofa qu'elle tient, il boit de l'eau. A proximité du puits se trouve le cabaret. Derrière, en vue, deux grands chars avec du foin. Devant le cabaret en vue, deux paysans seuls boivent un verre, en trinquant devant les naseaux d'un cheval sur lequel ils s'appuient de chaque côté. D'autres femmes et hommes sont installés aux tables, d'autres entrent et sortent continuellement. Au loin, dans le tableau même, un moulin à vent. Les deux côtés sont séparés par un chemin qui monte, et sur lequel on voit différentes bêtes conduites par des maquignons et examinées par les passants. Le grand mouvement se trouve aux second et troisième plans.

Avant la levée du rideau, on entend le crescendo d'un bruit confus de voix. Des cris, des réclames, les sons des musiques en sourdine. Quelqu'un chante en sifflant.

La toile se lève et le vacarme inintelligible se maintient encore quelques secondes pendant lesquelles les petits juifs s'approchent, mais

*intimidés, s'arrêtent à distance. Ils tendent aussi les doigts en l'air vers le jeu, mais les retirent, riant entre eux aussitôt qu'on applique le coup en disant : Bouf. Ensuite, s'entraînant mieux, ils s'approchent et finissent par poser aussi les doigts. Les enfants roumains se rebiffent, se lèvent tous et, avec des coups de poing, chassent les petits juifs en criant : Ho-tio.*

---

UN ENFANT

Sale juif ! vous osez vous mêler à nous.

UN AUTRE

Allez jouer entre vous.

*(Ils se lèvent, et les uns les tirent par les boucles, les autres les font tourner en les prenant par la chemise qui dépasse, les autres leur font sauter leur petite calotte.)*

UN AUTRE, *tout en faisant tourner un petit juif par le pan de sa chemise.*

Si vous voulez vous amuser avec nous, soit. Voilà comme cela, nous nous amusons.

UN DOROBANT, *s'approche, et d'un air grave les sépare en les menaçant de son arme.*

Que faites-vous là ? Calmez-vous, sans cela je vous.....

*(Il met la main sur son arme. Les enfants, effrayés, se séparent, les roumains se regroupent de nouveau et recommencent le jeu, tandis que les juifs, effrayés, courent vers leurs parents juifs. Les uns se mettent à quatre pattes et entrent sous les manteaux paternels, qu'ils soulèvent ensuite en regardant d'un œil haineux, et ils menacent du doigt les petits paysans. Les autres sortent la tête par l'ouverture de devant du manteau et crachent du côté des petits paysans qui, eux aussi, les menacent en leur disant des injures, tandis que les parents juifs ne s'aperçoivent de rien, intéressés par le sujet qui anime leur conversation. Des petits tziganes, à distance, les regardent à tour de rôle et rient en se moquant des juifs. Après quelques secondes, on voit venir un vieillard, trainant par une corde une belle vache*

*qui a les cornes ornées d'un mouchoir. Il est en vue et s'arrête en regardant dans la foule et en s'abritant les yeux de sa main.)*

LE VIEILLARD

S'il vous plaît, qui a vu mon Vlad ?

UNE FEMME, *désignant du doigt le jeune homme qui joue de la Drimba.*

Le voilà, ton gaillard, il charme ces jeunes filles.

LE VIEILLARD, *s'avance vers lui.*

Vlad, mon fils, tu t'amuses, et moi je n'en peux plus. Allons, dépêche-toi, à toi de me remplacer, depuis des heures je la promène tout le long de cette immense foire, et pour tout bénéfice, je me sens mort de fatigue. Pas un acheteur jusqu'à présent.

*(Le jeune homme cesse de chanter et, posant sa Drimba dans sa large ceinture brodée, il se dispose à venir vers son père, à travers les jeunes filles qui se dispersent en regardant d'un air ennuyé le veillard, et d'un regard d'amour le jeune homme. Leur mouvement a dérangé le jeu des enfants qui, eux aussi, se dispersent en se perdant dans la foule. Chacun entoure ses parents. Entre temps, le veillard passe la corde et la vache à son fils qui les prend.)*

LE FILS

Voilà, je suis prêt à la promener aussi.

LA VIEILLE, *avec les objets brodés, regardant du côté du veillard.*

Dis donc, Elie, cela ne mord pas, mon vieux ?

LE VIEILLARD

Ah ! tu es par là, toi ? Tu es assise et tu bavardes. Moi je n'en peux plus, je la promène depuis des heures et pas un chien ne vient au devant de moi.

UN PAYSAN, *tandis que les juifs considèrent attentivement la vache.*

Ecoute, Elie, ta vache est tout comme la fille aux mains d'ouate. Tu la fais voir à toutes les foires, tout le monde

tourne autour d'elle, mais personne ne se décide à l'acheter. Pourtant elle est belle, et elle est naturelle. Il y en a d'autres qui les gavent en leur faisant manger, la veille de la foire, du seigle avec de l'eau et du sel.

UN PAYSAN

A propos. Savez-vous ce qui vient de lui arriver, à notre voisin de campagne Eremie ? Tout à l'heure je l'ai vu passer, escorté par des gendarmes. Il était comme fou de colère. Il cherchait un escroc qui lui a revendu son cheval.

SECOND PAYSAN

Mais quoi, ne voit-il pas clair ? Et puis, de quoi est-il fautif, l'acheteur ?

PREMIER PAYSAN

Oh ! si la chose était si simple, rien ne se serait passé ; mais écoutez quel truc il a employé. Ce doit être un voleur de chevaux.

TROISIÈME PAYSAN, *riant*.

Lui revendre son cheval maquillé à ne plus le reconnaître, cela doit être amusant. Allons vâ !

QUATRIÈME PAYSAN

Mais silence. Laisse-le parler. (*Les gens se groupent autour et écoutent.*)

PREMIER PAYSAN

Vous l'avez vu aussi, le mois passé, à la dernière foire, notre voisin Eremie.

CINQUIÈME PAYSAN

Mais oui, avec sa rosse blanche.

SIXIÈME PAYSAN

Rosse, pas, c'était un assez bon cheval. Ce n'est plus une bête de luxe, mais de somme oui, elle va encore bien, et il l'a vendue très bien, il a reçu cent francs.

PREMIER PAYSAN

Et ce matin, à cette foire même, il l'a achetée quatre cents (*Des rires dans la foule.*)

UN VIEUX

Ne riez pas, la chose peut nous arriver, mieux vaut écouter et tirer parti pour notre propre compte.

PREMIER PAYSAN

Figurez-vous que le voleur a acheté le cheval, il l'a fait teindre en noir. Ensuite il lui a frisé la crinière et la queue, il lui a badigeonné de rouge les narines, et probablement qu'il l'a bien battu la veille de la foire, de sorte que, ce matin, réellement, je me serais trompé moi-même, tellement il était ardent, il ne tenait plus en place sitôt qu'on l'approchait.

UNE FEMME

Le pauvre, il croyait qu'on allait le battre, et il se cabrait à tout propos.

DEUXIÈME FEMME

Moi-même je n'aurais pas supposé que cet étalon joyeux et beau c'était son cheval blanc.

TROISIÈME FEMME

Eh bien ?

PREMIER PAYSAN

Eh bien, notre voisin Erémie, débarrassé de son cheval blanc, a payé un beau prix et, très satisfait de sa monture, il a racheté son cheval. J'ai assisté à leur marché, et le marchand prétendait que c'était un jeune cheval hongrois. Bref, il l'a acheté, et tout fier, il est rentré à la maison. Mais comme la remise n'était pas nettoyée, il trouva convenable de ne pas enfermer son beau cheval dans cette saleté, de sorte qu'il l'attacha près d'un arbre où il passa la nuit. Mais voilà que pendant la nuit tomba une averse, de sorte que le lendemain matin, lorsque notre voisin, aussitôt qu'il ouvrit les yeux, courut voir son étalon; quelle ne fut pas sa stupeur de voir son cheval que la pluie avait rendu de nouveau blanc, et comme tous les artifices avaient fondu, la pauvre bête, morte de fatigue, s'était étendue de son mieux et dormait.

LE VIEILLARD, *tandis que tous s'étonnent.*

En voilà un voleur bon à faire pendre.

DEUXIÈME PAYSAN

Pourvu qu'on le trouve !

TROISIÈME PAYSAN

Cela m'étonnerait. Du moment qu'il a su tellement maquiller un cheval, on se figure de quoi il est capable lorsqu'il s'agit de sa propre personne.

LE VIEILLARD, *désolé.*

Voilà des canailles qui vont discréditer les honnêtes gens qui travaillent pour gagner leur vie. Me voilà, j'ai promené toute la journée cette belle vache que j'ai nourrie, que j'ai soignée, et pour laquelle je ne trouve pas d'acheteurs. Dorénavant on se méfiera même des bonnes occasions.

*(Pendant cette conversation les juifs tournent autour de la vache, la palpent, lui tâtent les pis, la queue, et causent entre eux. Les petits juifs suivent leurs mouvements des yeux et considérant aussi la vache semblent s'intéresser à cet examen.)*

UN PAYSAN, *en tapant la vache.*

Quelle vache solide. Celui qui l'achètera fera une bonne affaire. *(En prenant les pis dans sa main.)* Regardez donc ces pis, ce sont des merveilles.

LE VIEILLARD

Oui, elle est belle, ma vache, elle donne deux seaux de lait, un le matin et l'autre le soir. Si on voulait la tuer, regardez ce corps, on pourrait nourrir toute cette foule.

UN JUIF, *s'approche de lui.*

Combien demandez-vous pour votre vache ?

LE VIEILLARD

Deux cents francs.

LE JUIF

Deux cents ? Eh ! cent ne feraient pas votre affaire ?

LE VIEILLARD

Cent francs ? Mais vous ne regardez pas la vache que

vous marchandez. Rien que sa peau peut faire quarante paires de sandales, et comme vous le savez, on paye jusqu'à deux francs la paire. Mais mettons un franc cinquante.

LE JUIF, *intéressé.*

Quarante paires, à un franc cinquante ?

LE FILS DU VIEILLARD

Si je voulais la vendre au kilo, il est certain que je tirerais d'ici deux cent cinquante kilos, mettons à un franc le kilo ?

LE JUIF, *intéressé.*

Cela fait juste 250 francs.

LE VIEILLARD

Additionnez cela avec quarante paires de sandales à 1 fr. 50 la paire.

LE JUIF, *séduit par le calcul.*

Mais c'est bien.

UN TZIGAINÉ, *d'un groupe de musiciens qui ont approché et écoutent le marché, cligne de l'œil et poussant du coude un roumain.*

Et encore les deux seaux de lait, chaque seau à cinq litres et chaque litre à cinquante centimes. Cela fait encore par jour cinq francs.

*(Les paysans rient dans leurs barbes, tandis que le juif est ahuri.)*

LE VIEUX JUIF, *le tirant par la manche.*

Allons, Moïch, ne te laisse pas tromper. Tu n'entends pas quel compte ils font ? Elle doit être gavée cette vache, Dieu sait devant quel squelette tu te trouveras demain. Allons, ne réfléchis plus !

LE JUIF, *surpris.*

C'est bien possible. Même je n'avais pas l'intention d'acheter, mais pour causer on ne débourse pas.....

*(Ils s'éloignent.)*

LE JEUNE HOMME

Eh bien je vais promener notre vache. Chaque paille a son ombre sur la terre, elle aura aussi son acheteur.

*(Il disparaît.)*

LA FEMME, *assise qui a écouté tout le temps avec intérêt.*

Allons, mon vieux, viens t'asseoir auprès de moi, et ne désespère pas. Dieu veille pour tout le monde.

LE VIEILLARD

Ils n'avaient pas l'intention de l'acheter, et moi qui croyais.....

*(Il s'assied entre les deux vieilles tandis que tout rentre de nouveau dans le bruit confus de la foule. Le mouvement recommence partout, à la balançoire, les personnes se succèdent, ainsi qu'au cabaret. Dans les petites boutiques on marchande, on achète, puis chacun arrive au premier plan, des autres au second, et pour faire voir aux personnes qui les entourent les objets qu'ils ont achetés et qu'ils étalent en les dépliant pour mieux les montrer. Un acheteur met le Soument, la Bonditza sur le dos des autres personnes pour mieux les regarder. Un paysan commence à déplier une paire de Itzari (culotte) et les fait voir à son père. Un des juifs qui se trouve auprès de lui semble de plus en plus consterné par la longueur démesurée des culottes.)*

LE JUIF

Pour qui sont ces culottes ?

LE JEUNE HOMME

Mais pour moi-même, touche, quelle belle toile.

LE JUIF

Moi, je suis étonné de leur longueur et de votre taille.

LE PÈRE

Vous n'êtes pas du pays ?

UN AUTRE JUIF, *souriant.*

Non, c'est un cousin de la Galicie, c'est la première fois qu'il vient dans le pays.

LE PÈRE

Eh bien ! apprenez que dans notre pays, lorsque nous avons des grandes courses à faire, nous avons aussi le don de nous allonger les jambes, autant que ces culottes. Vous voyez d'ici quelle enjambée nous pouvons faire.

LE JUIF, *d'un ton ironique.*

Et comment vous y prenez vous pour vous allonger les jambes ?

LE VIEUX, *riant.*

Mais très bien. Je m'attache le corps au grand poteau de la remise. J'attache mes pieds aux queues de mes bœufs, que je fouette, et vous voyez d'ici comme mes pieds s'allongent, s'allongent. Lorsque j'en ai assez, je crie un « aho-ho ». Mes bœufs s'arrêtent, moi je me dresse sur mes jambes et j'entre dans ces culottes.

*(En même temps il relève la culotte au bout d'une longue perche. Les Itzaris sont longs d'environ deux mètres.)*

LE JUIF

Vous m'avez raconté une belle histoire, mais un grand mensonge.

*(Les autres juifs rient de concert avec les paysans et paysannes qui se trouvent près d'eux.)*

UN PRÊTRE, *souriant.*

Il ne faut pas mentir.

LE VIEILLARD

Comment ferait-on pour s'amuser, père ?

LE PRÊTRE

Il faut lui dire la vérité. Considérez bien la culotte qu'il porte, vous voyez comme elle est froncée sur toute la jambe.

LE JUIF

Ah ! maintenant, j'y suis ; mais quand même c'est un drôle de pantalon, ces *Itzari* qu'on croirait faits pour un géant, et qui conviennent même à un nain.

LE JEUNE

Si vous voulez l'essayer ?

LE JUIF, *se défendant.*

Non, non.

LE PAYSAN, *au juif.*

N'aimeriez-vous pas acheter aussi une paire de culottes aussi miraculeuses ? L'idée d'avoir d'aussi longues jambes ne vous sourit-elle pas ?

LE VIEUX JUIF, *d'un air malin, en jetant un regard à la dérobés vers le tzigane qui avait pris part au marché de la vache.*

Dis donc : ce tzigane qui a volé..... (*Il s'arrête en mettant sa main sur sa bouche, puis continue.*) C'est-à-dire qui a été volé par un cheval, avait des jambes longues comme ces culottes-là.

UN PAYSAN, *riant.*

Quelqu'un qui a été volé par un cheval ?

UN AUTRE

C'est amusant et miraculeux.

UNE FEMME

Se trouve-t-il parmi nous ?

LE TZIGANE, *d'un air grave.*

Mais c'est moi-même la victime de cette infâme calomnie !

DES VOIX, *dans la foule qui s'approche de lui.*

Ah ! Ah !.....

UNE FEMME

Mais, allons, racontez-nous, c'est intéressant à savoir. Un homme qui est volé par un cheval.

UN PAYSAN, *avec ironie, lui tapant sur l'épaule.*

Le pauvre ! Tu as été calomnié ?

LE TZIGANE, *d'un air de martyr.*

Et jugé.

UN PAYSAN, *tout étonné.*

On a porté plainte contre toi ?

LE TZIGANE

Mais cui, on m'a traduit en justice sous le faux grief d'avoir volé un cheval. Mais, j'ai été acquitté sitôt que j'ai prouvé que c'était tout le contraire, que c'était le cheval qui m'avait volé, moi.

*(Il se désigne en posant le doigt sur sa poitrine. Tout le monde qui l'entoure rit de bon cœur.)*

UN PAYSAN, *avec un geste.*

Allons, raconte !

LE TZIGANE

Voici l'affaire. Je marchais devant moi, en pleine route, lorsque j'entends le trot d'un cheval qui arrivait ventre à terre. Comme j'étais pressé, vous voyez d'ici que je n'allais par regarder en arrière. Or, je marchais à toute allure devant moi, et à grandes enjambées. Tout à coup, j'éprouve une drôle de sensation, et à ma grande surprise, je vois la tête d'un cheval qui passe entre mes jambes. Je me suis élancé sur ses flancs, et partis en croupe avec la vitesse du vent. Vous comprenez que je m'accroche à sa crinière, je me serre contre lui de mon mieux en lui criant holà ! Mais malheureusement, tous mes efforts pour l'arrêter ne réussissaient qu'à mieux l'emporter. A un moment donné, je me voyais perdu. Mais, heureusement pour moi, son maître, escorté de plusieurs camarades, le poursuivaient. Ils prirent un raccourci et barrèrent la route devant nous. Le cheval, mort de fatigue, fut arrêté, tandis que toute cette clique de chénapans, qui ignoraient le fait, criaient : « Au voleur, au voleur ! »

On m'a battu, on a pris le cheval; d'ailleurs, j'allais le rendre aussi, on m'a traduit en justice. Mais, heureusement, devant le barreau, cela n'a plus marché comme en pleins champs. Sitôt que j'ai raconté l'affaire et que j'ai justifié ma présence sur son cheval, on m'a acquitté. D'ailleurs, c'était clair comme le jour.

*(Tout le monde rit en s'éloignant vers le centre de la foire. Le tzigane, se tordant la moustache, rit aussi d'un*

air malin, et tournant le dos à la scène, se perd dans la foule. Ils disparaissent. Tout rentre de nouveau dans le bruit confus qui dure quelques minutes; après quoi il se produit un grand mouvement vers le côté droit, d'où l'on entend venir des musiciens.)

LE VIEILLARD, prêtant l'oreille, semble désolé.

Ah ! (Il jette son bonnet par terre avec fureur.) Croix et Evangile ! En voilà un qui a déjà vendu. J'entends venir les musiciens. Ils vont boire le verre de l'accord au cabaret, tandis que pour moi c'est déjà la troisième foire, et le dernier jour de celle-ci, sans aucun résultat. Rester avec sa bête en hiver, quand on n'a pas de fourrage. C'est désolant !

(Entre temps sa femme se penche, ramasse le bonnet qu'elle essuie et le lui remet sur la tête, tandis que le groupe des acheteurs apparaît en scène.)

(En tête, un négociant, en costume de petit bourgeois, l'air hautain, marche, fier, son chapeau sur l'oreille. Après lui, deux enfants tziganes, en haillons, presque nus, le suivent. L'un joue d'une grande mandoline, l'autre pince une grande Cobza qu'il porte attachée au cou par une petite corde. Après eux, un jeune et un vieux paysans, les chapeaux à la main, tirent une paire de juments.)

UN PAYSAN, à l'acheteur.

Vous avez acheté. Bonne chance; les juments sont superbes.

L'ACHETEUR, les saluant.

Oui, je les ai payées quatre cents francs.

LE PAYSAN, au vendeur, en tapant sur la cuisse de la bête.

Vous avez vendu ? Voilà la bonne affaire.

UNE FEMME, les croisant, cherchant des yeux quelqu'un vers la scène.

Qui a vu ma mère ?

UN JEUNE HOMME, désignant du doigt la femme avec la chèvre.

N'est-ce pas celle-là ?

(Entre temps, le groupe s'achemine vers le cabaret, tandis

*que des jeunes gens et jeunes filles s'approchent du marchand de bonbons, qui les sert.)*

LA FEMME, *arrivant en vue, vers sa mère avec un geste.*

Mère, mais c'est ainsi que tu fais voir la chèvre ? Tu crois que nous sommes là pour bavarder ? C'est ainsi que tu promènes la chèvre ?

LA VIEILLE, *se lève aussitôt.*

Ma fille, il n'y a qu'un instant que je me suis assise. Je l'ai promenée tout le temps ; mais à mon âge on se repose souvent, et comme j'ai rencontré une amie que je n'ai plus vue depuis soixante ans, les souvenirs de notre jeunesse nous ont captivées.

*(L'autre femme se lève et vient au-devant de celle-ci, vieille aussi.)*

LA FEMME

C'est ta fille, qu'elle soit heureuse. *(Vers elle.)* Tu n'étais pas encore au monde, que je connaissais déjà ta mère.

*(Elle l'embrasse, tandis que l'autre lui baise la main.)*

LA FEMME

Je suis contente de vous connaître, mais je suis si pressée. *(Vers sa mère.)* Allons, mère, dépêche-toi.

*(Elle les quitte et disparaît, tandis que les deux vieilles s'embrassent d'abord réciproquement la main, puis sur la joue, et se séparent. La vieille à la chèvre disparaît dans la foule, l'autre s'assoit à sa place, auprès de son mari, avec lequel elle commence à causer. Pour quelques secondes on n'entend que le bruit de la foule, après on entend de nouveau des musiciens qui approchent.)*

LE VIEILLARD, *se lève, désolé.*

En voilà encore un qui a vendu ! C'est désolant, je resterai même après cette foire avec ma bête dans la remise.

LA FEMME

Patiente, ne te révolte pas. Cela viendra. Que faire ?

*(Arrive toujours, du côté droit, un juif qui marche en tête, l'air pensif. Il est suivi par un grand tzigane qui pince*

*sa cobza, tandis qu'un vieillard traîne par la bride un beau petit cheval. D'autres juifs les suivent, considérant le cheval.)*

UN JUIF, *vers l'acheteur.*

Chmil, écoute !

*(L'acheteur s'arrête raide, les autres aussi.)*

LE JUIF

Ne trouves-tu pas que ce cheval doit manger beaucoup ?

L'ACHETEUR, *inquiet, vers le paysan.*

Votre cheval mange beaucoup ?

LE PAYSAN

Quelle idée, avec une poignée de foin il est rassasié. Il mange très peu.

LE JUIF

Très peu ? C'est bien. Cela fait mon affaire. Mais travaille-t-il beaucoup ? Est-il résistant ?

LE PAYSAN

Depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Il est infatigable. Moi, je le vends parce que j'en ai trop dans l'écurie.

UN AUTRE JUIF

Pourtant, il est très gras.

LE PAYSAN

Il est gras parce qu'il travaille ; aussitôt qu'on le laisse à l'écurie, il maigrit, il maigrit !

L'ACHETEUR

Cela fait mon affaire. C'est un bon cheval.

LE VIEILLARD

Excellent. Vous allez voir, vous vous souviendrez de moi toute votre vie.

L'ACHETEUR, *fait un pas, puis s'arrête.*

Ecoutez, le verre de la vente, puisqu'il est d'usage, sera

à votre compte. Moi je n'ai besoin ni de musiciens, ni de verre de vin.

LE VIEILLARD

Il est d'habitude de partager cette dépense, mais si vous ne voulez pas, soit, c'est moi qui paie les frais.

LE JUIF

Dieu, vous êtes un brave homme.

*(Ils s'acheminent vers le cabaret, tandis que le vieillard tourne la tête et cligne de l'œil avec un geste vers le groupe de paysans qui lui sourit.)*

UN PAYSAN DU GROUPE, *vers les autres.*

Ce juif m'a rappelé le juif de la fable qui, par esprit d'économie, diminuait chaque jour la pitance de son cheval. Eh ! qu'il fut étonné et surtout malheureux, lorsque, tout juste quand il lui avait appris à ne plus rien manger, il le trouva mort !

*(Tous rient de bon cœur.)*

UNE FEMME

Vous riez, et moi je plains la pauvre bête. Il faudra la voir d'ici quelques semaines !

*(Un bruit et des exclamations de surprise se font entendre dans la foule, au second plan ; depuis la balançoire, on salue à grands coups de chapeau. Tout le monde devient attentif.)*

UN PAYSAN, *se dirigeant vers la scène.*

La foire s'illumine, Viorika, la fille aux mains d'ouate, arrive.

ZANFIR, *superbe jeune homme, a un mouvement de joie.*

Enfin, elle arrive.

UNE JEUNE FILLE, *d'un air méchant.*

Elle est toujours en retard.

UNE AUTRE, *d'un air moqueur.*

Bien sûr, il faut le temps que sa mère lui couvre ses mains d'ouate.

UN JEUNE HOMME

Elle pourrira vieille fille.

ZANFIR, *blessé, avec violence.*

Ne sois pas méchant, tu sais combien je l'aime.

LE JEUNE HOMME

Et moi, combien je l'ai aimée. Et Dieu sait...

TROISIÈME JEUNE HOMME

Et moi qui l'adore, mais comme une image. Qui d'entre nous oserait épouser une pareille femme ?

QUATRIÈME JEUNE HOMME

Quand on lui voit ses mains, cela me dégoûte. Avoir dans sa maison une femme qui ne s'occupe de rien, c'est affreux. Cela vous met la révolte dans le cœur rien que d'y penser. Pourtant, à la voir si belle !....

ZANFIR

Vous, vous êtes tous des bêtes. Moi je vais l'épouser.

CINQUIÈME JEUNE HOMME

Tu es fou. Épouser une fille sans bras, car cela revient au même.

ZANFIR

Oui, je vais l'épouser, je l'aime éperdûment, et je vais vous faire voir, à vous tous, comme vous êtes des sots.

SIXIÈME JEUNE HOMME

Moi, je crois que tu nous offriras l'occasion de constater ta bêtise, et je t'assure, j'ai déjà envie de pleurer de pitié pour toi, car tu vas diablement t'embrouiller dans ces filets. Tu deviendras la risée du village.

ZANFIR

Qu'importe, je l'aime, et je suis certain que je la rendrai la femme la plus charmante et la ménagère la plus parfaite. Son état actuel ne me décourage pas. C'est sa mère qui l'a

rendue ainsi. La voici. Quelle est superbe ! Place, place !  
Je vais la faire descendre de sa voiture.

*(Il avance. Toute une volée de chapeaux s'élève; on la salue, tandis qu'elle entre en scène.)*

*(Un homme, d'environ quarante ans, d'une très belle carrure et beau, conduit par la bride un cheval mignon, attelé à une petite voiture en bois blanc orné de pyrogravure noire. La jeune fille, d'une grande beauté, coiffée de fleurs, est assise dans la petite voiture sur du foin qui dépasse des bords de la voiture par dessous un tapis rouge. La mère, encore jeune, trente-cinq ans, belle et coiffée d'un voile, vient après la voiture, entourée de plusieurs femmes. Elle gourmande son mari, qui entre en scène avec la phrase.)*

LUI

Mais moi je ne veux plus garder cette pierre dans ma maison, je veux marier ma fille tant qu'elle est une fleur.

ELLE

Et qui s'y oppose, mais je veux la marier telle qu'elle est. Je ne la marierai que lorsque je trouverai un jeune homme qui l'acceptera telle qu'elle est. Eh ! quoi ! ne sommes-nous pas assez riches, ne pouvons-nous la doter assez pour qu'elle n'ait besoin de toucher à rien ? C'est ainsi que je l'ai élevée, et je ne veux pas qu'elle touche à rien de toute sa vie.

UNE FEMME

Elle tressera des nattes blanches. Qui se chargera d'une pareille femme, fut-elle la plus riche ?

LUI

Femme, ne me contrarie pas avec tes idées. Tu me ferais chanter comme le coq pour te rappeler que tu es poule.

*(Entre temps, Zanfir s'approche et la jeune fille est ravie par sa présence.)*

LA JEUNE FILLE

Voilà Zanfir ! Tu es là ?

ZANFIR, *s'approchant.*

Quand est-ce que tu ne me rencontres pas sur ta route ?

*(Elle se lève et fait l'admiration de tout le monde qui l'en-*

*ture, Zanfir lui tend les bras en la regardant avec amour. Elle a les mains couvertes d'ouate. Elle se laisse tomber dans ses bras. Il l'embrasse en la mettant à terre et dit avec enthousiasme):*

— Moi je l'épouse telle qu'elle est.

LA MÈRE, *toute heureuse, vient au devant de lui et l'embrasse.*

Voilà mon gendre ! (*A son mari.*) As-tu encore à redire ?

LUI

Enfin, je la marie !

*(Il embrasse son gendre tandis qu'un prêtre qui est là fait le signe de la bénédiction et dit):*

— Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, Amen ! Vous êtes bénis par l'Eglise et par Dieu.

*(La jeune fille, le jeune homme, ainsi que le père et la mère, vont embrasser la main du prêtre. Un jeune homme sort un pistolet et fait partir un coup. On entend les lautaris s'approcher à la hâte tout en jouant.)*

ZANFIR, *près d'elle.*

Et toi m'aimes-tu ?

ELLE

J'attends depuis si longtemps que tu me demandes en mariage.

LA MÈRE

Je te donne la femme la plus pure. Jamais ses mains n'ont touché à quelque chose, mais aussi son cœur est resté pur de toute chose. Tu verras, elle a une naïveté d'enfant.

*(Les musiciens sont là. Un jeune homme, attachant un mouchoir blanc au haut d'une perche, le soulève en l'air, poussant un cri de joie.)*

LE JEUNE HOMME

Allons au cabaret, j'ouvre la route. Je suis le maître des cérémonies, si vous m'acceptez.

ZANFIR

Mais oui, avec plaisir, nous te suivons.

*(Plusieurs jeunes gens l'accompagnent, ils passent en tête*

*avec les musiciens et se dirigent vers le cabaret. Après eux passent les fiancés, puis les parents, et d'autres hommes et femmes. Reste en dernier un groupe de jeunes filles et un de jeunes gens. Ils s'accouplent, forment une chaîne, et commencent à danser le De briu. D'abord devant la scène puis en serpentant, ils se dirigent en dansant vers le cabaret. D'autres tziganes musiciens jouent sur la scène tandis que tous les gens de la foire les accompagnent avec des cris de joie vers le cabaret.)*

RIDEAU

## SECOND TABLEAU

L'intérieur d'une maison de paysan roumain. Les murs blancs. Le plafond assez bas. Dans le mur du fond de la scène, de côté, un grand fourneau allumé. Dans la niche qui s'ouvre juste au milieu de la partie supérieure, dort un chat. Autour, sur la petite planchette qui avance, des menus objets : verres, carafons, petites assiettes..... La grande ouverture du fourneau est garnie par deux petits rideaux blancs tirés de côté. En dessous, à terre, une grande niche où dort le chien sur un morceau de tapis. Depuis le fourneau qui se trouve à l'angle du mur, et jusqu'à l'autre extrémité, se trouve un lit moldave, recouvert d'un beau tapis qui descend jusqu'à la moitié de la hauteur du lit, qui est assez bas. Au mur, tout autour, un tapis zébré qui ne monte pas plus haut qu'un mètre. A l'extrémité du lit, du côté du fourneau, un porte-manteau formé de trois planches et qui descend du plafond comme une balançoire. Des vêtements de paysan sont étalés. A l'autre extrémité, un petit coffre rustique sur lequel monte jusqu'au plafond une pile : des tapis de couleur, pliés, et par-dessus, des coussins dont les bords sont garnis de dentelles au crochet. Une quenouille, le fuseau fixé dans la laine, est posée là, le manche passe derrière le tapis du mur. De l'autre côté est suspendu un fusil. Juste au milieu, une petite table en bois blanc, très basse et ronde, sur laquelle se trouvent les objets qui servent aux repas. Une assiette en terre, un verre, une cruche pleine d'eau, et la mamaliga (polenta). Au mur, au-dessus de la petite table, sur un carré rouge, les images sacrées garnies de fleur d'oranger, et du fil d'or qui descend en deux longues mèches. Entre les fenêtres, une table carrée en bois blanc, recouverte d'une étoffe blanche brodée. Une damejeanne en style roumain, et quelques objets de poterie. Deux chaises carrées en bois blanc devant chaque fenêtre. Un petit miroir carré entre les fenêtres au mur. Deux tabourets également en bois auprès du fourneau. Dans le mur gauche du côté du fourneau, une petite porte, et du côté de la scène, une malle blanche pyrogravée posée sur deux supports de bois. Sur un billot bas, une cofa, également pyrogravée est près du fourneau.

Par terre, des tapis roumains.

Au lever du rideau, Viorika et Zanfir prennent leur repas. Ils sont assis au haut du lit, chacun d'un côté de la table. Il la nourrit avec la même cuiller. Elle porte un voile sur les cheveux.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

ZANFIR, VIORIKA

ZANFIR, en déposant la cuiller sur le bord de l'assiette.

Ah ! que c'est gentil de manger avec la même cuiller. Al-lons, maintenant, une pomme !

(Il plante ses dents dans la pomme, et tout en mangeant, la présente à Viorika qui s'empresse d'y mordre aussi.)

ZANFIR, mordant de nouveau, la regardant avec amour.

La pomme est savoureuse là où tu as mordu, ma Viorika chérie.

VIORIKA

Moi je la trouve plus douce là où tu plantes tes dents.

ZANFIR

Donne-moi un baiser.

*(Elle se penche vers lui. Il lui entoure le cou dans son bras. Ils s'embrassent éperdument. Le fil d'or lui chatouille la joue. Il le prend et l'embrasse ensuite.)*

— Ce fil d'or que tu as porté, cette coiffe de vierge que tu ne porteras plus à cause de moi.

VIORIKA, confuse.

J'ai soif. Mais laisse-moi donc verser moi-même. Je te l'ai déjà dit, tout ce que ma mère m'a laissé faire, c'est de manger toute seule.

ZANFIR

Non, je ne veux pas. J'aime tant te nourrir moi-même. Ou bien cela ne te plaît pas ?

VIORIKA, surprise.

Moi ? me dégoûter ? Mais nourris-moi comme les oiseaux, de ta bouche même, tant je t'aime.

ZANFIR

Donne-moi tes lèvres, femme aimée. *(Il l'enlace de nouveau dans son bras et l'embrasse.)* Et maintenant levons-nous et remercions Dieu. J'ai affaire. *(Ils descendent du lit, et se tournant du côté des images, se signent, après quoi Zanfir l'entoure de son bras, et en l'embrassant se tourne vers la scène.)* Ah ! J'ai oublié de t'annoncer une chose : tu sais qu'à partir de demain le labourage d'automne commence, et que je n'aurai plus le temps de m'occuper du ménage, mais je t'ai engagé une bonne. Que faire ? c'est triste d'introduire quelqu'un d'étranger entre nous, mais je suis obligé de me faire remplacer ici jusqu'à ce que j'aie de nouveau les mains libres et du loisir.

VIORIKA, *inquiète.*

Oui, cela sera triste sans toi ! Hélas ! me trouver avec quelqu'un d'étranger qui s'occupera de mon ménage !

ZANFIR

Que faire ? il le faut bien. Je t'ai épousée sous cette condition, et elle sera sacrée. Tu ne toucheras à rien. Mais dis donc, chérie, d'où cette idée lui est-elle venue, à ta mère ?

VIORIKA

Elle allait souvent à la ville, chez une dame à qui elle vendait notre laitage, et ma mère lui a vu des mains si blanches que l'envie lui a pris d'en voir d'aussi blanches à sa fille. Ma mère me disant que cette dame portait des choses qui ressemblaient à des mains, et qu'elle mettait par dessus ses mains, mais comme on n'en trouve pas chez nous, ma mère a trouvé bon de me couvrir les mains d'ouate. (*Regardant ses mains.*) Je les porte ainsi depuis que j'étais enfant.

ZANFIR

C'est une drôle d'idée que celle de ta mère. Et toi, tu aimes aussi vivre de la sorte ?

VIORIKA

Mais je te crois, surtout maintenant, quand c'est toi qui me déshabille, m'habille, me lave, me nourrit. C'est si agréable !

ZANFIR

Mais voilà que tu vas t'en ressentir, à partir de demain déjà, chère Viorika, car je dois partir pour les champs. Tu sais, cela n'attend pas, la récolte.

VIORIKA

Oui, cela n'attend pas. Pourtant cela m'ennuie de songer que nous serons séparés presque toute la journée.

ZANFIR, *l'embrassant.*

Oui, c'est pénible, mais que faire ? Attends, je vais aller la chercher, la bonne, et la mettre un peu au courant tant que je dispose encore de mon temps.

VIORIKA

Dépêche-toi. Moi-même je suis curieuse de voir qu'est-ce que c'est que cela, une bonne.

ZANFIR, *prenant sur le porte-manteau un vêtement, le met sur son épaule et coiffe un bonnet sur sa tête.*

Je vais aller la chercher et l'initier à notre ménage, afin que tu ne souffres pas de mon absence.

*(Il prend Viorika par la taille; ils s'embrassent et va vers la porte.)*

VIORIKA

Surtout ne tarde pas à revenir. Dès que je ne te vois plus, je sens comme un vide dans mon cœur, et j'ai envie de pleurer, de pleurer sans cesse.

ZANFIR

Je reviens à l'instant.

*(Il sort et referme la porte derrière lui.)*

---

## SCÈNE DEUXIÈME

VIORIKA, *triste, descend en scène.*

Dieu, comme tout est vide devant mes yeux, sitôt qu'il n'est plus là, et quelle tristesse s'empare de mon cœur. Comme je désire qu'il soit déjà de retour, qu'il m'entoure de ses bras, qu'il m'embrasse. *(Elle passe naïvement une main sur ses lèvres.)* Il me semble qu'il y a encore quelque chose de lui sur mes lèvres. *(Regardant le lit.)* Puis, là, quand vient la nuit, quand il me couche près de lui, me serrant dans ses bras, sa bouche collée à la mienne ! Que c'est troublant ! C'est beaucoup mieux de dormir avec lui qu'avec la mère. Oh ! avec ma mère, je n'aimerai plus jamais dormir, mais toujours avec lui. *(Regardant vers la porte.)* Que j'aimerais le voir revenir déjà ! Comme c'est ennuyeux de rester toute seule, lorsqu'on peut être à deux. *(Elle regarde la table.)* Aujourd'hui il n'a pas desservi la table. *(Regardant à terre.)* Il n'a pas balayé la maison depuis deux jours. La poussière est partout si épaisse qu'on pourrait écrire avec

les doigts. C'est encore heureux que notre village soit si loin de mes parents. Il y aurait grande brouille si ma mère me trouvait dans un intérieur aussi négligé, elle qui aime tant la propreté. C'est égal, la bonne viendra et mettra tout en ordre. (*Regardant les images.*) Dieu ! ramène-le moi au plus vite. Comme je brûle déjà du désir de le revoir. (*Elle va vers la porte et regarde par le judas. Avec joie.*) Ah ! le voilà qui arrive, il a quelque chose sur son bras gauche, et un fouet dans la main droite. (*Elle fait un pas en arrière.*) Il est là.

---

### SCÈNE TROISIÈME

(*Zanfir entre, portant une peau de bête et un fouet.*)

VIORIKA, se jette à son cou et l'embrasse éperdument.

Dieu, comme je t'ai attendu, Zanfir, j'avais soif de tes lèvres, et mon corps ne se sentait plus à l'aise en dehors de tes bras.

ZANFIR, l'embrasse aussi.

Et bien, ma Viorika, me voilà, et encore avec la bonne.

(*Il montre la peau.*)

VIORIKA, confuse et surprise.

C'est cela ce qu'on appelle une bonne ? Moi j'en ai entendu parler, mais je n'en ai encore jamais vu. C'est drôle, une bonne, cela ressemble à une bête.

ZANFIR

Oui, cela ressemble à une bête.

VIORIKA

C'est par celle-ci que les dames se font servir à la ville ?

ZANFIR

Mais oui, et on en a même plusieurs. Pour notre ménage, une seule suffira. Ce sera même trop, tu le verras bientôt.

VIORIKA

Réellement c'est du nouveau pour moi. C'est la première fois que je vois ce que j'entendais appeler une bonne.

ZANFIR, *suspend la peau à un clou bien en vue, et le fouet aussi.*

Allons, je veux voir ta manière de te conduire et de travailler. (*Vers sa femme.*) Voilà, chère petite Viorika, aussitôt que je ne serai plus à la maison, toi tu lui ordonneras de récurer la maison, car regarde dans quel état elle est. Puis, qu'elle prépare la cuisine. Si elle ne se conduit pas bien, prends le fouet et fouette-la jusqu'à ce qu'elle fasse tout à ton goût. Moi je sors pour un instant, j'ai à convenir avec Pierre de notre départ demain à l'aube, pour le labourage de nos champs. Toi, veille, et que tout soit en règle à mon retour.

(*Il va vers la porte.*)

VIORIKA

Je veillerai bien, car j'ai toujours vu bien faire à ma mère, et je saurai commander parfaitement.

(*Il sort.*)

---

## SCÈNE QUATRIÈME

VIORIKA

Le voilà de nouveau parti. Mais je ne suis plus seule. Quand même, cela me fait encore plus de peine, de me trouver avec quelqu'un de si étrange dans ma maison. Allons, mais cela va me distraire de son absence ! Je vais lui commander. Je veux que tout soit en règle à l'arrivée de mon Zanfir (*Vers la peau.*) Allons, descends, et commence ta besogne. D'abord, tu nettoieras la maison, tu sortiras tout dehors, tu battras tout très bien, et tu laisseras les choses au soleil. Ensuite, tu feras le plancher ; tu le balayeras d'abord, et tu le laveras ensuite. Tu lui laisseras le temps de sécher, puis tu rentreras d'abord les chemins que tu étaleras à terre ; ensuite, en marchant toujours sur les chemins, tu rentreras

toutes les choses que tu remettras à leur place. Une fois que tu auras terminé le récurage, tu t'occuperas de la vaisselle. Regarde ce qu'il y a sur le fourneau ! Puis, tu le sais bien, tu commenceras à préparer le repas du soir. Allons ! descends, que mon mari te trouve à l'œuvre. (*Elle regarde.*) C'est drôle ! Elle s'entête ? Mais, tu n'entends pas, ou bien tu veux entendre les ordres par la bouche même de ton maître ? Ecoute, je te conseille de descendre, le fouet est là, et Zanfîr ne te ménagera pas. J'aimerais bien te corriger aussi, mais tu as de la chance, mes mains sont dans de l'ouate, sans quoi ! Quand même, cela me révolte, attends, Zanfîr n'est pas loin, il est tout près, chez le voisin, et je vais l'appeler. (*Elle court vers la porte, l'ouvre et se met à appeler.*) Zanfîr, Zanfîr !

ZANFIR, *invisible.*

Voilà, j'arrive, j'arrive ! Que t'arrive-t-il, chérie ?

VIORIKA, *se retournant, agitée, vers la peau, la menace.*

Attends, tu en auras pour ton insolence. Avec lui tu marcheras vite.

---

## SCÈNE CINQUIÈME

ZANFIR, *entre et feint d'être effrayé.*

Que t'arrive-t-il ? Tu m'as tellement effrayé !

VIORIKA, *désolée.*

Mais écoute, cette bonne ! Mais c'est une insolente, une paresseuse. Après ton départ, je lui ai commandé tout ce qu'elle avait à faire, mais elle n'a pas bronché. Tout ce que je lui dis lui entre par une oreille et lui sort par l'autre. Elle m'a révoltée à n'y plus tenir, je vois rouge de colère.

ZANFIR, *regardant la peau dans une attitude irritée.*

Tu n'as pas voulu obéir, toi ? Tu crois que je t'ai amenée dans ma maison pour rester au clou et espionner tout ce qui se passe autour de toi ?

VIORIKA

Oui, c'est cela.

ZANFIR, *en rejetant de son épaule son manteau, empoigne le fouet.*

Attends !

*(Il commence à frapper la peau avec colère.)*

VIORIKA, *tout étonnée.*

Quand même c'est drôle, elle ne dit rien, cela ne lui fait rien. Elle ne gémit pas sous ton fouet.

ZANFIR, *s'arrête.*

Vois-tu, là, elle est bien placée pour son compte, et mal pour le mien. Tu l'as vue aussi, comme elle se balance de tous les côtés. J'aimerais la poser sur ton dos, et tu la tiendras ferme par les pattes.

VIORIKA

Mais volontiers. Allons, pose-la.

*(Elle tourne le dos vers lui en le regardant faire, pendant que Zanfir lui pose la peau sur les épaules, puis en passant les pattes sous les bras de sa femme.)*

ZANFIR

Là ! avec tes mains couvertes d'ouate, tu ne pourras pas les tenir, mais tu serreras bien les bras. Et maintenant je vais bien la corriger.

VIORIKA, *riant de bon cœur.*

Ah ! la voilà attrapée. Allons, dépêche-toi, que j'aimerais l'entendre gémir, la désobéissante !

ZANFIR, *prenant le fouet.*

Attention, tiens ferme ! qu'aucun coup ne porte à faux.

VIORIKA

Je la tiens aussi serrée que je puis le faire.

ZANFIR, *commence par des coups en l'air.*

A-t-elle mal ? C'est toi qui dois le savoir.

VIORIKA, *désolée.*

Mais non, cela ne lui fait rien, elle ne gémit pas.

*(Zanfir allonge de grands coups, la femme, surprise, écarquille les yeux et se dresse) :*

— Ecoute, ça doit lui faire mal, car cela me fait mal à moi ! Arrête !

ZANFIR

Ah ! mais patiente, il faut que je la corrige. C'est maintenant qu'elle commencera à se rendre compte.

VIORIKA

Frappe-la, pourvu que cela ne me fasse plus mal.

*(Il frappe, Viorika pousse un cri, et d'un geste jette la peau. Zanfir demeure le fouet en l'air devant sa femme inquiète.)*

ZANFIR

Te voilà démontée juste au bon moment. Allons, encore un instant et je te le garantis, elle sera parfaite.

VIORIKA, *toute étourdie.*

Non, écoute, cela fait trop mal.

ZANFIR

Pourtant il faudra recommencer cette correction chaque jour, jusqu'à ce qu'elle cède et qu'elle se mette à travailler.

VIORIKA

Chaque jour ? Mais écoute, si on trouvait un moyen pour se passer de cette bonne ! J'aimerais encore mieux faire toute la besogne à sa place que de recommencer cette histoire chaque jour dans ma maison.

ZANFIR

Mais comment t'y prendras-tu avec tes mains couvertes d'ouate ?

VIORIKA

Mais j'enlèverai l'ouate et tu verras comme je saurai tout faire, car je sais, j'ai tout vu faire à ma mère.

ZANFIR

Eh bien ! si tu y consens, je ne demande pas mieux que de te voir faire toi même ton ménage, et que nous restions toujours tous deux seuls dans notre intérieur. Ces orties de domestiques, quand même, c'est une charge. Cela nous change, et tu sais que chez nous, les paysans, nous aimons mieux rester seuls dans notre nid.

VIORIKA

Oui, tu as raison. Vois donc, pour un seul jour que nous avons introduit une étrangère, quelle histoire et quel bouleversement cela nous a causé ! Allons, jette-la dehors, cette méchante bonne, et je te promets de tout faire dans la maison.

ZANFIR

Je la jette volontiers, mais d'abord, je veux te voir enlever toi-même l'ouate. (*Il prend la peau et regarde les mains de Viorika, qui s'empresse de jeter l'ouate à terre, son mari la ramasse et l'enfile aux pattes de la peau.*) Voici, puisque tu ne veux pas travailler, je te met les pattes dans l'ouate, et je te jetterai dehors, condamnée à ne pouvoir ni te défendre, ni te nourrir, mais seulement capable de gémir sur ta propre misère et sous les coups des autres. (*Il ouvre la porte et jette la peau dehors. Reentrant.*) Voilà une belle chose que d'être seuls, nous deux, dans notre maison. En attendant que ce soient les autres qui viennent faire notre besogne, regarde dans quel état est notre intérieur.

VIORIKA, *retroussant ses manches.*

C'est la première et la dernière fois que tu la vois ainsi, attends, dorénavant je ferai tout, mais tout moi-même. Je ne me laisserai plus remplacer par toi.

ZANFIR, *en la prenant dans ses bras.*

Ah ! non, il y a des choses que je ferai toujours moi-

même. (*Il l'embrasse en riant.*) C'est à partir d'aujourd'hui que tu commences à être ma femme, et qu'entre nous commence le réel amour.

VIORIKA

Oui, je ferai tout, puisque je t'aime.

(*Ils s'embrassent sur les lèvres en se regardant avec amour.*)

RIDEAU



# Le Trésor

*Tableau de la vie Moldave vers 1830*

DRAME EN CINQ ACTES

*A Monsieur Léo Claretie*

## PERSONNAGES

|                    |                                    |
|--------------------|------------------------------------|
| ARON.....          | Boyard moldave, bel homme, 40 ans. |
| KATY.....          | Sa sœur, veuve, 50 ans.            |
| SORINE.....        | Leur nièce, orpheline, 15 ans.     |
| ANDRÉ.....         | Amant de Sorine, 19 ans.           |
| EPRAXIE.....       | Religieuse, très belle, 17 ans.    |
| XÉNIA.....         | La suivante, 30 ans.               |
| RAÏA.....          | Esclave, 80 ans.                   |
| REBECCA.....       | Devineresse, 50 ans.               |
| LE PÈRE D'ANDRÉ... |                                    |
| LA MÈRE D'ANDRÉ..  |                                    |
| KONAKI.....        | Poète, environ 50 ans.             |
| SIMÉON.....        | Domestique de confiance d'Aron.    |

Un prêtre, un diacre

Un domestique de gala en costume albanais,  
(Un groupe de boyards). Une bande de musiciens,

Une bande de voleurs.

Peuple : femmes, hommes, les esclaves,  
les tziganes, nu-pieds et en haillons.

# Le Trésor

TABLEAU DE LA VIE MOLDAVE APRÈS 1830, EN CINQ ACTES

---

## ACTE PREMIER

*Une chambre. Au fond, sur le même plan, une petite porte, et une fenêtre oblongue, garnie de pots de fleurs et de rideaux blancs, relevés à chaque côté par des nœuds de ruban.*

*Entre la porte et la fenêtre, au mur, dans un iconostase, des images en or et en argent. Au-dessous, une commode sur laquelle se trouve une pendule dorée sous un globe de verre, et de chaque côté, des candélabres également en bronze doré, garnis de bougies. Sous la fenêtre, une banquette, recouverte d'étoffe rouge. A droite, un sofa orné de coussins brodés d'or, d'autres en tapisserie. Au coin, une glace psyché; dans le coin opposé, une haute horloge en pied. La couleur rouge domine aussi dans les tapis.*

*Les costumes :*

*Les hommes en costume asiatique; tous les vêtements sont en soie, velours, ornés de fourrures. Dans les ceintures, des poignards à tête de gemmes, des bagues aux doigts.*

*Les dames portent le costume 1830...*

*Epraxie, froc de religieuse moldave, tout en soie noire, robe traînante, et la toque en velours.*

*Xénie, robe en laine noire, rasant terre.*

*Rada, robe rasant terre et froncée, un tablier fait d'un lambeau de soie rouge, défraîchie; la taille ample. Elle est coiffée à la mode des vieilles moldaves, avec deux fichus de couleur.*

*Rebecca, la devineresse, grosse et trapue... Robe en laine rasant terre, taille ample. Elle est coiffée d'une perruque en fil noir, partagée par une raie en fil blanc. Elle porte un léger fichu de couleur, en soie, serré sous le menton. On ne voit pas ses oreilles mais des boucles d'oreilles à pendants, ornées de gemmes. Une broche, une grosse chaîne de montre en or, des bagues à tous les doigts.*

*André, costume de petit bourgeois, en laine de couleur foncée, garni de soutache noire.*

*Siméon, costume national.*

*L'autre domestique, en costume albanais.*

---

## SCÈNE PREMIÈRE

SIMÉON, RADA

SIMÉON, *rentrant une chaise par la porte ouverte au fond de la scène, la range à sa place.*

Mère Rada, que pensez-vous de notre maître et de sa sœur, la boyarine Katy ?

RADA, occupée à enlever la poussière sur les meubles avec un linge blanc, lève la tête, surprise.

Que se passe-t-il ?

SIMÉON

Mais c'est moi qui vous le demande.

RADA, confuse.

Allons, pas de façon, explique-toi franchement, car j'ignore ce que tu veux dire, et tu m'intrigues.

SIMÉON, avec hésitation.

Enfin, je ne sais pas m'expliquer, mais je suppose et.... je vous conjure de ne laisser égarer aucun soupçon sur mon compte, car vous savez bien à quoi vous pouvez exposer ma pauvre peau.

RADA

Allons, finis..... ou commence, vraiment je ne saurais assez te reprocher cette stupide hésitation avec moi. Faut-il que tu doutes de moi, de moi qui t'ai vu grandir sous mes yeux ?.....

SIMÉON, timide.

Ne vous froissez pas, mère Rada, mais j'ai tellement l'habitude de me méfier, même de mon ombre, parmi tout ce monde qui nous entoure..... Il y a des gens qui n'attendent qu'un mot pour aller vous dénoncer, et s'assurer, par là, la confiance du boyard. Ce n'est pas votre cas, mais, que voulez-vous ?..... L'habitude..... Bref, mère Rada, il se passe quelque chose qui nous échappe. Enfin, pour toute explication, je vous dirai une chose qui m'a étonné. La boyarine Katy, comme vous le savez, vient de sortir, et aussitôt que sa voiture s'est éloignée, le boyard Aron est parti à son tour. Il s'est enveloppé dans un manteau noir, s'est coiffé d'un chapeau de paysan dont il a rabattu les bords sur ses yeux, et il est monté à cheval en ordonnant de garder le secret de son départ.

RADA, *intriguée.*

Certainement, il y a un diable qui les sépare. Et moi aussi j'ai l'ordre de cacher au boyard le départ de la boyarine Katy. Enfin, s'il m'interrogeait avec trop d'insistance, la boyarine m'a recommandé de lui dire qu'elle est allée adresser une prière à la sainte Parasquiva.

SIMÉON

Quel homme que notre maître !..... Il se croit tout permis, mais aux autres il ne passe rien. C'est encore un bonheur qu'il ne soit pas marié ! Il aurait tué par jalousie sa pauvre femme. Si avec sa sœur il est si sévère et contrôle tous ses actes, tout comme ceux de la petite boyarine Sorine, qu'on se figure ce que cela aurait été avec sa propre femme ! (*Avec inquiétude.*) Mère, mais êtes-vous sûre qu'elle n'est pas allée à un rendez-vous ?

RADA, *indignée.*

Qui ? boyarine Katy ? Mais c'est une sainte ! Elle n'a rien connu de la vie que par son mari, et depuis, sa vie a été le sacrifice et le martyre. D'ailleurs, à son âge, et pieuse comme elle l'est.....

SIMÉON

Je les aime tous, et je suis inquiet pour chacun d'eux en particulier.

RADA

Ne crains rien, elle est allée, je pense, chez une devineuse. C'est une magicienne qui fait des miracles, à ce qu'on dit. Elle prédit des choses extraordinaires, elle connaît l'âme même des choses.....

SIMÉON, *tenté.*

Je voudrais bien la consulter..... Où habite-t-elle ?

RADA, *le menaçant du doigt en souriant.*

Ah ! il se passe dans ton cœur quelque chose que tu me caches.....

SIMÉON, *timide.*

Mère, ne suis-je pas jeune ? N'ai-je pas aussi une âme ?

RADA

Attends, je demanderai son adresse à la boyarine Katy.

SORINE, *invisible.*

Mère Rada !

RADA, *congéant d'un geste Siméon qui sort.*

Entre, mon petit amour, nous avons terminé le nettoyage, et il fait bon et frais ici.....

*(Elle avance vers une porte latérale qu'elle ouvre en souriant à Sorine.)*

---

## SCÈNE DEUXIÈME

SORINE, RADA

SORINE, *entre en effeuillant des marguerites. Elle porte une robe d'été, légère et rose. Des fleurs de chaque côté de la tête.*

Quelle chaleur il fait aujourd'hui..... Je ne sais pourquoi, mais j'ai envie de pleurer..... Il fait trop chaud..... *(Elle passe ses doigts sur ses yeux; ensuite, regardant les images.)* Dieu ! que je voudrais être déjà à la campagne !  
*(Elle s'approche de la fenêtre.)*

RADA, *l'entourant de ses bras, avec câlinerie.*

Non, vrai ? Est-ce bien la chaleur qui fait l'objet de ton tourment ? Ou bien n'est-ce pas plutôt le désir de voir plus souvent notre charmant voisin de campagne. *(Elle dérange les pots de fleurs, et faisant une place.)* Allons, assieds-toi là, il se peut qu'il fasse une promenade à cheval, comme hier. Dieu qu'il était beau sur son cheval blanc ! On aurait dit un archange.....

SORINE, *s'asseyant. Avec tristesse, baissant la tête.*

Nous voir et ne pouvoir exprimer notre amour que par nos yeux.....

RADA

Allons, patiente fillette ! Tous les amours commencent ainsi, puis après ils se calment par le mariage.

SORINE

C'est un rêve; mon premier, hélas ! Et je crains qu'il ne puisse se réaliser, à cause de la haute situation de mon oncle. Ma tante y a fait une légère allusion devant lui..... Ah ! Dieu, quelle tempête elle a soulevée..... Il dit que c'est un plébéien, un petit bourgeois, un parvenu sans ancêtres et dont l'alliance dégraderait notre haute situation sociale.

RADA

Ne désespère pas, les miracles du bon Dieu sont grands.

SORINE

Peut-être !..... D'ailleurs, je n'espère plus qu'en un miracle. Peut-être, oui, le ciel veillera-t-il sur notre immense..... sur mon premier amour. (*Avec impatience, regardant par la fenêtre.*) Ah ! que je voudrais voir arriver ma tante ! Je suis impatiente au point d'en être malade, tant j'ai hâte de savoir ce que la devineresse lui a prédit..... Ma pauvre tante !..... Si elle avait, elle, de la fortune, nous ne serions plus esclaves des caprices de l'oncle. (*Avec inspiration.*) Qui sait ? Peut-être que son rêve est un véritable pressentiment..... Un pareil rêve !

RADA, *intriguée.*

En somme, je ne le connais pas, moi, son rêve. Allons, raconte-le moi, fillette.

SORINE, *inquiète, posant son doigt sur ses lèvres.*

Mère Rada..... Mais que jamais l'oncle n'apprenne ce secret.

RADA

Ma Sorine, ma chérie, peux-tu douter de moi ?

SORINE

Oui, c'est vrai, toi, tu nous aimes tous.

RADA

Oui, je vous aime tous, autant les uns que les autres, comme la lumière de mes yeux, mais je ne serais pas capable de jeter la discorde entre vous. Je vous aime, et vous ménage tous, selon votre caractère.

SORINE

Eh bien !..... Elle a rêvé que nous étions installés à la campagne, et qu'elle se promenait dans l'allée qui conduit au pavillon, lorsque, tout à coup, elle voit, sous le grand noyer, une flamme et elle entend une voix qui lui dit : Ton trésor !

RADA, *étonnée.*

Quel rêve !

SORINE

Eh ! Qu'y aurait-il là d'extraordinaire ?..... Combien de gens dans notre famille même ont enterré leur fortune, en fuyant devant les invasions turques.

RADA

Ah ! ces Turcs, quels ravages ils font dans les biens, et que de jeunes filles restent déshonorées après leur passage !

SORINE

S'ils arrivent encore !

RADA

Tu seras cachée, comme on a l'habitude de faire, au fond des caves. Mais espérons qu'ils ne viendront pas, et allons, raconte-moi le rêve de la boyarine Katy. N'avez-vous pas parlé du trésor la veille ?

SORINE

Jamais.

RADA

La gêne l'ennuie et lui donne des rêves ! Quel dommage qu'elle soit restée veuve. Un pareil homme, superbe comme un sapin, et qu'il soit tombé, tout à coup, comme foudroyé. Et qu'elle ait perdu tout à la fois, lui et la for-

tune !..... Si elle avait eu un enfant, il lui serait resté du moins, la fortune.

SORINE

Les choses se trament si terriblement lorsqu'on n'a pas de chance ! Et à quelle existence elle est réduite !..... Tout ce monde qu'elle aidait, et qui ne vivait que par ses largesses, tous ces gens qui viennent encore tendre leur main vers elle ! Elle passe souvent en versant des larmes de regrets de ne plus pouvoir leur venir en aide ! Ma pauvre tante, ma brave tante..... En être réduite à demander à l'oncle des sous pour l'église et les mendiants, c'est terrible !

RADA

C'est probablement à cause de cette gêne continuelle, si dure pour elle, qu'elle a fait ce rêve, le rêve de son désir.

*SORINE, regardant attentivement au loin par la fenêtre.*

Ah ! la voilà..... Elle arrive ! (*Elle se lève toute joyeuse. On entend les coups de fouet, les bruits de l'équipage. Sorine frappe des mains, va vers la porte. Avec joie.*) La tante arrive.

(*Elle sort. Rada la suit. Après un instant, Sorine rentre, le bras au cou de Katy, en l'embrassant sur la joue.*)

---

## SCÈNE TROISIÈME

KATY, SORINE, RADA

*KATY, se décoiffe du voile roumain qu'elle porte sur la tête, Sorine l'aide.*

Quelle chaleur ! (*Souriant, elle caresse le menton de Sorine qui, à son tour, lui baise les doigts.*) Et quelle bonne nouvelle ! Nous sommes sauvées toutes les deux ! Moi, j'ai mon indépendance, toi ton amour. Sorine chérie, nous avons trouvé le remède à notre mal, nous nous sommes affranchies de l'esclavage d'Aron.

SORINE, *impatiente, la regarde en buvant ses paroles.*

Elle a parlé ?..... Que vous a-t-elle prédit ? Et, à mon propos, l'avez-vous consultée ? André ?.....

KATY, *s'asseyant, Sorine aussi, la regardant.*

Nous irons souvent la consulter. Ce sera un agréable pèlerinage à faire. Dieu, comme elle devine bien !..... On dirait qu'elle a passé sa vie auprès de vous. Une telle devineresse, c'est réellement un miracle. Et quel regard elle a ! Elle peut vous pétrifier avec son regard.

SORINE, *intéressée.*

Et de quelle manière a-t-elle interprété votre rêve, ma tante ?

KATY, *la regardant avec inquiétude.*

Sorine..... Mais, tu me jures ?

SORINE

Ma tante..... Sur tout ce que j'ai de plus cher au monde. *(Avec timidité, en baissant les yeux et la voix.)* Sur André. *(Elles regardent les images.)*

KATY, *surprise, se lève.*

Grand Dieu ! Comme je suis troublée !..... Je suis rentrée sans me signer d'abord devant l'iconostase.

*(Elle passe devant les images et se signe.)*

SORINE, *avec inquiétude.*

Cela me décourage ! *(Avec peur.)* Etes-vous sûre, ma tante, qu'elle ne travaille pas avec Satan, cette sorcière ? A peine l'avez-vous visitée que déjà vous voilà changée devant Dieu.

KATY, *distracte.*

Et maintenant, que je te raconte. Quel miracle ! La devineresse assure que ce que j'ai vu en rêve, c'est la réalité même, que c'est Dieu même qui m'a parlé par cette voix.

SORINE

Elle croit en Dieu ?

KATY

Mais oui !..... C'est une si brave femme !..... Et elle m'a assuré, de façon à me convaincre, que mon rêve est une révélation, et qu'à l'endroit même où j'ai vu la flamme, le trésor existe, caché sous la terre. Elle m'a conseillé d'y faire des fouilles, et m'a affirmé que j'y trouverai un trésor. Mais, écoute, pas un mot, même à nos plus proches, car si Aron l'apprenait, comme il est gêné, il en profiterait lui, et nous resterions toujours ses esclaves. Dieu ! me voir encore les mains libres et de l'or dedans, comme autrefois, pour le distribuer aux malheureux.

SORINE

Combien de personnes ont trouvé des trésors ! Il n'y aurait rien là d'extraordinaire !.....

KATY

Sans aller très loin, notre grand-père, en fouillant la terre pour construire la maison où nous sommes, n'a-t-il pas trouvé une marmite toute pleine d'or ? Il a conservé cette marmite toute sa vie. C'est lui-même qui me l'a raconté. Pourquoi ne trouverais-je pas à mon tour ?..... Nous chercherons..... Et tout d'abord, il faut tâcher de décider Aron à partir plus tôt que d'ordinaire pour la campagne. Il n'y a que ce délai qui me sépare de mon trésor.

SORINE

Et moi, d'André.

KATY, *continue.*

Mais, je te le répète, pas un mot, car tout serait perdu !..... Aron nous engloutirait ce bien comme le reste.....

SORINE, *avec effroi.*

Comment ! Sommes-nous donc pauvres, ma tante ?

KATY

Pauvres, nous !..... Comment veux-tu qu'une grande famille comme la nôtre reste pauvre ?..... Aron a encore de grands héritages en perspective, mais jusque-là le prince régnant lui sert une pension comme à tout noble qui s'est ruiné. On sauve ainsi le principe de l'aristocratie.

SORINE

Qu'il est bon, notre prince !

RADA, *entre en tordant de la laine avec les doigts.*

Boyarine Katy, deux religieuses demandent à vous voir ; elles ont des objets de Jérusalem à vendre.

KATY

Mais faites-les donc entrer. Quand est-ce que nous avons défendu la porte aux envoyées de l'Eglise et de Dieu ? (*Vers Sorine, pendant que Rada sort.*) Il me semble que mon âme déborde, il y a bien longtemps que je n'avais pas éprouvé cette agréable sensation de l'espoir.

---

## SCÈNE QUATRIÈME

KATY, SORINE, EPRAXIE, XENIA

(*La porte du fond de la scène s'ouvre, et entrent deux religieuses. L'une, plus grande et très jolie brune. Elles cherchent des yeux l'iconostase, vont droit devant, se signent, puis venant vers les dames déjà debout.*)

SORINE, *à part, à Katy.*

Dieu ! quelle est belle !

KATY

Si par hasard Aron la rencontrait, il deviendrait fou de cette femme.

EPRAXIE

Nous vous saluons, boyarine.

KATY

Soyez les bienvenues, chères sœurs, et veuillez vous asseoir.

*(Xénia se place derrière la chaise qu'occupe Epraxie, et pendant toute la scène elle admire des yeux tout ce qui l'entoure.)*

EPRAXIE

Nous sommes venues vers vous directement en sortant de la cour du prince Stourza. Il y avait un va-et-vient indescriptible. Ils partent pour la montagne. Les chars attelés chacun de quatre bœufs blancs, ayant tous des mouchoirs en soie rouge flambant aux cornes ; les chariots recouverts de branches de sapins et garnis de foin, de tapis et de coussins. Le char des musiciens était attelé de buffles noirs. Ils jouaient déjà au milieu de tout ce vacarme d'esclaves qui se préparaient à escorter les nombreux véhicules.

KATY

C'est la première fois que vous assistez à un départ pour la montagne ?

EPRAXIE

Et pour la première fois que j'ai obtenu un congé de trois jours afin de venir à la ville.

KATY

Eh bien, vous saurez que les chars et les esclaves partent en avant et attendent les voitures au pied des montagnes. Ce n'est qu'à partir de là qu'on prend les chars, car ni chevaux, ni voitures ne tiendraient sur ces routes, dans les défilés des montagnes. C'est par là que cet ours a été tué.

*(Tous regardent la peau étalée à terre.)*

EPRAXIE

Dieu ! qu'il devait être grand de son vivant ! Quel courage il faut, pour affronter une pareille bête !.....

KATY

Nos forêts sont tout aussi peuplées que nos villes. Moi, j'en ai aperçu tant de fois dans les forêts.

## SCÈNE CINQUIÈME

KATY, ARON, SORINE, EPRAXIE, RADA, XENIA,  
L'ALBANAIS

*(Par la porte du fond de la scène, entre Aron, suivi par l'Albanais. En rencontrant du regard Epraxie, il demeure un instant saisi, et le regard fixé sur elle, il avance vers elle. Les femmes se lèvent. Xénia d'abord, à l'apparition d'Aron, Epraxie lorsqu'Aron est près d'elle.)*

KATY, assise, à Aron.

Les sœurs sont venues pour nous apporter des images de Jérusalem.

ARON, en baisant la main d'Epraxie, qui le baise au front.

Soyez les bienvenues, sœurs en Jésus-Christ. *(Tout le monde s'assied de nouveau. Aron déplie le chapelet en ambre qu'il porte autour du bras, tandis que l'Albanais lui enlève sa coiffe, et va se planter devant la porte.)* Des images de Jérusalem ? Cela nous manquait justement..... je vous les prends toutes.

EPRAXIE

Il ne m'en reste plus que trois. Ce sont de petites amulettes qui préservent contre les maladies et les malheurs.

*(Elle va au-devant de Katy et lui passe au cou la petite image suspendue à un mince ruban violet.)*

KATY, tout en faisant le geste de se signer, s'arrête.

Sont-elles bénites ?

EPRAXIE, en train de passer celle de Sorine.

Mais oui, porterais-je des choses profanes ! *(Katy et Sorine se signent en baisant l'image sur les deux côtés, tandis qu'Epraxie, arrivée devant Aron, continue.)* C'est un talisman efficace contre n'importe quels maux. Vous allez en voir l'effet.

*(Elle passe l'image autour du cou d'Aron.)*

ARON, *en la regardant.*

Oui, j'en sens déjà l'effet, il me semble que je reçois la bénédiction d'un ange. Approchez plus près de moi....

*(Il lui prend la main, qu'il baise, tout en restant assis et Epraxie debout. Katy et Sorine parlent à voix basse.)*

EPRAXIE

Ah ! mais pour vous, j'ai encore quelque chose. *(Elle fait voir une chaîne faite de ses cheveux.)* Voici une chaîne de montre faite de mes cheveux, lorsqu'on me les a coupés, au jour de ma prise de voile. Et c'est moi-même qui l'a travaillée.

ARON, *s'empressant de la prendre.*

Votre chevelure, en chaîne. Voilà un véritable talisman !

EPRAXIE, *près de lui.*

Oui..... c'est la petite amulette qui vous portera bonheur, regardez-là de ce côté, où se trouve l'image de la Sainte Vierge.

*(Elle la lui fait voir, tandis qu'il regarde Epraxie, tout amoureux.)*

ARON

Oui, je la regarde.

EPRAXIE

Elle vous portera bonheur.

ARON

Déjà je l'éprouve. Et d'où venez-vous, chère sœur ?

EPRAXIE

Du monastère d'Agapia, où nous ne voyons que les montagnes, où nous n'entendons que le bruit du ruisseau.

ARON

Agapia, ce superbe monastère ? Mais c'est sur mon chemin..... En hiver, nous chassons beaucoup de ce côté-là !

EPRAXIE, *baissant le regard et la voix.*

Oui, je vous ai vu pendant l'hiver dernier. (*Haussant la voix, semblant inspirée.*) Il me semble que je vous vois encore entouré de tous ces boyards. (*Plus bas.*) Mes yeux vous voient constamment depuis lors.

ARON, *passionné.*

Et moi qui ne vous ai pas même vue, chère sœur ! Où étiez-vous donc ?

EPRAXIE

Derrière les fleurs de ma fenêtre.

(*Elle baisse de nouveau les yeux. Aron la regarde avec amour.*)

SORINE, *attentive. A part.*

C'est André. C'est le trot de son cheval !

(*Elle court vers la fenêtre, attirant ainsi l'attention de tout le monde.*)

ARON

Qu'arrive-t-il ?

RADA, *se montrant sur le seuil de la porte.*

Vous êtes servis, maîtres.

ARON, *se levant le premier, prend Epraxie par la main, et en même temps il glisse son regard sur Xénia.*

Les sœurs sont invitées à dîner avec nous. (*Il passe avec Epraxie par la porte latérale que l'Albanais a ouverte. Aron, vers Epraxie, en la regardant avec complaisance.*) Nous passons les premiers.

KATY, *vers Sorine.*

Fais donc attention ! Tu t'exaltes de nouveau, et tu ne te rends plus compte de tes actes.

SORINE

Mais je n'y pense même pas ! Cela me vient comme cela..... Et lorsque je songe à la prudence, c'est déjà fait.....

RADA, *s'approchant d'elle.*

C'était lui.

SORINE

Dieu ! Comme je l'aime ! André, mon amour !

KATY

Allons, tourterelle amoureuse, donne-moi ta main.

*(Elles se prennent par la main et suivent les autres. Rada reste pour accompagner Xénia.)*

XÉNIA, *vers Rada, regardant encore derrière elle tout en sortant.*

Dieu, comme tout est beau, dans cette maison !.....

*(Elle sort.)*

RADA, *à part.*

Mais quelle tristesse !

*(Elle sort, l'Albanais aussi.)*

RIDEAU

## ACTE DEUXIÈME

*La scène représente la pleine campagne. Sur le premier plan, un jardin; à gauche, un grand arbre auprès duquel se trouve une légère élévation de terrain et une haie.*

*Sur le second plan, à droite, vue de trois quarts, une maison seigneuriale en style ancien roumain.*

*Au troisième plan, un immense champ de blé, terminé par des collines zébrées de différentes couleurs de verts. Seigle, avoine, maïs, etc.*

*Au lever du rideau, un grand nombre d'esclaves tziganes, noirs comme des bronzes et misérablement vêtus, se tiennent accroupis, occupés à enlever les herbes du chemin. Après quelques secondes de silence profond, on entend des claquements de fouet au loin.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE

L'INTENDANT, ESCLAVES

PREMIER ESCLAVE

Avons-nous fini toute la besogne ? Voici l'intendant.....

PLUSIEURS VOIX

Oui, tout est fini.

DEUXIÈME ESCLAVE

Enfin, voilà la nuit qui tombe et notre repos qui va commencer.

TROISIÈME ESCLAVE

Oui, notre vie quotidienne est dure. Que veux-tu ?.....  
Lorsqu'on est marteau on frappe, lorsqu'on est enclume, on souffre.

L'INTENDANT, *en faisant claquer son fouet.*

Avez-vous fini votre travail ? Avez-vous arraché toutes les herbes, jusqu'aux moindres, sur les routes ?

LES ESCLAVES

Oui, maître.

L'INTENDANT

Allons, relevez-vous pour que je puisse contrôler. (*Les esclaves se lèvent et se groupent autour des brouettes remplies des herbes enlevées. L'intendant, regardant partout.*) C'est bien, c'est propre, le seigneur n'aura rien à me reprocher quand il descendra au jardin. Et les arbres ? les avez-vous échenillés jusqu'en haut ?

PREMIÈRE ESCLAVE

Oui, maître, regardez !

(*Elle soulève une misérable catrintza, et fait voir ses jambes égratignées. Plusieurs l'imitent.*)

L'INTENDANT

Je ne vous demande pas de me faire voir vos jambes, mais de me dire si toutes les chenilles sont enlevées.

DEUXIÈME ESCLAVE

Si bien, maître, que notre cher Gavril est tombé de toute la hauteur d'un mûrier et qu'il est resté mort sur place.

L'INTENDANT

Gavril ! C'est dommage ! C'était un esclave infatigable. Il était ivre ?

TROISIÈME ESCLAVE

Non, mais la branche s'est rompue sous son poids, et il est tombé sur la tête.

QUATRIÈME ESCLAVE

C'est encore heureux qu'il soit mort du coup..... s'il n'avait été que blessé, et qu'on eût entendu ses cris de douleur, cela aurait pu indisposer les seigneurs à leur arrivée.

L'INTENDANT

Eh bien, puisqu'aujourd'hui vous avez bien travaillé, je vous congédie plus tôt. Allez manger et vous coucher, car demain, à l'aube, le travail des champs doit commencer. Nous avons eu de la chance, cette année, pas de grêle, pas

de sécheresse. (*Regardant vers le champ de blé.*) Quelle abondance, et quelle beauté, on dirait un lac doré. (*Vers eux.*) Il faudra travailler de votre mieux pour arriver à mettre le blé en sacs avant les pluies.

PREMIER ESCLAVE

Nous travaillerons tant que nous pourrons, maître.

L'INTENDANT

Tant qu'il le faudra..... si les nuits sont claires, vous prolongerez votre travail.

DEUXIÈME ESCLAVE

J'aurais voulu demander un congé pour demain, maître, je me sens bien lasse..... malade.

L'INTENDANT

Une esclave malade ! Cela est impossible ! La maladie, c'est pour les boyards, mais vous, vous malade ? (*Il rit.*) Allez ramasser tout sur les routes et éloignez-vous, que le seigneur ne vous voie ni ne vous entende en descendant au jardin. (*On entend au loin les musiciens.*) Voici que les musiciens arrivent.

(*Il fait encore claquer son fouet et s'éloigne.*)

TROISIÈME ESCLAVE

Oui, c'est cela, il nous faut travailler jusqu'au dernier moment de notre vie.

QUATRIÈME ESCLAVE

Et encore faut-il qu'il soit court, foudroyant, pour qu'on ne nous entende pas gémir, et pour ne pas être nourris à ne rien faire. Ah ! qu'il est terrible, cet intendant, il nous coupe l'ongle jusque dans la chair.

CINQUIÈME ESCLAVE

Dieu ! que je suis fatigué.....

PLUSIEURS, *répètent.*

Et moi..... Et moi.....

CINQUIÈME ESCLAVE

Je me vois mourir sans m'être jamais reposée.

UNE VIEILLE

Que j'aimerais à être déjà là-haut ! (*Elle désigne le ciel du doigt.*) On dit que là, dans l'autre monde, nous serons heureux.

CINQUIÈME ESCLAVE

Oui, espérons-le, là-haut.

*(Tous regardent au ciel et s'éloignent, emportant les brouettes, tandis que les musiciens, jouant de leurs instruments, s'approchent et se rangent devant la maison. Ce sont des tziganes mieux habillés que les premiers, aussi nu-tête. Le chef de la bande chante en s'accompagnant sur une cobza. Par une allée latérale, on voit Katy s'acheminer vers la scène. Elle s'approche.)*

---

SCÈNE DEUXIÈME

ARON, KATY, SORINE, MUSICIENS

ARON, *sort sur le balcon, la regarde et rit en lui-même.*  
*A part.*

Si elle savait que j'ai tout appris..... Elle va vers son trésor.

*(Il se promène tout le long du balcon en égrenant son grand chapelet, et en guettant Katy.)*

KATY, *arrivant sur le premier plan.*

Dieu ! comme tout me pèse !..... En ce moment, j'aimerais ne plus voir personne, ne plus rien entendre. (*Elle glisse son regard à gauche.*) Mon trésor !..... C'est là, il est là-bas. Tout est bien comme dans mon rêve (*Avec impatience*), aussitôt qu'il fera nuit et que tout le monde sera endormi, j'apporterai avec moi le grand couteau que j'ai préparé,

et je fouillerai la terre comme une hyène, jusqu'à ce que je déterre mon trésor.

*(Pendant cet intervalle, Sorine sort aussi, elle fait quelques pas aux côtés de son oncle, puis la main dans la main, ils descendent, suivis par l'Albanais et escortés par les musiciens. Ils s'approchent de Katy, qui semble agacée de les entendre venir.)*

ARON

Katy, pourquoi nous as-tu quittés ?

KATY

Pour que vous me suiviez, afin de jouir de cet air embaumé et de cette fraîcheur.

ARON, *lui tendant l'autre main.*

Allons, viens avec nous. Faisons notre tour traditionnel à travers les vignes, suivis par les musiciens. *(Vers les musiciens.)* Chantez quelque chose qui s'harmonise avec mon cœur meurtri. *(Vers le chef.)* Et toi, tâche de soupirer profondément, ainsi qu'il convient au plus grand désespoir. Vous entendez, tziganes ?

LES MUSICIENS, *se courbant.*

Nous entendons, seigneur.

LE CHEF, *à part.*

Le boyard est amoureux, et c'est moi qui dois soupirer!....

*(Toute la bande s'éloigne, dans l'ordre où elle était arrivée. Aron se trouve entre les deux dames, qu'il tient par la main. On entend les musiciens jouer et le chef chanter un air au refrain.)*

Aah ! Aah ! mon cœur est brisé.

Aah ! Aah ! mon pauvre cœur est brisé.

*(Ils s'éloignent et disparaissent.)*

## SCÈNE TROISIÈME

ANDRÉ

ANDRÉ, *escaladant la haie, approche, inquiet, vers la scène; il regarde à la dérobée du côté des musiciens.*

Ils sont arrivés. Je ne me trompe pas. (*Il abrite ses yeux avec sa main.*) Oui, là, c'est bien Sorine. Ma Sorine chérie, mon âme, mon amour. (*Ravi.*) Je puis espérer qu'elle viendra ici ce soir même, sous cet arbre, le seul témoin de notre amour, de nos baisers, de nos caresses..... Dieu ! comme je brûle de désir. Que d'entraves à notre amour. Que de bonheur détruit par l'orgueil de cet infernal boyard. (*Menaçant du poing.*) Tu paieras cher la douleur que tu causes, les humiliations dont tu m'abreuves..... Qu'il soit maudit, celui qui sépare deux êtres unis par un premier amour ! (*Indigné.*) Certes, je ne suis pas un boyard, je suis un être soi-disant dégradé par le travail..... Je cherche autre chose encore dans la vie que du plaisir et des divertissements, moi ! Oui, c'est là tout mon crime, et c'est aussi la cause de mon malheur : je travaille pour gagner ma vie, je n'attends pas comme lui la mort des parents pour jouir de leur héritage..... Ah ! que de bassesses dans toutes ces grandeurs, que d'injustices dans tous ces préjugés mondains, dans ces différences de classes. Cet homme ! il ne veut même pas entendre prononcer mon nom dans sa maison. Pour ces vipères, la valeur d'un être n'est que dans les richesses et les titres. (*Avec violence.*) Dût-il m'en coûter la vie, je ne me laisserai pas vaincre. (*Vers elle.*) Tu seras mienne, ma Sorine chérie, mon âme, ma vie, mes rêves, ma pensée tout entière. Ah ! les voici qui reviennent par ici. Je vais tâcher qu'elle m'aperçoive, du moins. Je vais me dissimuler derrière la haie, et lorsque personne ne regardera de ce côté, je paraîtrai à ses yeux. Peut-être le souvenir lui fera-t-il diriger son regard par ici.

(*Il s'éloigne et escalade de nouveau la haie, où il se cache. La scène est vide, les musiciens approchent ; puis tous sont en vue.*)

SCÈNE QUATRIÈME

SORINE, ARON, KATY, LES MUSICIENS

SORINE, *regardant du côté de la haie.*

Ah !.....

*(Elle reste stupéfaite.)*

ARON, *l'entourant de son bras.*

Qu'y a-t-il ?

KATY, *effrayée.*

As-tu marché sur un serpent ?

*(Tous regardent à terre. Sorine seule, reste droite et fait un geste avec son mouchoir du côté d'André.)*

SORINE

Je me suis tordu le pied.....

*(L'Albanais se met à genoux et lui frotte le pied.)*

KATY

Tu as encore mal ?

SORINE

Cela m'a passé..... C'est passé.

ARON

Si vite ?

SORINE

Je peux te le prouver, mon oncle, en dansant pendant que les Lautaris joueront.

ARON

Il vaut mieux nous asseoir et écouter les Lautaris. *(Il s'assied sur un banc de mousse, et continue à tenir les deux femmes par la main.)* Katy, ta main a quelque chose d'étrange, elle n'est plus confiante et tiède ; il me semble qu'elle devient de glace et qu'elle cherche à se retirer de la mienne.

KATY

Depuis quelque temps, il te semble tant de choses, qu'on ne sait plus vraiment comment faire !.....

*(Les musiciens se sont rangés derrière eux, à une certaine distance et jouent. L'Albanais se tient à l'écart. Après quelques minutes, on voit Siméon qui s'arrête en face d'Aron. Il fait presque nuit.)*

ARON, *en le voyant lève la main au-dessus de sa tête, les musiciens cessent tout à coup. Vers Siméon.*

Est-ce déjà prêt ?

---

## SCÈNE CINQUIÈME

SIMÉON, ARON, LES MUSICIENS, SORINE, KATY

SIMÉON

Oui, mon seigneur.

ARON, *vers les dames.*

Rentrez toutes deux, il fait presque nuit, et l'air est trop vif pour vous. Je vais vous rejoindre à l'instant, j'ai quelques ordres à donner. Faites préparer mon lit, j'ai un sommeil..... *(Il s'étire.)* à dormir debout. *(Aux musiciens.)* Et vous, allez conduire ces dames jusqu'à la maison, puis vous irez vous coucher aussi, et demain matin vous me réveillerez avec une chanson gaie..... toujours en sourdine.

LE CHEF, *se courbant comme tous les autres.*

A vos ordres, seigneur.

*(Les dames, se tenant par la main, passent les premières, après elles, l'Albanais et les musiciens jouant.)*

SCÈNE SIXIÈME

ARON, SIMÉON

ARON, *impatient.*

Tu as trouvé la devineresse ?

SIMÉON, *s'approchant.*

Oui, mon seigneur.

ARON

Et tu lui as donné l'argent ?

SIMÉON

Oui, mon seigneur.

ARON

Est-elle partie pour le monastère ?

SIMÉON

Je suis resté auprès d'elle jusqu'à ce que je l'aie vue en voiture et partie.

ARON

T'a-t-elle confié quelque secret pour moi ?

SIMÉON

Elle a dit, dût-elle devenir ange ou diable, qu'elle ne reviendra pas chez vous sans elle.

ARON, *cherche sa bourse dans sa ceinture, il sort de l'argent et s'arrête.*

Et le grand châle pour m'envelopper ?

SIMÉON, *riant.*

Mais oui, mon seigneur n'aura qu'à s'en couvrir. Si le seigneur le désire, c'est moi qui ferai l'ours.....

ARON

Non..... ce n'est pas un serviteur qui peut se permettre de plaisanter ainsi avec les boyarines. Voici pour toi, prends ce pourboire, tu l'as bien mérité, tu te conduis toujours comme un serviteur fidèle.

SIMÉON, *prend l'argent, et se penchant, baise le bas du manteau d'Aron.*

Je vous remercie, seigneur.

ARON

Tu as donné des ordres aux domestiques et aux esclaves, pour que personne ne sorte, quels que soient les cris d'appel ?

SIMÉON

Oui, mon seigneur. Vos ordres sont déjà gravés dans l'esprit de tous vos serviteurs.

ARON

Dis-moi..... les esclaves sont-ils satisfaits de l'intendant ? Est-ce qu'il t'inspire confiance à toi ?

SIMÉON

Seigneur, sa peau est belle, mais je ne sais pas encore ce qu'elle contient. Je n'ai pas encore pu parler aux esclaves. Quand je les ai aperçus, ce matin, ils étaient tous perchés comme des corbeaux dans les arbres qu'ils échenillaient.

ARON, *rit.*

C'est drôle ce que tu as dit là..... Mais, tu n'oublieras pas de le leur demander. Chez moi tu sais j'aime qu'on travaille, mais je n'entends pas qu'on abuse d'eux. Et maintenant rentre et prépare moi tout ce qu'il faut pour faire peur aux dames. (*Siméon court vers la maison. Aron se lève. Avec amertume.*) Attends, je vais te donner une leçon, chère Katy..... Cela t'apprendra à être rusée et fausse envers moi. Que de miracles on peut réaliser avec l'argent ! Aussitôt que j'ai eu déposé l'or sur la table, la devineresse a cédé, et elle m'a raconté toute l'histoire du rêve de ma sœur. Katy ne

pense qu'à l'argent, même en rêve elle ne voit que l'argent. Je vais lui faire passer un mauvais quart d'heure. Mais comme il est triste d'apprendre certaines choses ! Sa visite chez cette sorcière a laissé un vide profond dans ce cœur qui se croyait aimé avec confiance. Faut-il que l'argent soit plus fort que l'amour ? Peut-être en a-t-elle trop peu à sa disposition ? Mais, moi-même, je suis trop gêné pour lui en fournir davantage. Pourquoi a-t-elle besoin d'argent ? N'a-t-elle pas tout ce qu'il lui faut dans ma maison ? A moi, oui, il m'en faut..... Si je croyais vraiment qu'il y eût un trésor, maintenant que je suis presque ruiné et que je brûle de conquérir cette belle Epraxie ?..... *(Il regarde vers la maison.)* Katy, sans faute, viendra ce soir même, et je serai là pour lui faire les honneurs.

*(Il va vite vers la maison. Une pause.)*

## SCÈNE SEPTIÈME

### LES VOLEURS

*(Il fait déjà sombre, la lune commence à luire. Du côté gauche arrive une bande de voleurs. Ils rampent à terre, inquiets, les manteaux sur l'épaule, et leurs bonnets de fourrures enfoncés jusque sur les yeux.)*

PREMIER VOLEUR, *se levant avec précaution, tend d'abord le cou et prête l'oreille, comme s'il espionnait. Les autres demeurent accroupis auprès de lui.*

Non, il n'y a personne. Nous sommes seuls.

DEUXIÈME VOLEUR

Tu as bien regardé ?

PREMIER VOLEUR

Tu connais mes yeux de chouette. Nous sommes seuls.

DEUXIÈME VOLEUR, *se dressant.*

Si on arrivait à dépouiller aussi ce boyard ? Il est riche comme Crésus.

*(Les autres se dressent aussi.)*

PREMIER VOLEUR

Et nous sommes pauvres à brouter l'herbe des champs.

TROISIÈME VOLEUR

Il vaut encore mieux être voleur que d'être pauvre.

PREMIER VOLEUR

Mais, écoutez. Il faut agir avec prudence; sonder le terrain, espionner, et être prêts au bon moment. Pour l'instant il n'y a rien dans les caisses.

TROISIÈME VOLEUR

Et que nous chantes-tu là, lorsqu'ils ont à leur gré tous les revenus de l'Etat. Ils puisent dans les caisses publiques jusqu'aux coudes, mais eux, ce ne sont pas des voleurs.

QUATRIÈME VOLEUR

Et nous, à notre tour, nous puiserons aussi dans leur trésor, jusqu'aux coudes, puisque nous sommes des voleurs. D'ailleurs, le moment approche, la princesse Ghika, qui est millionnaire, et dont ce boyard est le seul héritier, est très malade; je suis allé leur vendre de la volaille et j'ai appris qu'elle ne sortira plus de chez elle vivante. Il reviendra au boyard presque la moitié de la Moldavie en terres. Pense combien cela fait de villages, de têtes d'animaux, et d'esclaves.

TROISIÈME VOLEUR

Il serait heureux que la princesse mourût l'été, ici; à la campagne, nous sommes plus à notre aise. Les forêts et les replis des vallées nous dérobent aux yeux.

DEUXIÈME VOLEUR

Pourvu que nous ne nous laissions pas surprendre par la ronde !..... Quel malheur d'avoir contre nous nos propres frères de misère !..... On dit qu'ils nous cherchent dans les forêts.

PREMIER VOLEUR

Ce matin, il y a eu grand conseil à la Cour et l'on a décidé

de nous décapiter, nous, les chefs, et de pendre le reste de nos bandes.

DEUXIÈME VOLEUR

Tant pis. Cela ne nous découragera pas..... En attendant, tant que nous vivons, dites.....

TROISIÈME VOLEUR

Nous les décapitons et les pendons aussi à notre fantaisie.  
(*Ils rient.*)

PREMIER VOLEUR

C'est l'affaire de Toudor qui les a épouvantés.

DEUXIÈME VOLEUR

L'affaire de Toudor, je ne la connais pas.

PREMIER VOLEUR

Tu ne la connais pas ? Eh ! bien, écoute. Tu as entendu parler de Mavrocordato, ce grec si riche, et qui, par peur de nous, avait fait dresser autour de son château une grande muraille dont les portes étaient toujours fermées.

TROISIÈME VOLEUR

Eh bien ?

PREMIER VOLEUR

Eh bien, Toudor a trouvé moyen de s'introduire, et de se faire même baiser la main par ce pieux boyard. Il s'est déguisé avec toute sa bande; lui en évêque, les autres figurant sa suite, et passant au crépuscule en équipages, ils se sont arrêtés devant le château en priant le boyard de bien vouloir les loger pour la nuit. Ils disaient qu'ils avaient trop peur des voleurs pour traverser nuitamment la forêt. Tu comprends que tout de suite les portes leur furent grandes ouvertes, à eux et à leurs beaux équipages. Ils ont eu les mains baisées par tous les boyards et les boyarines.

DEUXIÈME VOLEUR

Et puis ?

PREMIER VOLEUR

Et puis, pendant la nuit, ils ont jeté leurs frocs, et ils ont pillé et tué tout ce qui leur est tombé sous la main. Ensuite ils sont partis, dès la première heure, habillés de nouveau en moines.

*(Ils rient.)*

DEUXIÈME VOLEUR

On ne pourra plus recommencer ce coup-là.

TROISIÈME VOLEUR

Ecoutez, il faut tâcher de devenir les amants de quelques esclaves.

QUATRIÈME VOLEUR

Je le suis déjà. Dieu qu'elle est laide, mais c'est la seule qui ait plus de courage, et qui approche le plus les maîtres. Je vais rouler son cadavre dès que je n'aurais plus besoin d'elle ! Il me semble que je la vois déjà toute en lambeaux au bec des corbeaux, là, au haut des cieux ! Quelle terrible chose !..... Avoir une femme jolie comme la mienne et être forcé de vivre avec cette horreur !

TROISIÈME VOLEUR

L'endroit est favorable, ici on est en sûreté; la ronde de nuit ne passe jamais, et les boyards ne sortent plus la nuit. On pourrait se reposer un instant

LE CHEF

Couchez-vous tous, frères, et je veillerai sur votre sommeil. *(Ils se découvrent, se signent.)* Dieu soit avec nous !

*(Tous se couchent, excepté le chef. On ne les entend plus. Une pause.)*

ARON, invisible. *A part.*

Il s'en est fallu de peu que ma chère Katy ne fût arrivée la première. Maintenant..... grimpons dans l'arbre..... Là.....

Allons, venez chercher votre trésor. (*Sur l'allée quelqu'un arrive, marchant vite.*) Ah ! ah ! la voilà qui arrive.....

SORINE, *s'approche et monte précipitamment sur la haie. A voix basse mais distincte.*

André, cher André !

---

## SCÈNE HUITIEME

LES VOLEURS, SORINE

ARON, SORINE, ANDRÉ, KATY, VOLEURS

LE CHEF, *qui veille, assis par terre, auprès de ses camarades endormis, dresse la tête avec effroi, puis se calme. A part.*

C'est la voix d'une femme, elle appelle probablement son amant. Je peux les laisser dormir.

ARON, *surpris. A part.*

Ah ! quest-ce que j'entends ? C'est Sorine ! Est-elle capable d'une pareille bassesse. Elle que je croyais un ange de pureté !.....

SORINE

André, cher André !

ARON, *à part.*

Pourvu que je puisse me contenir, que je ne tombe pas sur elle avant d'avoir vu l'autre. (*Sur l'allée, on voit venir une autre personne, c'est Katy, entièrement enveloppée d'un châle des Indes.*) Ah ! voici encore une autre ombre qui grandit..... C'est Katy. Voyons de quoi elles sont capables.

(*Entre temps, André saute par dessus la haie ; Sorine tombe dans ses bras ; ils s'embrassent.*)

ANDRÉ

Sorine, mon âme, ma vie !

SORINE

André, mon unique amour.

ARON

Mes illusions, mes croyances, tout a sombré en moi. Je deviens fou. Tout mon sang me monte à la tête. Dès demain je les exilerai à ma terre la plus lointaine. Je les ferai enfermer dans un monastère, les coquines ! Voilà donc ma famille, c'est la vérité même qui se dévoile à mes yeux. Comme j'y vois clair à présent malgré la profonde obscurité.

KATY, *s'approche, mais, tout à coup, elle s'arrête, surprise d'abord, effrayée ensuite, par les deux ombres arrêtées à l'endroit même où elle va chercher son trésor. Avec effroi.*

Quelqu'un fouille mon trésor ?

ARON

Quel gâchis !

ANDRÉ

Sorine chérie, il n'y a que nous au monde qui sachions notre doux secret.

KATY, *même attitude. A part.*

Il n'y a qu'eux qui sachent le secret. Mais c'est Soriné et André. Eux ! Ils fouillent mon trésor ? (*En sautant d'un bond vers eux.*) Ah ! la misérable ! (*Sorine et André poussent un cri de surprise et d'effroi.*) Misérable, lâche, j'ai eu confiance en toi de toutes les manières, et te voici devant mon trésor, et encore en compagnie galante !

(*A ce bruit les voleurs se réveillent tous, relèvent la tête, épouvantés*):

PREMIER VOLEUR

C'est la ronde ?

LE CHEF

Calmez-vous, mais soyons attentifs, j'ai entendu prononcer le mot de trésor.

SORINE, *surprise.*

Mais c'est la tante elle-même.

ANDRÉ, *confus.*

La boyarine Katy ! Je vous baise les mains.

KATY, *exaltée.*

Que cherchez-vous là, voleurs ?

UN VOLEUR, *s'adressant aux autres.*

Frères, c'est à nous qu'on s'adresse.

SORINE

Mais reprend tes esprits, ma tante, c'est nous. La perspective du trésor t'a-t-elle fait perdre la tête ?.....

ANDRÉ, *cherchant à la convaincre.*

C'est nous, boyarine, c'est votre nièce Sorine et moi André, qui l'adore, et comme la lumière du jour est interdite à notre amour, nous le cachons à la faveur des ténèbres. Nous nous aimons à la folie, et nos cœurs rapprochent ainsi les distances.

ARON, *à part.*

Maintenant, je n'ignore plus rien.....

KATY

Vous n'êtes pas venus avec l'intention de me dépouiller de mon trésor ?

ANDRÉ

De quel trésor est-il donc question ? (*Vers Sorine. A part.*)  
Est-elle réveillée ? Ou bien somnambule ?

KATY

Vous me jurez que c'est le hasard de votre rendez-vous qui vous a amenés ici, sans aucune intention sur mon trésor ?

ARON, *à part.*

A quelle comédie j'assiste !

ANDRÉ, SORINE

Nous le jurons.

SORINE

Allons, tante, calme-toi et reprends enfin tes esprits. Quand t'ai-je trompée ?

KATY

Mais j'avais toutes les raisons pour douter de toi. Je te crois dans ta chambre, endormie, et je te trouve ici..... Ah ! c'est pour cette raison que tu m'as tant conseillé de le chercher demain à l'aube..... Tu craignais que je ne marche pas sur des serpents, ou que je rencontre quelque bête, comme c'est près de la forêt. Dis !

SORINE, *intimidée.*

Et toi, qui a promis de ne pas venir, comme tu as tenu ta promesse.

ANDRÉ

Boyarine Katy, nous sommes innocents, comme deux fleurs sur la même branche.

ARON

Ah ! Katy ignorait le rendez-vous !

SORINE

Je savais bien que vous ne m'auriez pas permis d'y venir, et comme notre amour devient de plus en plus grand, nos âmes demandent à se frôler de plus près.

ARON, *toujours dans l'arbre.*

Quel langage ! Quelle passion ! Et comme j'arrive à temps pour mettre le holà.

KATY

Alors vous êtes innocents, et je vous pardonne..... Et

même je vous promets de vous marier si vous m'aidez à trouver le trésor.

ANDRÉ

Mais de bon cœur, si vous êtes si sûre d'en trouver un ! Quant à moi, j'ai ma petite propriété, et pour tout trésor je ne demande à Dieu que Sorine.

ARON, *à part.*

Oui, tu verras comme tu l'auras, petit malheureux.

KATY

Allons, commençons, le trésor doit être ici. (*Elle s'accroupit, les autres l'imitent.*) Fouillons la terre avec ce couteau, à tour de rôle. La lune nous vient en aide, et le sommeil de tout le monde est notre complice.

(*Ils travaillent.*)

UN VOLEUR, *intéressé.*

Ecoutez, camarades, on va déterrer un trésor.

(*Ils écoutent. Un silence..... après quoi on entend tout à coup le bruit du feuillage et les branches qui craquent. Tous s'arrêtent et regardent en l'air.*)

TOUS

Qu'arrive-t-il ?

(*Aron imite les grognements de l'ours. Tous se dressent d'un coup, stupéfaits, et prennent la fuite vers la maison. Ils ont des cris de peur qu'ils étouffent. Les voleurs se dressent aussi, effrayés.*)

PREMIER VOLEUR

Sauvons-nous, frères, l'ours est là, et les esclaves vont bientôt arriver.

(*Ils s'enfuient à toutes jambes, tandis qu'Aron descend en poussant des grognements et couvert du châle.*)

SCÈNE NEUVIÈME

ARON, SIMÉON

ARON

Quelle ruse ! Quelle hypocrisie !..... Même parmi nos plus proches, parmi ceux que nous croyons les plus sincères !..... C'est décidé, pas plus tard que demain je les exile, ces deux misérables femmes qui me trompent. Je les remplacerai par un réel amour, celui de la belle Epraxie. Oui, je les exilerai, et je frapperai d'une pierre deux coups. Katy ne fréquentera plus la devineresse, elle ne fouillera plus pour découvrir le trésor, et c'est moi qui m'en chargerai, pourvu que l'héritage de ma tante ne m'enlève à temps cette idée, qui peut devenir fâcheuse !

*SIMÉON, qu'on voit venir vite. Riant.*

A vos ordres mon seigneur. Mais les boyarines n'ont pas poussé de cris.

ARON

Elles ont eu plus peur de mon réveil que de l'ours. Puis elles en voient si souvent dans les forêts, et elles étaient si près de la maison. Allons, débarrasse-moi plutôt de ce châle, il me tient chaud.

*(Siméon lui enlève le châle qu'il porte sur son épaule, et regarde inquiet Aron qui demeure pensif, et tout d'un coup le prend par la main.)*

*SIMÉON, étourdi par le mouvement de son maître, tient son bras d'une manière gauche. A part.*

Qu'arrive-t-il à notre boyard ? Tant d'honneur !..... Ma main dans la sienne.

*ARON, revenant à lui.*

Siméon, dis-moi, crois-tu que la devineresse amènera ma belle ?

SIMÉON

Mon seigneur, moi je crois qu'elle viendra d'elle-même.

ARON

Mais sais-tu de qui il s'agit ?

SIMÉON

De l'objet de votre pensée, de votre âme, seigneur, et que je connaîtrai bientôt sans doute.

ARON, *lui lâchant la main. Distrait, comme en lui-même.*

Y a-t-il quelqu'un au monde qui m'aime réellement !

SIMÉON, *en se prosternant devant lui, la face à terre.*

Seigneur, votre serviteur, votre esclave est à vos pieds.

ARON, *ému, étend le bras sur lui, comme en bénédiction.*

C'est peut-être le seul cœur qui m'aime !

RIDEAU

## ACTE TROISIÈME

*La scène représente un salon presque dans le même style que celui du premier acte, mais plus simple.*

*Les murs sont blancs; les canapés sont recouverts de tapis roumains.*

*Au fond de la scène, une porte; à gauche, une fenêtre; à droite, une porte. Au mur du fond, du côté droit de la porte, sur un carré de velours rouge, quelques images; celles-ci en bois, rien que les gloires en argent; sur une on voit aussi un bras en argent. Une veilleuse brûle devant les images.*

*Du côté gauche, sous la fenêtre, tout le long du mur, un lit moldave, garni de coussins.*

*Avant le lever du rideau on entend un bruit confus de voix.*

*Au lever du rideau, un groupe de boyards agités discutent avec animation. Les uns sont vieux, avec de longues barbes blanches; les autres jeunes, à moustache ou petite barbe. Deux sont assis sur le lit moldave, fumant des chibouck (pipe très longue) et causant avec calme. L'un est vieux, c'est le poète Konaki, l'autre jeune. Deux autres, couchés en travers, causent et rient aux éclats. Après, ils se lèvent et prennent part à la discussion.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE

ARON, LES BOYARDS

PREMIER BOYARD

C'est grave, c'est très grave, mes amis, j'ai appris cette nouvelle par Catargi qui vient d'arriver de Bucarest, et il le tient de Vacaresco, le confident du prince régnant.

DEUXIÈME BOYARD

Mais c'est une offense pour nous. (*Souriant.*) Ce n'est pas de l'intention de détrôner notre prince que je parle, mais de celle de vouloir à tout prix le remplacer par un prince Valaque. Dites, frères, la Moldavie ne possède-t-elle pas assez de grands noms, de familles qui ont régné et qui règnent encore ?

TROISIÈME BOYARD

Je suis de ton avis, et la question devient d'autant plus grave qu'elle nous touche de fort près.

QUATRIÈME BOYARD

C'est étrange, il doit se passer quelque chose qui nous échappe, Cogalniceano et Roxetti qui reviennent également de Bucarest soupçonnent aussi quelques intrigues à propos des envois du prince régnant à Constantinople. Les plus belles femmes de Bucarest sont parties avec des cadeaux d'une richesse prodigieuse destinés à la sultane et aux autres femmes du harem. C'est étrange, mais cela est ainsi, nous sommes à la merci de ces femmes ignorantes, de ces prostituées royales; ce sont elles qui détrônent nos princes et placent sur les trônes leurs remplaçants.

ARON

Elles agissent ainsi inconsciemment. Certes leurs opinions politiques sont hors de cause, car il est probable qu'elles n'en ont aucune. Ce n'est pas une intervention diplomatique, mais bien une grâce qu'elles obtiennent en faveur des cadeaux qu'on leur présente. Au fond, c'est toujours nous qui agissons ; c'est nous qui avons inventé cette coutume.

PREMIER BOYARD

Eh bien ! si nous envoyons également quelques-unes de nos superbes moldaves avec des cadeaux et des promesses au sultan ?

DEUXIÈME BOYARD

Dieu sait sur lequel de nos fronts tomberait la couronne. C'est beau, la gloire ! Régner ! Qu'en pensez-vous, frères ? Tout un pays à dominer, tout un peuple qui vous obéit, qui n'a d'autre volonté que la vôtre ?

TROISIÈME BOYARD

Oui, c'est beau, la gloire ! *(Avec un geste.)* L'étendard à la main..... la couronne sur la tête !..... *(Il sort son poignard de sa ceinture, le lève par-dessus la tête. Avec joie.)* Sur ma tête.

Tous, à l'exception des deux qui sont assis et causent, l'imitent en disant :

Sur ma tête !

QUATRIÈME BOYARD

Quand ce ne serait que l'entrée triomphale dans la capitale, au bruit de la musique, au son des cloches, au tonnerre des canons, des clameurs et de l'enthousiasme de tout un peuple qui vous attend et se prosterne devant le cheval sur lequel vous vous tenez fièrement, et votre escorte couverte d'or et de gemmes.

ARON, *triste.*

Oui, la mort même est belle dans un linceul de pourpre. La fameuse Théodora a éprouvé l'ivresse de la gloire.

DEUXIÈME BOYARD

Et lequel d'entre nous ne l'éprouverait pas ?

ARON

Oui, mais c'est elle qui a su l'exprimer. Elle seule a trouvé les mots qui peignent cette réelle ivresse.

TROISIÈME BOYARD

Tu sembles triste, Aron ?

ARON

C'est parmi vous que je sens mon impuissance. Je ne pense plus à agir, comme vous, j'ai perdu ma fortune.....

PREMIER BOYARD

Perdu ? N'est-ce pas trop dire ? Tu l'as endettée, ce qui ne revient pas au même, car tous tes biens sont là. Enfin, les plus grands, tu les possèdes encore.

QUATRIÈME BOYARD

Et puis, quand on est l'héritier de la princesse Ghika, qui a un pied déjà dans la tombe, sans compter que tu as encore en perspective l'héritage de la vieille Pachcano, dis si ce n'est pas toujours toi le plus riche d'entre nous ?

ARON

Oui, mais jusqu'à ce moment, il se pourrait que le trône m'échappât.

TROISIÈME BOYARD

C'est ce qui fait nos chances, et tu ne seras pas jaloux, j'espère.....

ARON

La gloire est comme la femme qu'on aime, on ne la cède pas volontiers. C'est une ivresse qui nous empêche de raisonner. Il me semble que le parfum de son encens me monte déjà à la tête.

ROSNOVANO

Pourtant, tu respecterais la couronne d'un frère si, au moment de ton héritage, il se trouvait sur le trône.

ARON

Cher Rosnovano, je soulèverais tous mes villages et armerais les milliers d'esclaves qui me reviendront par l'héritage, et à leur tête, je viendrais chasser mon frère même, s'il s'y trouvait.

ROSNOVANO

C'est bon à savoir. En ce cas-là, on descendra et on t'offrira la place.

ARON

Je préférerais combattre, je l'avoue..... Oui, j'aimerais qu'on se tuât pour moi, je veux monter sur le trône avec éclat.

KONAKI, *assis.*

Pourtant, il y a un point noir à cette gloire ; c'est la visite obligatoire à Constantinople, et cette prosternation humiliante d'esclave la face à terre, au pied du trône du sultan, devant toute sa cour.....

*(Tous s'arrêtent et le regardent.)*

ARON

Oui, cher Konaki, mais cela ne dure que quelques minutes, le jour même du sacre..... et puis cela se passe si loin

de notre pays !..... et en revanche, au retour, tout un peuple se prosterne également devant vous seul.

KONAKI

C'est égal !..... Pour une âme fière, c'est humiliant ! Quand rendrons-nous à notre pays son indépendance ? Où êtes-vous, Étienne-le-Grand, et toi, Michel-le-Brave ?

ARON

Hélas ! frère, nous ne pouvons plus rien faire par nous-mêmes.

PREMIER JEUNE BOYARD

Eh ! si nous pouvons arriver à régner, qu'importe les moyens employés ?

KONAKI, *assis*.

Ah ! que je préférerais vous voir amoureux que rois.

TROISIÈME BOYARD

Et pourquoi pas des rois amoureux ?

KONAKI

Parce que vous avez cette ivresse qui convient à l'amour, mais il vous manque cette fermeté qui convient au règne.

QUATRIÈME BOYARD

Tu aimes la Muse et la Lyre ; nous, nous préférons la gloire et le sceptre.

KONAKI

J'ai toujours aimé les choses qui peuvent m'améliorer, et je n'ai trouvé rien de mieux pour cela que l'amour. Je déteste la discorde, et c'est l'instrument indispensable pour la gloire du règne. Je ne vous envie pas, mais je ne vous plains pas non plus. Et..... pourtant je suis certain qu'une gloire qui n'a pas été acquise par le mérite personnel, n'est très souvent qu'une domesticité déguisée, et plus souvent encore la parodie seulement de la royauté.

ARON

Toi, tu la dédaignes ?

KONAKI

Je me contente de ma divine muse et de ma lyre. J'aime mieux le murmure des vagues que le bruit du tonnerre. Enfin, je me suis toujours contenté de posséder ce que mes bras ont pu embrasser, ma Zulnie. Vous voulez dominer tout ce que la vue et l'imagination conçoivent.

TROISIÈME JEUNE BOYARD

Malgré tout, nous désirons régner. Qu'en dites-vous, frères ?

KONAKI

Quand on ne rencontre pas des yeux noirs, on baise aussi les bleus.

*(Ils rient.)*

ARON

Quant à moi, si ma tante se décide enfin à nous quitter pour rejoindre les ancêtres, j'aurai les bras déliés et je prendrai les devants pour courir à Constantinople, afin d'y faire hommage au sultan et lui présenter des bourses remplies d'or. Je pourrais faire mieux encore, l'envoyer par la plus belle femme du monde. *(Il regarde du côté de la fenêtre.)* Si vous saviez quelle est celle que j'attends.....

LE JEUNE BOYARD, *assis, se lève.*

Une amoureuse ?

ARON

Un ange.

KONAKI, *se lève aussi.*

Quelle est cette femme ?

ARON

Personne ne la connaît; elle est originaire du côté du Danube. C'est une religieuse. Je n'en ai jamais eu. Quel charme, mon cher, à ce fruit défendu..... Ah ! l'arracher au couvent et la posséder toute !.....

UN BOYARD, *souriant.*

Tu vieillis, Aron, il te faut du piment. Il y a l'effort qui se fait déjà sentir.

ARON, *surpris.*

Moi ? mais je n'ai que quarante ans, et je me sens en pleine possession de mes forces.

DEUXIÈME VIEUX BOYARD

Tu aimes, et cela a ranimé tes désirs.

ARON

Mais que veux-tu de plus ? Oui, je l'aime, je l'attends, elle va venir. J'ai envoyé quelqu'un qui doit la ramener au charme de la vie. C'est la devineresse Rebecca que j'ai chargée de cette mission délicate.

TROISIÈME VIEUX BOYARD

Oh ! celle-là est très habile. Sois certain qu'elle te la ramènera.

QUATRIÈME BOYARD

Nous ne voulons pas être indiscrets. C'est ta première entrevue ?.....

ARON

Du moins en tête-à-tête.

CINQUIÈME BOYARD, *vers les boyards.*

Ah ! mais sauvons-nous !

UN JEUNE BOYARD

Au revoir, cher Aron, nous courons vers la gloire, toi tu reste à savourer l'amour. Et tu n'es pas heureux ?

ARON

Pas encore..... Quoique je l'aime !..... C'est une enfant. Figurez-vous qu'elle n'a que dix-sept ans et qu'il y a déjà deux ans qu'elle est en religion. Ah ! Quelle triste aventure !..... Il faut avouer qu'il y a parmi nous de réels bar-

bares, des sauvages même. Figurez-vous qu'elle a été fouet-  
tée en public, maintenue à terre, et par le bourreau des  
esclaves même, parce qu'elle refusait de prendre le voile.  
Et comme l'usage de notre classe est de sacrifier au Seigneur  
ce qu'il y a de plus beau dans la famille, c'est sur elle que  
le sort est tombé. Et c'est ainsi qu'on l'a obligée à prendre  
le voile, à quinze ans..... C'est une fleur..... La pauvre mi-  
gnonne !..... Elle nous disait qu'elle a encore, sur son corps,  
les meurtrissures du fouet.

*(Tous sont émus.)*

UN VIEUX BOYARD

Il peut se trouver, en effet, quelques-uns d'entre nous  
qui soient trop sévères, mais cependant nous devons rester  
boyards, et ceux qui tendent à détruire la tradition.....

*(On entend au loin un bruit de grelots, et les coups de  
fouets.)*

ARON, *courant vers la fenêtre.*

Mon carrosse arrive. Je l'ai envoyé ce matin au-devant  
d'elle..... Croyez-vous qu'elle soit là ?

*(Les boyards se hâtent de prendre congé.)*

KONAKI

Allons, hâtons-nous ; mais par où allons-nous sortir ?  
Devant elle ?

ARON

Où sont vos chevaux ?

KONAKI

Oh ! ils ne sont pas en vue, nous les avons attachés à  
l'ombre, aux arbres de la forêt.

ARON

Allons, passez là. *(Il va vers la porte de droite et l'ou-  
vre. Vers les boyards.)* Et aussitôt qu'elle entrera, vous sor-  
tirez par l'autre porte.

PREMIER BOYARD

Au revoir, nous allons chez Ghika puis chez Mavrogheni.

DEUXIÈME BOYARD

Heureux mortel !

KONAKI

Vive l'amour !

QUATRIÈME BOYARD

Je cours vers ma maîtresse ; tu m'as donné des idées.....

CINQUIÈME BOYARD

Au revoir !

*(Ils disparaissent par la porte de droite.)*

ARON, *tandis que la voiture approche, attentif au bruit.*

Vient-elle ? *(Il pose la main sur son cœur.)* Ah ! que mon artère bat. C'est la première femme qui ait ainsi fait palpiter mon cœur.....

---

## SCÈNE DEUXIÈME

ARON, L'ALBANAIS, EPRAXIE, XENIA, REBECCA

L'ALBANAIS, *entre par la porte du fond de la scène.*

Monseigneur, deux religieuses voilées.

ARON, *émotionné.*

Mais fais les entrer, dépêche-toi, allons. *(L'Albanais sort, Aron s'approche de la porte. Avec joie.)* Elle est là ! Elle est à moi !

*(L'Albanais ouvre la porte et fait passer deux religieuses, la figure voilée. L'une est plus grande et élancée, l'autre, grosse et courte de taille. Aron s'approche d'Epraxie, et saisissant le voile, le relève et demeure en contemplation devant Epraxie, qui reste immobile, les yeux baissés.)*

REBECCA, *jetant le voile et le froc, apparaît dans son costume ordinaire.*

Boyard Aron, regardez aussi le diable devenu moine.

ARON

Je contemple avec ivresse un ange éblouissant, couvert d'un noir linceul.

*(Il rejette le voile sur l'épaule d'Epraxie, qu'il prend par la taille et l'oblige à avancer, tout en lui baisant la main.)*

EPRAXIE, émotionnée.

Il me semble que je me réveille d'un songe. Je me demande comment je me trouve chez vous.

*(Elle semble gênée.)*

REBECCA, vers elle.

N'est-on pas mieux ici qu'au monastère ? *(Vers Aron.)*  
Une si belle fleur, se dessécher entre quatre murs, sans avoir connu le charme de l'amour !

ARON, vers Epraxie.

Tu es à jamais la maîtresse de mon cœur. Tu es à moi, chérie, à moi pour toujours.

*(Il veut l'embrasser. Elle, tout en se défendant rencontre les images et reste terrifiée, les yeux fixés sur elles. Elle a une scène muette, quittant les bras d'Aron, qui demeure un instant bras tendus, et la regarde avec amour.)*

EPRAXIE, joignant ses mains, comme invoquant les images qu'elle regarde.

Dieu ! Grand Dieu ! ne me condamne pas.

ARON

Dieu n'est que bonté et qu'amour, et le nôtre est sacré.

EPRAXIE, se regardant.

Pourtant, j'ai prononcé des vœux, j'appartiens au monastère.

ARON

Oublie-les, tu as été forcée ; quant au froc *(Il va et ouvre la porte de droite)*, voici la toilette qui t'attend, j'ai pensé même à cela. Regarde-là, elle est blanche comme la lumière.

Va, et laisse-toi déshabiller de cette cuirasse trop sombre pour un amour comme le nôtre.

*(Il la conduit jusqu'à la porte.)*

EPRAXIE, *intimidée, mais ravie.*

Que c'est joli ! Comme j'avais envie de porter des choses comme cela.

*(Elle le regarde avec amour.)*

ARON, *la retient un instant par le bras.*

Laisse-toi habiller par ces femmes. Regarde-les, elles t'aiment déjà aussi.

*(Elle disparaît.)*

---

### SCÈNE TROISIÈME

ARON, REBECCA

ARON, *ému, en lui-même.*

Comme je me sens vivre !..... Quelle divine chose que l'amour.

REBECCA

Mon boyard, si je n'avais pas été de la partie ?.....

ARON, *surpris, la regarde.*

J'avais oublié ta présence. Oui, je te remercie. *(Vers la porte qui s'est refermée.)* Elle m'aime ! Qu'elle est divine !

REBECCA

Dois-je attendre encore, seigneur ?

ARON

Non, tu peux t'en aller.

REBECCA

Vous me congédiez ainsi tout simplement sans me payer de la peine que je me suis donnée pour satisfaire votre désir ?

ARON, *indigné.*

Le moment est bien choisi !..... Reviens demain..... Demain j'aurai plus d'argent.

REBECCA, *furieuse.*

Et puis ?..... Demain, vous me renverrez à après-demain, et ainsi de suite, je serai payée aux calendes grecques.

ARON, *énervé.*

Demain, sans faute..... Mais aujourd'hui..... Maintenant ! Tu ne me vois donc pas ? Tu ne comprends pas ? Elle va rentrer, sors !

REBECCA, *d'un ton décidé.*

Mais moi, lorsque vous m'avez envoyée au monastère, je ne vous ai pas remis au lendemain. J'ai laissé tous mes intérêts, j'ai congédié toutes ces grandes dames dont les équipages font queue devant ma petite demeure, et je suis partie en toute hâte. On aurait dit en me voyant cahotée, dans cette méchante voiture sans ressorts, qu'on m'emmenait en exil; le cheval avait l'air d'avoir pris le mors aux dents tant il courait. Non, j'aime mieux le dire franchement, je ne suis pas disposée à attendre. Je vous ai rendu cet immense service au risque d'aller en prison. Si on m'avait surprise ? Dites ! Et voilà ma récompense !..... (*Avec des larmes dans la voix.*) Je suis veuve et chargée d'enfants, et je fais tout mon possible pour vivre et les élever.

(*Elle passe son mouchoir sur ses yeux.*)

ARON, *serrant les poings et frappant du pied. A part.*

Elle est assommante ! (*Vers elle.*) Quel poison tu viens verser sur le nectar dont je m'enivre. Allons, sois raisonnable, je te dis que cela m'est impossible..... Dépêche-toi de t'en aller et reviens demain.

REBECCA, *avec décision.*

Je ne bougerai pas, boyard. (*D'un ton menaçant.*) Savez-vous de quoi je suis capable. Je vais aller tout droit chez l'archevêque et je renverserai tout ce que je viens de faire en un clin d'œil. Votre bienaimée vous sera enlevée, ramenée

au monastère; et elle sera catéchisée comme sa conduite le mérite. Que diriez-vous de cela ?

ARON, *surpris d'une façon désagréable.*

Ah !..... *(Puis, se ravisant.)* Allons, ne t'emporte pas, bête féroce. Je vais te payer. *(Plus calme.)* Je resterai sans argent dans ma caisse, c'est pour cette raison que je remettais ta récompense. Ce n'est qu'à cause de cette insuffisance de fonds qui me tourmente momentanément, que je..... *(Il s'approche d'une table et ouvre une petite caisse en fer. Pendant ce temps, Rebecca a un jeu de mine comme pour exprimer que l'arrogance d'Aron est vaincue et l'argent nécessaire trouvé. Aron va au devant d'elle, s'arrête à une certaine distance, et avec hauteur il lui tend un rouleau.)* Voici cent ducats.....

REBECCA, *baissant la tête.*

Merci, boyard Aron.

ARON, *inquiet.*

Et tu resteras l'habituée de la maison, je te confierai toutes les missions délicates.

REBECCA

Cher boyard..... Excusez ma conduite, mais j'ai été tant de fois dupée par des gens malhonnêtes, que j'ai perdu toute confiance. Mais à partir d'aujourd'hui je suis votre très dévouée servante..... *(Changeant de ton.)* Et votre sœur, la boyarine Katy ? Où se trouve-t-elle ? Je ne la vois plus.....

ARON, *près de la porte de la pièce où se trouve Epraxie, est attentif, il semble écouter quelque chose Vers Rebecca, avec un geste énérvé et impatient.*

Elle est très loin..... Sortez.

REBECCA, *le saluant respectueusement, sort par la porte du fond de la scène. En souriant, elle s'arrête un instant pendant qu'elle ferme la porte sur elle.*

S'il savait que Sorine est là, tout à côté, chez André, et que la boyarine Katy est avec eux !

*(Elle ferme la porte.)*

## SCÈNE QUATRIÈME

ARON, EPRAXIE

ARON, *recule, ébloui, devant la porte qui s'ouvre à gauche.*

Ah ! Quelle merveille !.....

*(Epraxie avance, portant une robe de chambre en soie et dentelles. Ses cheveux coupés sont bouclés. Elle porte sur les bras son costume de religieuse, plié. Aron la regarde avec amour, tourne autour d'elle. Elle avance vers les icones.)*

ARON

Tu es sortie ombre et tu rentres lumière.

EPRAXIE, *s'arrête devant les images, dépose son paquet sur la commode au-dessous des icones, et joignant les mains, elle les regarde et dit :*

Mon Dieu ! Que ta volonté soit faite.

*(Elle fait un mouvement vers Aron qui s'approche doucement, et les yeux dans ses yeux, l'entoure de ses bras.)*

ARON

Mon amour. Ma vie !

*(Il l'embrasse sur les lèvres, puis la regarde et l'embrasse de nouveau. Elle semble éperdue ; sa tête retombée en arrière, son bras autour du cou d'Aron, qui la mène vers le lit.)*

RIDEAU

## ACTE QUATRIÈME

Un beau jardin orné de fleurs et de gazon. A gauche, une maisonnette entourée d'un balcon, style roumain. Au loin, en vue, Jassy. Près du petit escalier, dans le jardin même, une table recouverte d'une nappe, sur laquelle se trouvent les objets de l'office. L'Évangile est au milieu, deux couronnes de fleurs de chaque côté; la croix au second plan. Deux cierges allumés y brûlent. Le prêtre, en habits de cérémonie, est en train de se déshabiller, aidé par le diacre. Il fait le signe de la croix, dit une prière à voix basse et sanctifie, l'une après l'autre, chaque partie de son vêtement, qu'il plie ensuite et dépose sur un carré d'étoffe, dont il croise les coins en les nouant. Il reste dans son costume ordinaire. Le diacre se tient auprès de lui, dit aussi une prière à voix basse, en se signant à la fois avec le prêtre.

Sorine, au fond, en robe blanche, décolletée, coiffée de fil d'or et d'une guirlande de fleurs d'oranger, se promène auprès d'André, en costume de bourgeois, blanc et soutaché de noir. Sur sa veste, à gauche, il porte une gerbe de fils d'or et un bouquet de fleurs d'oranger. Il entoure de son bras Sorine et semble tout heureux. Le père d'André, environ quarante ans, et sa femme, également en costume de la petite bourgeoisie, sont assis au second plan. Ils causent, en regardant avec amour le couple des jeunes gens, et avec une certaine inquiétude et une déférence marquée Katy, assise au premier plan, à droite, tout absorbée dans ses pensées. Katy fait parfois des gestes et se parle à elle-même. Rebecca et Rada, debout, à gauche, causent à part.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

RADA, REBECCA, LE PRÊTRE, ANDRÉ, KATY,  
LE PÈRE D'ANDRÉ, LA MÈRE D'ANDRÉ

RADA, *pose ses doigts sur la bouche (geste roumain), et, inquiète, regarde Katy.*

Comme cela me chagrine de la voir ainsi, et la petite Sorine m'a dit que depuis quelque temps elle a des absences, et se parle à elle-même. Elle entend souvent des voix !

REBECCA, *regardant aussi vers Katy inquiète.*

La mort de la princesse et l'héritage arrangeront tout cela..... (On voit de temps en temps paraître et disparaître, au fond, Sorine et André, qui se promènent. Rebecca en les regardant.) Enfin elle les a mariés, c'est une bonne chose fatie !

RADA, *les regardant.*

Si le boyard savait où je suis venue.

REBECCA

Vous êtes donc tout près d'ici, à la campagne ?

RADA

Mais non, je suis restée en ville, c'est moi qui garde la maison, et j'ai pris pour prétexte la maladie d'une de mes filles. C'est ainsi que j'ai pu me mettre en route dès le matin. Mais maintenant je demanderai à venir à la campagne, car si vous n'étiez pas venue m'annoncer leur mariage.....

REBECCA

Votre maître est en ville aujourd'hui ?

RADA

Oui, le boyard assiste aux derniers moments de la princesse. La pauvre !..... A quoi lui servent toutes ses richesses ?

REBECCA

La pauvre !..... Mais n'en parlons plus..... N'assombrissons pas cette joie et ce bonheur.

RADA

Que c'est triste d'appeler pauvre une femme si riche !.....

LE PRÊTRE

Voilà deux mariages que je bénis, en peu de temps, dans la même famille.

*(Tout le monde devient attentif à ses paroles, excepté Katy.)*

ANDRÉ, *s'approchant avec Sorine.*

Quel est donc l'autre ?

LE PRÊTRE

Mais celui du boyard Aron avec une étrangère que j'ai baptisée.

REBECCA, *surprise.*

Une étrangère !..... Que vous avez baptisée ? (*Elle vient près de Katy.*) Vous entendez, boyarine Katy ? Le prêtre a marié le boyard avec une étrangère qu'il a baptisée.

KATY, *semble revenir à la réalité au courant de cette phrase.*  
*Après, surprise, elle se lève.*

Mon frère s'est marié ?

SORINE

L'oncle !..... Marié ?

RADA

Moi-même je n'en sais rien, tout cela s'est passé ici, il arrive en ville toujours tout seul, et il ne m'a rien dit !

LE PRÊTRE

Oui, la chose s'est passée ici, à la campagne.....

KATY

Mais, avec qui ?

LE PRÊTRE

Mais avec une jeune femme avec laquelle il vivait.

REBECCA

Avec l'autorisation de l'archevêque ?

LE PRÊTRE

Mais oui, de même qu'ici.....

KATY

Malheureux !..... Vous avez marié une religieuse !.....

LE PRÊTRE, *dramatique.*

Qui ? moi ? une religieuse !..... Dieu préserve !..... C'est une étrangère, elle ne connaît point notre langue..... on la croirait muette. On m'a assuré qu'elle était catholique, et je l'ai baptisée du nom de Marie..... ensuite, je les ai mariés.

REBECCA

Il a été malin..... Comme personne ne la connaissait, il l'a fait passer pour une étrangère, il l'a fait baptiser et les voilà mariés !.....

KATY

Ce n'est pas possible !..... L'archevêque est devenu fou ! Il n'y a donc plus rien dans ce pays ?

LE PRÊTRE

Moi, je ne comprends rien à ce que vous me dites ; mais ce qui est certain, c'est que je suis en règle devant la loi. Je les ai mariés, je vous ai mariés, mais sur l'ordre de Sa Sainteté.

SORINE

Eh bien ! qu'ils soient heureux !..... Goûtons le bonheur chacun de notre côté !.....

ANDRÉ

S'ils s'aiment comme nous nous aimons, ils réalisent un doux rêve..... Que la vie est belle.....

*(Ils s'éloignent lentement, Sorine appuie la tête sur l'épaule d'André, qui l'embrasse au front, entourée comme elle est de son bras. Le père et la mère les suivent, et passant au troisième plan, ils s'arrêtent, contemplant Jassy au loin.)*

REBECCA, pendant ce temps. Vers Katy.

Comment a-t-il agi, ou bien comment avez-vous agi, pour que le prélat puisse faire entrer ces deux sabres dans le même fourreau ? Lui avez-vous tout expliqué ?

KATY

Tout ! c'est beaucoup dire, mais je lui ai exposé le cas. Je lui ai dit que Sorine et André s'aimaient à la folie, et que l'orgueil de mon frère empêchait leur mariage. J'ai exagéré même un peu la situation, et c'est ainsi que j'ai obtenu le permis de mariage et que j'ai sauvé la vie de ma pauvre petite. Croyez-vous que c'était supportable de lui entendre dire chaque jour qu'elle se jetterait dans un puits si on ne lui laissait pas épouser son André. *(Elle se promène en*

*s'éventant.*) Dieu, comme j'ai chaud !..... Et quel énerve-  
ment ! Je ne puis rester en place !.....

SORINE, *contemplant Jassy.*

Quelle belle vue on a d'ici, sur Jassy.

LE PÈRE D'ANDRÉ

Oh ! la belle capitale de notre Moldavie !.....

LE PRÊTRE, *s'acheminant du côté droit, fait le signe de la  
bénédictio.*

Que Dieu soit avec vous !..... Le bonheur est là.....

KATY, *avec un geste.*

Et surtout gardez bien le secret, que personne au monde  
ne sache.....

*(Tous les autres s'approchent pour saluer le prêtre, qui  
part suivi du diacre, lequel porte sous le bras le paquet avec  
les vêtements de cérémonie du prêtre.)*

LE PRÊTRE, *s'éloignant, suivi des autres. Vers Katy.*

Soyez tranquille, je suis confesseur.

LA MÈRE D'ANDRÉ, *vers le prêtre.*

Nous vous remercions d'avoir béni le mariage de notre  
fils. Nous sommes les plus heureux parents du monde.

*(André, Sorine, les parents et Rada conduisent le prêtre  
et le diacre. Tout en causant, ils disparaissent du côté droit.)*

---

## SCÈNE DEUXIÈME

KATY, REBECCA

KATY, *vers la sorcière.*

Dieu, comme sa famille me choque ! Quels gens vul-  
gaires !..... Sans m'expliquer pourquoi, je commence à avoir  
peur de ce que dira Arøn. Ah !..... qu'ai-je fait ?

REBECCA

Ne dirait-on pas qu'elle va vivre à côté des parents de monsieur André ?..... Ils sont arrivés pour la cérémonie d'aujourd'hui..... et puis ce sera fini..... Quand il aura envie de les voir, il ira chez eux.

KATY, *lui prenant la main. Avec effroi.*

Croyez-vous que mon frère ?..... Dites-moi, êtes-vous sûre que sa famille n'a pas été dans le servage ?

REBECCA

Ah ! boyarine, qui donc est sûr de ne pas avoir eu dans la nuit des temps, des ancêtres de basse condition ?.....

KATY

Ils ont les mains si rudes..... et leurs prosternations obséquieuses devant moi !..... Ce qui m'aurait flattée de la part de gens étrangers à ma famille, m'humilie venant d'alliés.

REBECCA

Ils ont les mains rudes, c'est vrai, c'est parce qu'ils gagnent leur vie en travaillant, mais honnêtement.

KATY

Oui, ce sont de braves gens, je n'en disconviens pas, mais je ne sais pas pourquoi, j'ai peur maintenant de ce que j'ai fait. Mais dites, pouvais-je agir autrement, alors qu'elle me disait qu'elle se jetterait dans un puits ! (*Avec inquiétude.*) Dieu ! si je pouvais trouver mon trésor..... comme je serais heureuse !..... Je ne passerais plus ma vie à me soumettre aux caprices de mon frère qui nous exile à la campagne, quand bon lui semble, et nous y relègue afin de satisfaire à son aise, sa passion pour cette misérable religieuse. (*Elle se signe.*) Quel péché !.....

REBECCA

Quel charmant garçon, que ce monsieur André ! il a donné dix ducats au cocher pour vous amener ici. Le boyard vous croit bien loin, et vous êtes si près de lui !.....

KATY

Ce qui m'affolait le plus, dans cet exil, c'est que je m'éloignais de mon trésor. Et je brûle !..... Quelle malchance ! ils sont presque toujours là et je ne pourrai pas aller le chercher avec sécurité. Ce qui m'exaspère encore plus, c'est que Aron, lui aussi, le cherche..... (*Elle se promène, exaspérée, en s'éventant de son mouchoir.*) Depuis que j'ai appris cela, je ne peux plus tenir en place. Je ne mange, ni ne dors..... D'où a-t-il appris !..... (*Elle regarde Rebecca d'un air interrogateur et sévère.*) Ne vous a-t-il pas visitée, par hasard ?

REBECCA

Moi ?..... Jamais ! Je ne connais pas seulement ses traits. Pourtant, il se pourrait qu'il eût été chez une autre devineuse..... il n'en manque pas en ville.....

KATY, *énervée.*

C'est possible..... Mais dites..... s'il allait trouver mon trésor ?

REBECCA

Calmez-vous, ce qui vous est destiné par Dieu même, ne peut revenir à personne qu'à vous..... Cherche-t-il de votre côté ?.....

KATY, *retombant dans sa chaise, comme fatiguée.*

Non, il cherche ailleurs.....

(*Elle demeure pensive, les yeux fixes.*)

REBECCA, *à part.*

Je l'ai ménagé, en lui disant, au boyard, que le trésor était ailleurs.

KATY, *ravie.*

Vous avez entendu la voix ?

REBECCA

Quelle voix ?

KATY

Non..... le trésor n'est qu'à moi, ce ne peut être que moi qui entende cela.....

(*Sorine, André, les autres reviennent.*)

---

SCÈNE TROISIÈME

KATY, REBECCA, SORINE, ANDRÉ, LE PÈRE, LA MÈRE,  
RADA

REBECCA, *en les regardant s'approcher.*

Qu'ils sont jeunes !..... Qu'ils sont beaux !..... Et quelle heureuse religion, que la vôtre ! Chez nous, le mariage c'est la mort de notre beauté. On nous rase les cheveux et on nous coiffe de cette méchante perruque que nous devons porter. On nous enlaidit afin que nous demeurions honnêtes.

SORINE

C'est bien dommage !..... cela vous défigure.

REBECCA

Que faire ? C'est la loi. Si on renonçait à s'y soumettre, on serait considéré comme une prostituée. Se marier, c'est s'engager à rester ainsi. Que j'aurais aimé à rester aussi comme la demoiselle Sorine, qu'elle est belle !..... et qu'ils sont heureux (*Changeant de ton*), il ne leur manque qu'une grande fortune pour être, eux aussi, de réels boyards. Et le trésor ne tardera pas à être trouvé.

ANDRÉ

Quant à moi, je ne l'envie pas, je m'en tiens à la sagesse de notre peuple qui dit : « Il faut beaucoup, mais peu suffit ». Et j'y tiens ferme. Ces combinaisons ne me tentent pas. Je n'ai hérité de mes ancêtres que ce principe : être honnête et travailler. Il se peut que la règle de ma vie ne séduise pas tout le monde. D'ailleurs, chacun est libre d'arranger sa vie comme il lui convient et selon les principes dans lesquels il a été élevé. Par exemple, le boyard Aron et la boyarine

Katy ne se doutent même pas que l'on puisse gagner sa vie par le travail et les affaires. Le boyard attend, pour tout moyen d'existence, la mort de ses parents riches, dont il est l'héritier; la boyarine Katy cherche des trésors enfouis, pour pouvoir arriver à être indépendante. Pourtant, tous deux ont une âme honnête, ils ne pensent pas au travail, mais ne commettraient pas non plus une action malhonnête pour s'enrichir. (*Vers Rebecca.*) Entre nous deux même, il y a une différence bien marquée. Chacun de nous travaille pour gagner sa vie, mais nos moyens d'y arriver ne se ressemblent pas. (*D'un geste vers Katy, qui demeure pensive au fond d'un fauteuil.*) Voici votre œuvre..... Vous lui avez donné à laver de la laine noire jusqu'à ce qu'elle la rende blanche.

REBECCA

Vous vous trompez, je suis convaincue qu'il y a des trésors enterrés là. Je ne trompe personne, à la condition de n'être pas trompée moi-même par mes horoscopes. N'en a-t-on pas trouvé, l'autre jour, deux, à proximité de Jassy?....

ANDRÉ, *qui cause déjà avec Sorine et sa mère, vers Rebecca.*

Moi, je n'approuve pas votre commerce.

(*Il recommence à causer, Rebecca a l'air vexé.*)

RADA, *s'approchant de Katy, se penche vers elle.*

Boyarine Katy ?

KATY, *semble se réveiller.*

Que me veux-tu ?

RADA

Faut-il laisser brûler encore les cierges de la cérémonie ?

KATY

Sans doute, toute la nuit ; tu ne sais donc pas ?

RADA

Que si, mais si on allait les voir à côté.

KATY, *surprise.*

C'est vrai !..... Rentre-les et pose-les devant l'iconostase,

mais surtout ne les éteins pas. C'est le symbole de leur vie. et ils doivent se consumer jusqu'au bout, comme eux-mêmes doivent vivre ensemble jusqu'à la fin de leur vie.

*(On entend les voix d'une foule qui s'approche. Tout le monde est attentif.)*

KATY

Que se passe-t-il ?

*(Les autres courent au deuxième plan et regardent au loin, tandis que Katy se lève, inquiète et effrayée.)*

ANDRÉ, inquiet.

Voici des paysans qui arrivent.

KATY, avec effroi.

Grand Dieu ! C'est Aron. Il a tout appris et vient pour se venger sans doute.....

SORINE, courant vers Katy, avec désespoir.

Ma tante ! Ils arrivent !..... Je vois des paysans.....

ANDRÉ

Mais est-ce le boyard ?

RADA

Ah ! s'il me trouve ici ?

REBECCA, désolée.

Je suis prise la main dans le sac !

LE PÈRE, regardant toujours.

Mais je ne vois pas le boyard.

LA MÈRE

Ils ont tous quelque chose à la main.

LE PÈRE

Mais ce sont des cadeaux !.....

*(Tout le monde se calme et attend.)*

LA MÈRE

Ce n'est rien, calmez-vous. Ils viennent nous féliciter, probablement..... et voilà les esclaves aussi derrière eux.

SCÈNE QUATRIÈME

KATY, ANDRÉ, RADA, REBECCA, LE PÈRE D'ANDRÉ,  
LA MÈRE D'ANDRÉ, PAYSANS, ESCLAVES.

LES PAYSANS ET PAYSANNES, *entrent, en disant tous en chœur.*

Bonne vie, boyards !

*(Tous sont en vêtement de fête, et chacun porte un cadeau sur les bras. Un beau coq. Un dindon. Un tapis rouge. Des voiles pour coiffe. Des bonditzas (petits manteaux). Des cofas (seaux à anses), petites et grandes, remplies de fleurs des champs. Un petit agneau. De la toile. Une petite corbeille avec des œufs. Un faisan. Une dame-jeanne de style roumain, et autres choses. Les esclaves, nu-jambes et en haillons, forment un groupe à part, les musiciens se rassemblent d'un autre côté.....)*

KATY, *avec effroi.*

Tout est donc divulgué !..... Tout le monde connaît donc ce mariage que je voulais garder secret ?.....

UN VIEUX PAYSAN, *avance devant les autres.*

Boyarine, nous saurons, tant que nous sommes, garder le secret vis-à-vis d'un seul. Soyez sûre que le boyard Aron n'apprendra rien par nous, mais nous vous aimons trop pour ne pas venir vous féliciter et souhaiter une vie heureuse aux nouveaux époux..... et en même temps vous prier d'accepter ces faibles offrandes destinées au nouveau ménage.

ANDRÉ, *avec Sorine, passe devant eux.*

Frères, je vous remercie de votre généreuse attention ; d'ailleurs, vous le savez, je suis une des branches qui est encore près du tronc, je ne suis pas monté si haut que je

puisse oublier ma racine en regardant au loin. C'est votre sève qui me ranime. Mon mariage ne fait pas de moi un boyard puissant, mais seulement l'homme le plus heureux du monde.

UN PAYSAN

Que ta parole monte au ciel comme l'encens.

UN ESCLAVE, *timide.*

Maîtres, permettez-nous aussi, à nous, tout humbles et misérables que nous soyons, de vous présenter nos souhaits de bonheur. Nous venons les mains vides, mais, vous le savez bien, ce que nous mangeons et ce que nous portons nous vient de vous. Nous n'avons qu'une seule chose à nous, c'est notre pauvre âme, avec laquelle nous venons vous féliciter. (*Vers les musiciens.*) Les Lautaris, qui sont aussi des nôtres, vous joueront leurs plus belles chansons.

ANDRÉ

Eh bien ! qu'ils jouent et nous égayent ; quant à vous, je ferai tout mon possible pour améliorer votre sort.

(*Les musiciens jouent, tandis que les paysans s'approchent et déposent leurs cadeaux sur les tables.*)

KATY, *à part, regardant les esclaves.*

C'est la première fois que je vois de si près nos esclaves..... Comme j'aimerais à les aider aussi, les pauvres..... J'espère pouvoir bientôt le faire, quand j'aurai enfin trouvé.....

(*Les musiciens jouent. Après quelques minutes, on entend au loin le bruit du postillon et les coups de fouets.*)

KATY, *attentive.*

C'est le bruit du postillon..... Aron revient, sauvez-vous tous !.....

(*Les esclaves, consternés, regardent de tous les côtés ; les musiciens cessent tout à coup de jouer. Les paysans également sont ahuris.*)

ANDRÉ, *vers les esclaves, leur désignant un côté.*

Escaladez par là, la haie de côté, vous serez dans le jardin.  
(*Les esclaves et les musiciens courent et se sauvent; on entend leurs voix.*)

— Adieu, maître !

— Que le bonheur soit avec vous !

LE PÈRE, *aux paysans.*

Vous, prenez ce chemin, il vous conduira au village, par la forêt. Il n'y a pas de danger que personne vous voie.

KATY, *aux paysans, d'un ton grave.*

Et pas un mot, surtout !.....

UN PAYSAN

Soyez tranquille, boyarine, et nous vous souhaitons santé, prospérité, enfants et bonheur.

(*Ils se retirent toujours par la gauche. La nuit commence à tomber.*)

ANDRÉ, *vers Sorine, qu'il entoure de son bras.*

Et nous, Sorine chérie !

(*Ils s'embrassent.*)

RADA, *rentrant les cierges allumés. Vers André et Sorine.*

Enfants, rentrez, il fait déjà nuit.

(*André et Sorine s'acheminent vers la maison. Ils font quelques pas, puis ils s'embrassent, et de nouveau ils avancent, et puis encore ils s'arrêtent et s'embrassent.*)

REBECCA

Je vais aller jusqu'au village chercher une voiture.

LE PÈRE

Vous viendrez avec nous, nous ramènerons aussi la mère Rada en ville.

KATY

Quel malheur qu'il soit revenu !..... Moi qui me promettais

d'aller demain, dès l'aube, chercher mon trésor. (*Vers Rebecca.*) Vous reviendrez bientôt ?

REBECCA

Il est probable qu'il ne restera ici que ce soir. Tout son temps est employé à veiller la princesse, qui touche à sa fin.

KATY

Ma tante se meurt ?

REBECCA

Oui, la pauvre !

KATY

Mais j'irai la voir, dès demain.

REBECCA

Ah ! n'oubliez pas que vous êtes censément exilée très loin, boyarine.

KATY, *surprise.*

C'est vrai..... je suis esclave..... Ma pauvre tante !.....

(*Elle passe son mouchoir sur ses yeux et retombe dans sa chaise.*)

REBECCA, *à part.*

La fortune dont ils vont hériter va me sortir d'embarras. Riche, elle n'y pensera plus, au trésor. Si par hasard elle voulait reprendre tous ses bijoux et dentelles qu'elle m'a donnés pour les incantations destinées à indiquer l'endroit du trésor, je les lui revendrai très cher. Moi, j'ai réellement acquis un véritable trésor en leur faisant chercher celui qui n'existe que dans leurs rêves.

RIEUAU

## ACTE CINQUIÈME

*Le même décor qu'au deuxième acte, avec un léger changement.*

*Le champ de blé est fauché; la moitié en est déjà réunie dans une grande meule; le reste se dresse en gerbes éparpillées sur un des côtés du champ. Les parties zébrées qui se trouvent sur les collines, au loin, sont également fauchées et plus pâles.*

*Au lever du rideau la scène est libre.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE

KATY, EPRAXIE, ANDRÉ, SORINE, RADA  
SIMÉON, REBECCA, GARDES, ESCLAVES  
VOLEURS ET L'ALBANAIS

KATY, *en robe de chambre faite d'un châle des Indes, passe par-dessus la haie, un couteau à la main. Elle escalade avec difficulté. Regardant derrière elle.*

Allons, dépêchez-vous, Rebecca, venez m'aider; nous pourrons fouiller tranquillement, mon frère est en ville..... Il n'y a ici que cette affreuse Epraxie, mais elle dort..... Fasse le ciel qu'elle ne se réveille plus ! Allons, ne te rendors pas, baigne-toi les yeux avec de l'eau fraîche et arrive enfin..... *(Elle est descendue.)* Je ne compte que sur l'aide de Dieu, de tous les autres je commence à me méfier..... De Rebecca elle-même..... Pourquoi m'a-t-elle conseillé aujourd'hui d'abandonner les fouilles et d'attendre l'héritage de ma tante, alors que ma tante a tout laissé à mon frère. Moi ? mais je n'en aurai rien, et je serai toujours sous la dépendance d'Aron. Mieux vaut finir ce que j'ai mis en train..... Le moment est favorable, je peux opérer tranquillement mes fouilles. Aron est en ville..... Dans la maison, tout le monde dort; les esclaves sont aux champs. *(Elle se signe et regarde le ciel.)* Mon Dieu aide-moi ! *(Soudain elle s'arrête de nouveau et demeure en extase.)* Oui, la voix..... Dieu me rassure. *(Elle fait un pas, surprise, regardant à terre.)* Quelle flamme ! Allons, cherchons !

*(Elle s'accroupit et fouille la terre de son couteau.)*

EPRAXIE, *ouvrant avec précipitation une fenêtre qui donne sur la terrasse en criant :*

Au secours ! Au secours ! Au voleur !

(*Voyant Katy qui s'est dressée, effrayée, à sa voix, elle court vers elle.*)

KATY, *effrayée et confuse.*

Elle me guettait !..... Elle m'a surprise..... Elle m'appelle voleuse..... Elle arrive vers moi. (*Avec exaltation.*) Vers mon trésor !

EPRAXIE, *les bras tendus vers elle.*

Au voleur !.....

(*Elle se trouve à deux pas de Katy.*)

KATY, *toute droite, les yeux agrandis, se jette sur elle d'un bond et plante son couteau dans la poitrine d'Epraxie en lui criant d'une voix farouche :*

En voilà, coquine, des trésors !

EPRAXIE, *la regarde, surprise et épouvantée, en criant :*

Ah !

(*Elle tombe à la renverse, tandis que Katy, le couteau à la main, lui tourne le dos, regarde éperdue, devant elle, la tête baissée, et marche d'un pas lent et incertain, en se parlant tout bas.*)

*Entre temps, par toutes les fenêtres sortent les voleurs, et avec rapidité ils s'enfuient en courant. André, Sorine, Rebecca, Rada, en négligé, escaladent la haie à tour de rôle et demeurent épouvantés devant le corps d'Epraxie à terre. Katy s'est déjà éloignée, sa physionomie dénote la folie.*)

ANDRÉ, *sautant le premier à terre.*

Grand Dieu, que s'est-il passé ? Elle est morte !.....

SORINE, *avec effroi.*

Morte ? Mais qui l'a tuée ?

RADA, *avec un geste.*

La boyarine Marie morte ?

REBECCA, épouvantée, vers Katy qui s'éloigne, cachée par un bosquet.

C'est vous qui l'avez tuée ?

ANDRÉ, désolé, vers Rebecca.

Voilà, misérable..... Voilà le résultat de tes mensonges !.....

REBECCA, confuse.

La boyarine Katy était là, mais celle-ci, que venait-elle chercher ici ? (*Elle se penche sur elle.*) Tranquillisez-vous, elle n'est pas morte, elle n'est qu'évanouie. C'est elle qui poussait ces cris désespérés.

(*Tous l'entourent, l'aidant à revenir à la vie, ils sont un peu masqués du côté de la maison par un buisson. On entend une rumeur de voix confuses qui se rapproche peu à peu. En même temps, en passant près de la maison, arrivent les domestiques, avec Siméon à leur tête, ils semblent chercher à découvrir quelque chose autour d'eux. Effrayés, ils s'arrêtent tous en regardant du côté d'où viennent les voix.*)

SIMÉON

Des voleurs ? (*Ils s'élancent tous vers la scène, où est déjà apparu le groupe des voleurs qui se débattent encore, garrottés par les gardes et les esclaves.*) Voilà ceux qui criaient !..... Où les avez-vous surpris ?.....

UN GARDE, attachant avec une corde les bras d'un voleur derrière le dos.

Dans la forêt.

UN ESCLAVE

Heureusement que nous n'étions pas bien loin..... Au premier cri d'alarme nous sommes accourus à votre secours.  
(*Entre temps.*)

ANDRÉ

Des voleurs ?

SORINE

Des voleurs ?

REBECCA

Des voleurs ?

RADA

Des voleurs ?

*(Un silence.)*

---

## SCÈNE DEUXIÈME

LES MÊMES, ARON, BOYARDS

ARON, *entouré de quelques boyards, arrive par un côté latéral près de la maison.*

J'arrive, je sonne, je frappe, personne ? Que se passe-t-il ? *(En apercevant le groupe, il a un mouvement de surprise, il s'élançe, courant, et suivi de tous les boyards; il s'arrête à quelques pas, à la stupeur de tous les assistants.)* Des voleurs ? *(Il fait un mouvement vers la maison qu'il regarde avec effroi; il s'écrie):* Marie !

ANDRÉ, *faisant un pas; il est en vue.*

Boyard, elle est ici, ne vous effrayez pas.....

ARON, *court au devant de lui.*

Marie ! *(Epraxie, qui est déjà debout s'élançe, par un violent effort, et tombe dans les bras d'Aron, qui dit, émotionné):* Marie ! *(Un silence. Puis, regardant autour de lui.)* Que s'est-il passé ? *(Vers sa femme.)* Je venais t'annoncer la mort de notre tante. Dès que je lui eus fermé les yeux, entouré de mes amis, je me suis hâté de venir t'annoncer cette nouvelle..... Je me croyais le plus tranquille du monde et voilà ce qui s'est passé en mon absence ! *(Vers les gardes, avec violence.)* Garrottez-les..... Vous allez les pendre tous aux arbres de la forêt, et vous les y laisserez en pâture aux corbeaux.

LE CHEF DE LA BANDE

Qu'importe ! Celui qui voit le soleil, voit aussi la mort.

EPRAXIE

Eux, ils ne m'ont causé que de la peur, mais c'est ta sœur Katy qui a tenté de me tuer.

ARON, *stupéfait.*

Ma sœur ?..... Où est-elle ?.....  
(*Il s'élançe, furieux.*)

ANDRÉ

Boyard, pitié pour elle, elle est folle.

ARON, *changeant de ton et d'attitude.*

Folle ?

RADA, *surprise, la cherche des yeux.*

Folle ?

(*Elle marche vers elle sans la perdre de vue. Un boyard la suit.*)

EPRAXIE, *dans les bras d'Aron.*

Ecoute !..... Epouvantée par la vue de cette bande de voleurs, je me sauvais par une fenêtre lorsque je vis ta sœur à cette place..... Je m'élançai vers elle en criant toujours « au voleur ! », et tout à coup je vis luire la lame d'un grand couteau devant mes yeux, j'entendis un cri féroce et..... Je ne sais plus rien. (*En prenant dans sa main la petite image en argent suspendue à son cou.*) C'est cette petite image qui m'a sauvée, le couteau s'est arrêté là.

(*Elle cache sa tête sur l'épaule d'Aron qui, ému, la serre dans ses bras. Un silence.*)

RADA, *arrive près de Katy qui sort du bosquet avec un geste, désolée.*

Pourquoi ne suis-je pas morte plutôt ? N'ai-je donc vécu que pour voir à la fin de mes jours cette chose plus triste que la mort !

LE BOYARD, *regardant Katy qui les regarde d'un œil farouche en remuant sur place.*

Quand bien même on lui donnerait tout l'or du monde, on ne lui enlèverait plus l'idée du trésor.

ARON, *vers Rebecca, menaçant, après avoir regardé avec tristesse Katy.*

Tu seras pendue avec les voleurs, tu nous as tous affolés avec tes mensonges. Je serais peut-être devenu fou moi aussi si cet héritage n'était pas arrivé à temps.

REBECCA

Moi, pendue !..... Moi qui vous ai mis dans les bras cette femme que vous adorez ?.....

ARON, *rencontrant du regard Sorine qui est descendue de la petite élévation où elle était masquée par les branches ; elle est en vue. Il semble se rendre compte, en la regardant, puis son regard s'arrête sur André, Rebecca, Katy.)* Mais

Comment se fait-il que vous vous trouviez ici ? Suis-je le jouet d'un rêve ou d'une hallucination ?..... Que faites-vous ici ? Toi, Sorine, ma pauvre sœur, ce jeune homme, Rebecca. Par quelle aventure ?.....

SORINE, *émue.*

Cher oncle, il faut que je t'avoue qu'André est devenu mon époux.

ARON, *éperdu.*

Ton époux ? Comment oses-tu prononcer une pareille infamie ?

SORINE

Oui, mon oncle, et c'est la chose la plus honnête du monde que je t'avoue ainsi. Nous nous sommes mariés en secret.

ARON, *avec violence, quittant les bras de sa femme.*

Toi ? Mariée à ce.....

ANDRÉ

A un honnête homme qui l'adore et qui la rend heureuse.

ARON, *stupéfait.*

Et qui donc a osé faire ce mariage ?

ANDRÉ

Votre sœur.

ARON, *avec emportement.*

Mais la pauvre femme, vous voyez bien qu'elle est folle, et elle a prouvé une fois de plus sa folie par ce mariage que je tiens pour nul. Ma nièce ? Je la marierai dans toutes les règles à un boyard..... Je ne laisserai pas mon sang s'allier à cette vile fange.

*(Les boyards lui parlent à voix basse.)*

ARON

Non, non, jamais, si elle s'entête, je l'enverrai au couvent ; elle y restera toute sa vie s'il le faut, mais jamais elle ne souillera notre famille. Moi, qui touche le trône de si près, accepter cette mésalliance..... Jamais !.....

SORINE, *en tombant dans les bras d'André.*

Que notre bonheur fut de courte durée !..... Nous séparer ?..... Aura-t-on le courage ?

ANDRÉ

Boyard, nous sommes mariés avec l'autorisation de l'archevêque.

ARON, *furieux.*

L'archevêque ? Nous allons bien voir !..... Lui, il voudrait que tout le monde se mariât, mais nous autres nous avons une manière de voir toute différente. Nous songeons à la situation sociale, et je vous apprendrai, moi, à compter sur ce genre de mariage. Il est heureux que je sois redevenu riche, et que je puisse agir à ma guise.

ANDRÉ, *avec amertume.*

Oui, la loi de la religion et de l'Etat ne sont applicables qu'aux humbles..... Aussitôt qu'on est riche, tout est corrompu, tout est détruit..... Les caprices des grands règnent en souverains maîtres. Vous ne voyez en moi que ma classe, et vous ne tenez aucun compte de ma conduite. Un titre de

noblesse fût-il porté par le plus vil des hommes, l'emporterait sur toutes les vertus.

*(Les boyards délibèrent à voix basse avec Aron.)*

ARON

Jamais, jamais, non, je ne le supporterai pas. Je considère une pareille mésalliance comme une offense à la mémoire de mes ancêtres, et à toute ma famille.....

ANDRÉ

Boyard Aron, grâce, car je l'aime autant que vous aimez votre femme, et si nous avons, comme vous, passé outre aux convenances sociales, comme vous aussi nous sommes en règle devant la loi et devant Dieu. Grâce au nom de notre immense amour.

ARON, *saisi*.

Peut-être..... Mais ma femme est de noble race.....

*SORINE, vexée, se précipitant au devant de son oncle.*

Entre vous tous, il n'y en a pas un plus noble que mon André. Tous mes jours je veux les vivre auprès de lui, il n'y a que la mort qui ait le droit de nous séparer. Je n'ai besoin ni de titre, ni de fortune. Ce qui me coûtera le plus, mon oncle, ce sera de ne plus vous voir, mais si vous trouvez humiliant de me considérer encore comme votre nièce, eh bien ! soit, je disparaîtrai de votre monde, et André représentera dans mon cœur ma famille tout entière.

*(Les boyards s'animent de nouveau et délibèrent avec Aron.)*

UN VOLEUR

Est-ce que l'on va nous pendre ?

UN ESCLAVE

Cela dépendra de la disposition d'humeur du prince régnant.

LE CHEF DES VOLEURS

Notre bande n'a jamais ni tué ni torturé. Nous, nous som-

mes des haïdouk, nous volons simplement de l'argent pour le distribuer aux pauvres.

UN ESCLAVE

S'il est de bonne humeur, il se peut que vous soyez seulement fouettés sur la place publique par le bourreau, ou enfermés pour plus ou moins longtemps.

*(On entend l'arrivée d'un équipage, il est en vue de profil au troisième plan. L'équipage est attelé à la manière moldave; l'Albanais occupe le siège, derrière la voiture. Il descend, tandis que Siméon s'approche d'Aron qui regarde comme tous les autres vers l'équipage, lequel est arrivé avec fracas.)*

SIMÉON, vers Aron.

Seigneur, l'équipage vient d'arriver, faut-il qu'on dételle ?

ARON

Non, je retourne en ville. Je vais chez le prince régnant, j'y ferai appeler l'archevêque et le résultat de cette entrevue, vous le saurez tous.

*(Pendant ce temps, Katy qui tourne et retourne sur ses pas, se parlant à elle-même, et suivie de Rada, qui pleure derrière elle, se trouve au second plan, et en vue pour Aron. Le boyard qui l'a suivie un certain temps est assis sur le banc de mousse et demeure pensif et triste.)*

ARON, paraît saisi à la vue de Katy, il s'approche d'elle, la regarde avec pitié, l'entoure de son bras.

Katy, ma sœur, je ne viens pas te reprocher tous les malheurs que tu nous as amenés !.....

KATY, lui jette un regard farouche, se défend, relève son bras comme en attaque, rit, puis prononce, d'une voix profondément mélancolique, les yeux fixés devant elle) :

Ah ! maintenant je sais où se trouve mon trésor.

ARON, pendant que les boyards s'approchent et que Rada la regarde en larmes.

Ma sœur, ma pauvre sœur !

SORINE

Ma pauvre tante !

UN BOYARD

Ne vous désolez pas, on la soignera et elle reviendra à la raison.

ARON, *désolé.*

Peut-être, mais ce qui me désole, c'est que Sorine ne reviendra plus. (*Vers les boyards.*) Chers amis, chargez-vous de ma sœur, ramenez-la en ville. (*Vers Siméon.*) Qu'on attèle une autre voiture.

ANDRÉ, *inquiet.*

Va-t-on nous emmener aussi en ville ?

ARON, *remettant sa sœur aux mains des boyards qui l'entourent en la dirigeant vers la maison, suivis de Rada, qui marche derrière eux, triste et la tête baissée. Vers sa femme, qui s'approche de lui, triste.*

Quand je me croyais si heureux !.....

ANDRÉ

Et nous !

LE CHEF DE LA BANDE, *à voix basse.*

Et nous.

EPRAXIE, *vers Aron, qui l'entoure de son bras.*

Nul ne doit se proclamer heureux avant son dernier jour, a dit le sage.

ARON, *triste.*

Retournons en ville.

SORINE, *à voix basse, mais distincte, vers Marie.*

Marie, prends pitié de notre amour.

(*Epraxie, tout en s'éloignant avec son mari, fait un signe de son mouchoir vers Sorine, en relevant sa main en cachette d'Aron.*)

ANDRÉ

Nous sauvera-t-elle ?

SORINE

Espérons-le.

*(Elle laisse tomber sa tête sur l'épaule d'André, qui pose sa main sur la tête de Sorine, comme une caresse.)*

REBECCA

Me fera-t-on grâce ?

UN VOLEUR, *effrayé, la main sur son cœur.*

Serons-nous pendus ?

REBECCA, *suivant des yeux comme tous, Aron et sa femme qui s'éloignent. Avec effroi, s'appuyant le dos contre un arbre.*

Va-t-on me frapper de verges ? Non, je présenterai tous les bijoux et les dentelles à la princesse régnante..... je tomberai à ses pieds..... me sauvera-t-elle ?

*(L'Albanais, qui attend devant la voiture, jette un manteau blanc sur les épaules de Marie, et un voile blanc dont elle couvre sa tête. Aron la fait monter, tandis que les boyards s'obstinent à faire monter à Katy les quelques marches de la maison.)*

ARON, *monté déjà dans sa voiture, demeure debout, jetant un regard haineux à Rebecca.*

Emmenez toute cette bande de voleurs en ville, pour y être jugés ! *(Menaçant du doigt Rebecca, les esclaves accourent vers elle.)* Tu seras jugée aussi !.....

REBECCA, *émue, à part.*

Il est tout puissant, je suis perdue.

*(Elle s'évanouit dans les bras des esclaves qui la saisissent, tandis qu'Aron s'assied dans sa voiture et que l'Albanais monte sur son siège. Pendant ce temps):*

ANDRÉ, *serrant dans ses bras Sorine, effrayée.*

Nous laissera-t-on être heureux ?

RIDEAU

# BOIS POURQUOI TE BALANCER?

Poésie de **M. EMINESCOU**

Musique de **G. SQUELETTI**.

*Animato ma non troppo.*

*CHANT*

*PIANO*

Bois pourquoi te ba - lan - cer, A - vec tes bran - ches trai -

nan - tes Sans qu'il pleu - ve

et sans qu'il ven - - te?

The first system consists of a vocal line on a treble clef staff and a piano accompaniment on two staves (treble and bass clefs). The vocal line contains the lyrics "et sans qu'il ven - - te?". The piano accompaniment features a rhythmic pattern of eighth notes in the right hand and chords in the left hand.

*piu animato*

a T<sup>o</sup> Pourquoi pas me ba - lan - cer

*piu animato*

The second system continues with the vocal line and piano accompaniment. The tempo marking *piu animato* is repeated. The vocal line contains the lyrics "a T<sup>o</sup> Pourquoi pas me ba - lan - cer". The piano accompaniment maintains the rhythmic pattern.

Quand je vois le temps pas - ser? Le jour meurt la

The third system continues with the vocal line and piano accompaniment. The vocal line contains the lyrics "Quand je vois le temps pas - ser? Le jour meurt la". The piano accompaniment maintains the rhythmic pattern.

nuit gran - dit Mon feuil - la - ge s'é - clair - cit;

The fourth system concludes the page with the vocal line and piano accompaniment. The vocal line contains the lyrics "nuit gran - dit Mon feuil - la - ge s'é - clair - cit;". The piano accompaniment maintains the rhythmic pattern.

Le vent souffle a - vec fu - reur Et dis - per - se

The first system of the musical score features a vocal line in a single treble clef and a piano accompaniment in two staves (treble and bass clefs). The key signature has two flats (B-flat and E-flat), and the time signature is 3/4. The vocal line contains the lyrics "Le vent souffle a - vec fu - reur Et dis - per - se". The piano accompaniment consists of a rhythmic pattern of eighth notes in the right hand and a bass line in the left hand.

mes chanteurs; Le vent souffle de par la

The second system continues the musical score. The vocal line begins with "mes chanteurs;" followed by "Le vent souffle de par la". The piano accompaniment maintains the same rhythmic pattern as the first system.

L'hi - ver vient, l'é - té s'en va.

The third system shows the vocal line with the lyrics "L'hi - ver vient, l'é - té s'en va." The piano accompaniment continues with the established rhythmic pattern.

The fourth system of the musical score is primarily piano accompaniment. The vocal line is mostly empty, with a few notes at the end of the system. The piano accompaniment features a more complex texture with chords and moving lines in both the right and left hands.

Pour\_quoi pas courber mon front Puis, que les oi, seaux s'en vont!

Tout au bout des branches frê\_les Pas\_ se l'essaim d'hi - ron - del - les,

Por\_ tant mon âme a - vec el\_les Et mon bonheur sur leurs ai\_les

Por\_ tant mon âme a - vec el\_les Et mon bonheur sur leurs ai\_les

The first system of the musical score consists of three staves. The top staff is a vocal line in G major, starting with a whole rest. The piano accompaniment is in the left hand, featuring a rhythmic pattern of eighth notes and chords in the right hand.

The second system continues the musical score. The vocal line begins with the lyrics "El - les vont, et vont et vont". The piano accompaniment continues with the same rhythmic pattern.

El - les vont, et vont et vont

The third system continues the musical score. The vocal line begins with the lyrics "En té - né - brant l'ho - ri - zon, El - les vont mes". The piano accompaniment continues with the same rhythmic pattern.

En té - né - brant l'ho - ri - zon, El - les vont mes

The fourth system continues the musical score. The vocal line begins with the lyrics "hi - ron - delles Se - cou - ant leurs fi - nes ai - les". The piano accompaniment continues with the same rhythmic pattern.

hi - ron - delles Se - cou - ant leurs fi - nes ai - les

Et me lais-se dé - pé - ri Tout flé - tri et en - gour - di

Dé - sert sans vie et sans voix, Tout seul ma douleur et moi

*rit.*  
Et je n'ai que mon re - gret Et je n'ai que mon re - gret

*rit.*  
Hé - las pour nous con - so - ler.

# Bois, pourquoi te Balancer ?



— Bois, pourquoi te balancer,  
Avec tes branches traînantes,  
Sans qu'il pleuve et sans qu'il vente ?

— Pourquoi pas me balancer,  
Quand je vois le temps passer ?  
Le jour meurt, la nuit grandit,  
Mon feuillage s'éclaircit ;  
Le vent souffle avec fureur  
Et disperse mes chanteurs ;  
Le vent souffle de par là,  
L'hiver vient, l'été s'en va.  
Pourquoi pas courber mon front  
Puisque mes oiseaux s'en vont !

Tout au bout des branches frêles  
Passe l'essaim d'hirondelles,  
Portant mon âme avec elles  
Et mon bonheur sur leurs ailes.

Elles vont, et vont, et vont  
Enténébrant l'horizon,  
Elles vont mes hirondelles,  
Secouant leurs fines ailes,  
Et me laissent, dépéri,  
Tout flétri et engourdi,  
Désert sans vie et sans voix,  
Tout seul, ma douleur et moi,  
Et je n'ai que mon regret,  
Hélas ! pour nous consoler.

*Cette poésie créée par notre génial poète, Michel Eminescu, a été traduite avec une fidélité digne de tout éloge, par une très distinguée femme de lettres, M<sup>me</sup> Miller-Verghi.*

## TABLE DES MATIÈRES



|                                              |     |
|----------------------------------------------|-----|
| Un Conflit céleste. . . . .                  | 1   |
| Aux Eaux . . . . .                           | 27  |
| La Boîte aux lettres. . . . .                | 49  |
| Le Poète . . . . .                           | 69  |
| Entre Artistes . . . . .                     | 91  |
| Le Revenant . . . . .                        | 111 |
| La Fille aux mains d'Ouate . . . . .         | 131 |
| Le Trésor . . . . .                          | 165 |
| <i>Bois, pourquoi te balancer ? Romance.</i> |     |
| Paroles et Musique. . . . .                  | 243 |

